

TROISIÈME PARTIE

Résilience

I – La vie à quatre

2062, la Terre, petite planète bleue, accueillante pour l'homme et de si nombreuses espèces, n'en finit plus de se métamorphoser. Les eaux, réchauffées, gonflées par quelques degrés supplémentaires et la fonte de l'intégralité des glaciers, inondent et redessinent le contour des continents. Les barrières de corail, pouponnières de tant de vies maritimes, appartiennent bel et bien au passé et ont totalement disparu, entraînant dans leur chute le déséquilibre des écosystèmes. Les dernières études affichent le chiffre vertigineux de 30 % de zone morte, ces zones de mer qui par manque d'oxygène engendrent la mortalité massive de toutes les espèces résidentes, dont la putréfaction accentue encore le phénomène. Les climats extrêmes bousculent toute vie humaine et végétale, passant de vagues de canicules à de longues périodes d'aridité, ponctuées de déluges carabinés et de rares épisodes glacials, avec une constance : des vents tempétueux, destructeurs et de violence exponentielle. L'Homme réalise le paradis qui l'entourait, qu'il a malmené, piétiné, quand il n'attendait qu'après un aléatoire Éden céleste. Mais il est trop tard, il ne reste plus aux humains comme aux autres espèces, qu'à supporter et s'adapter aux changements impérieux qui s'opèrent. C'est ce que tentent ensemble Pauline, son compagnon Enzo, ainsi que Tilila et Jean, respectivement, fille et père de ce dernier.

Les jours suivant les retrouvailles offrirent une accalmie, une parenthèse douce dans le quotidien de la petite famille recomposée. Chaque jour, Enzo et Tilila trouvaient un moment pour tenir compagnie à Jean, convalescent à l'hôpital où travaillait Pauline. Le vieil homme semblait rebondir de l'épuisement lié à ses 84 ans ; un nouveau goût de vivre l'habitait. L'animosité des temps passés avait totalement disparu entre le père et le fils pour laisser place à la sérénité. Le père et le fils se redécouvraient dans le respect et l'écoute, motivés par la curiosité du parcours de vie de l'autre. Tilila, la plupart du temps, écoutait les échanges qui lui permettaient de retrouver ce père qui lui avait été arraché trop tôt, quand elle n'avait encore que 7 ans. Elle découvrait ce grand-père dont

elle avait si peu entendu parler, si ce n'est en termes critiques et assassins.

Elle se dessinait les jeunes années d'Enzo, imaginant avec une certaine envie son enfance confortable dans le luxe et la démesure, entendant son mal-être, son sentiment de culpabilité lié aux excès de cette vie dorée. Il s'était rebellé à l'adolescence, puisant l'énergie et le courage de sa révolte dans l'injustice du cancer qui avait sournoisement anéantie Colombine, sa petite sœur chérie. Jean et Agathe, ses parents, n'entendaient pas, n'écoutaient pas ses arguments, refusaient d'admettre l'impact de leur mode de vie. Légitime à leurs yeux au vue des sacrifices professionnels qui étaient les leurs, ils portaient néanmoins la responsabilité du chaos écologique en marche. La maladie qui frappait les corps affaiblis, affectés par des molécules disséminées à tout va dans l'air, dans les matériaux, dans l'alimentation, désorientant irrémédiablement ce que la nature avait posé et équilibré depuis des millénaires, résultait de leur négligence, de leur inconséquence. Pensant sa petite sœur confiée aux meilleurs praticiens et sur la voie de la guérison, Enzo avait tourné le dos à ses géniteurs, définitivement insensibles à ses arguments.

Sacs au dos, il était parti sur la route, se posant au gré de ses rencontres, porté par l'unique objectif de réparer ce qui pouvait l'être, de rendre son empreinte écologique aussi insignifiante qu'il était possible. C'est au cours d'une halte à Marseille qu'il était tombé amoureux d'une jolie métisse, Alice. Secouée elle aussi par les événements qui n'épargnait personne, elle avait choisi de le suivre dans son périple aventureux : rejoindre l'Afrique, améliorer le quotidien et apaiser les souffrances de peuples, premières victimes d'un climat fou et de la convoitise des pays riches et dits « développés ».

Ensemble ils s'étaient investis dans des missions humanitaires, s'intégrant à des populations souvent accueillantes et reconnaissantes de leur dévouement. Tilila, délicieux bébé, vint compléter leur duo. La période de bonheur et de calme n'avait malheureusement pas duré. Alors que la famille fuyait une « chasse aux blancs » aussi violente qu'injuste, à l'image de toutes les guerres raciales, ils étaient tombés dans un guet-apens, laissant Enzo exsangue et privé de ce qu'il avait de plus cher, sa compagne et son enfant adorées.

Banni du continent africain, il avait dès lors laissé sa vie défilier, année après année, guettant vainement l'hypothétique retour d'Alice et Tilila sur le territoire espagnol où il avait trouvé refuge. Se sentant vieillir, il avait entamé son dernier voyage, retour vers ses racines. Ses pas l'avaient mené auprès de Pauline qui, ironie du sort, n'était autre que la fille d'écolos engagés, amis proches en son temps de Jean et Agathe, ses propres parents. Les mêmes motifs d'incompréhension quant à leurs idéaux environnementaux avaient éloigné les deux couples.

L'amour ne s'encomrant pas de date limite, Enzo, à 62 ans, était tombé sous le charme de son infirmière, Pauline, sa cadette de dix ans, séduit par le regard ambre où la douceur flirtait avec la malice distillée par les quelques tâches de rousseur qui constellaient ses pommettes. Elle emprisonnait avec un élastique sa chevelure aux boucles indisciplinées où les fils d'argent se mêlaient désormais aux reflets châtain de sa couleur naturelle. Quant à l'infirmière, elle avait succombé aux yeux gris bleus rieurs et bienveillants de son patient. Ils vivaient depuis, chichement, dans la demeure familiale au confort très relatif, s'adaptant aux repas sommaires composés selon les caprices ou les largesses de dame nature.

Un jour, contre toute attente, âgée de trente-six ans, Tilila était apparue, suivant les traces savamment ordonnancées de son père. Au bonheur des retrouvailles, s'était invitée la tristesse d'apprendre la tragique destinée d'Alice, kidnappée lors de l'embuscade en Afrique, mariée de force, puis abandonnée à sa maladie jusqu'à ce qu'enfin la mort la libère. Tilila avait connu un sort à peine plus enviable : séparée de sa maman dans ses tendres années, condamnée à travailler, subissant guerres et violences des ethnies voisines. De sa mère, Tilila avait hérité une couleur de peau caramel, chaude, épicée. Ses cheveux, à peine plus foncés que ceux, blonds à l'origine, de son père, bouclaient comme ceux d'Alice. Quant à ses yeux, ils reprenaient à l'identique l'azur du regard d'Enzo. A l'aube de la quarantaine, Tilila était décidément très jolie.

Souvent au cours des récits, l'émotion pointait, les larmes se libéraient et se mêlaient. Jean n'avait pas de mot pour exprimer les regrets d'un gâchis qu'il sentait avoir induit. Le temps lui avait démontré que son choix de vie avait été une gageure, motivée de désirs épicuriens, d'un besoin démesuré de reconnaissance sociale. Aveuglé par le système, soumis à la facilité de suivre le mouvement général, il avait renié son fils, dont le discours le renvoyait à ses manquements. Comme tant d'autres, il entendait les nouvelles autour du réchauffement climatique, de l'effondrement de la biodiversité, des migrations climatiques, mais il détournait sa conscience et se dissociait d'un éventuel impact de son mode de vie.

C'était une époque où les citoyens attendaient que leur gouvernement ouvre la voie, tout en n'oubliant pas de sanctionner et de manifester contre le politicien rêveur qui se serait pris à réformer le pays en appliquant les mesures nécessaires, des mesures restrictives il est vrai, pas des plus populaires...

II – La fin d'une époque

Fin septembre, Romain, médecin et directeur de la petite structure qui tient lieu d'hôpital, interpelle Pauline dans le couloir :

- Pauline, je peux te voir un instant au bureau s'il te plaît ?

- Absolument. Je dépose ses comprimés à madame Blas et je te rejoins.

Romain ayant laissé la porte ouverte, Pauline pénètre ensuite directement dans la pièce. Derrière un bureau chargé de dossiers empilés autour de l'écran de son ordinateur, le directeur l'accueille en se levant :

- Assieds-toi Pauline, propose-t-il désignant la chaise au cuir éraflé.

Mains dans le dos, il contemple un instant le parc par la fenêtre.

- Ça fait combien de temps maintenant que tu arpentes ces couloirs ? 25 ans, 30 ans ? Tu étais là avant moi je crois bien.

- Hum, j'ai commencé mes études en 2023 ou 2024, il n'y a qu'à faire la soustraction, 2060 moins 2024, déjà 36 ans... Je me suis toujours sentie bien ici et à proximité de mon père, je n'aurais pas pu partir.

- Tu as dû en voir des bouleversements.

- Oh, tellement, approuve Pauline, déroutée.

Parle-t-il des événements internes ou externes à l'hôpital ?

Comme s'il entendait son interrogation, Romain reprend :

- Tout ce qui se passe à l'extérieur a des répercussions directes au sein même de notre établissement. Regarde, ce lieu n'est même plus un hôpital depuis qu'on a retiré la signalétique extérieure après les pillages. Autrefois on accueillait tous ceux qui en avaient besoin, puis on a dû sélectionner les patients. On a même connu des gardes armés aux grilles pour protéger l'enceinte. Désormais on refuse tout nouveaux cas, on se contente de prendre soin de nos quelques pensionnaires. Refuser, repousser même des gens en attente de soins, qu'est devenue notre éthique ? Dans le passé, on soignait à peu près toutes les pathologies avec ce que nous fournissaient les labos, tu t'en souviens, et puis, il a fallu apprendre à se débrouiller sans, à utiliser les végétaux

de proximité qui poussent encore, à accompagner ceux qu'on ne pouvait sauver, à calmer les douleurs par des méthodes autres que les analgésiques, on s'est adapté, mais là...

Sa voix se fêle. Comme abattu par la charge qu'il porte, le quinquagénaire se tasse, silhouette bossue dans le contre jour.

Inquiète, Pauline se redresse, mais Romain lève la main :

- L'aventure va s'arrêter, on ne peut plus continuer.

- Continuer à accueillir, à soigner nos patients ? s'exclame Pauline médusée, mais ce n'est pas possible ...

- Monsieur Le Doman est décédé, voilà trois mois maintenant, c'est lui qui nous faisait vivre par ses dons. Nous ne recevons plus aucune subvention depuis bien longtemps. On ne nous réclamera pas de loyer, mais je n'ai pas les moyens d'entretenir ce bâtiment. La toiture, l'électricité, la plomberie, les malades avec les soins, les repas, vos salaires, nous sommes moins d'une dizaine, mais ces charges sont insurmontables. Je tourne et retourne la question depuis des jours et des jours pour en arriver à cette seule conclusion, arrêter.

- Mais...

- J'ai commencé à contacter les familles de nos patients. Je n'ai pas d'autres solutions à leur proposer que de les récupérer chez eux, ou trouver un autre établissement ce qui me semble assez chimérique. J'imagine que ça ne te posera pas de problème de ramener M. Charpentier chez toi, auprès des siens.

- Non bien sûr, mais ... et ceux qui n'ont personne ?

Romain s'avachit un peu plus :

- J'en ai dénombré une dizaine. Je vais les réunir dans les chambres les plus salubres et je continuerai à m'en occuper, tant que j'en aurais l'énergie.

- Seul ? Mais c'est de la folie.

- Et quoi d'autre ? Je les dépose au coin d'une rue ?

- Écoute, je t'aiderai, et je suis sûre que les autres aussi.

- Pauline, tu es généreuse, mais à combien de retard de salaire en es-tu ?

Depuis de longs mois, Pauline ne touchait plus qu'une maigre rétribution ; les fonds publics rimaient avec imposture, dilapidés au gré des divers gouvernements successifs, impuissants à un quelconque relèvement du pays, taclés violemment par une société assistée et peu engagée à se restreindre. Impossible à reconstituer au vue du désordre et de la pauvreté générale, les services publics avaient disparu au fil du temps, engendrant la récupération de certaines fonctions par profiteurs et opportuns.

- Bon, en ce qui me concerne, je peux me débrouiller, je reste à tes côtés, tu peux compter sur moi. Pour l'heure, je m'organise pour ramener Jean à la maison, déclare Pauline.

C'est ainsi que la maison fut à nouveau accommodée. Jean s'établit dans l'ancienne chambre de Pierre, Tilila et Enzo à ses soins, tandis que Pauline s'activait auprès des derniers malades, émue de réaliser les répercussions que la fermeture de son lieu de travail allait immanquablement entraîner dans son quotidien.

Son emploi du temps n'avait jamais été aussi varié et pénible. Elle commençait sa journée en visitant les patients, prodiguant les soins nécessaires, aidée de Luna. Elles aéraient les chambres, changeaient les draps quand il le fallait, nettoyaient les sols, lavaient le linge, participaient à la préparation des repas et à leur service. De jour en jour, Pauline ne pouvait s'empêcher de noter la pauvreté de ce qu'ils distribuaient et qui auraient dû au contraire contribuer à fortifier les malades.

Un soir, à la maison, elle retrouve Enzo dans le jardin :

- Quelle chaleur encore ce soir, soupire-t-elle en défaisant sa queue de cheval et secouant ses

cheveux qui s'éparpillent sur ses épaules. Elle se débrouille bien à la cuisine Tilila ; je ne l'aide guère plus. Heureusement que vous êtes là tous les deux, à produire et nous nourrir. Ça va les légumes ? Ça devient tellement compliqué pour nous à l'hôpital de collecter de la nourriture...

- J'attendais de te sentir plus disponible, mais il est inutile de toutes façons d'éluder la question... Non, ça ne va plus chez nous non plus, cette canicule permanente, pas de pluie mais de la grisaille continue, plus aucun arbre... Nos cuves sont presque vides. Si un orage ou un épisode pluvieux ne s'annonce pas, je crains que ça devienne compliqué. Les plantes souffrent, les tomates sont malades, les courges ne grossissent pas, tu vois je n'ai pas assez arrosé dernièrement. Mais je privilégie l'eau pour la boisson, déplore Enzo.

- A ce point ? On en est là, et je ne me suis rendue compte de rien ? s'étonne Pauline.

- Tu étais tellement prise et soucieuse pour tes malades, qu'on a décidé de t'épargner ici, mais je crois qu'il est temps de voir les choses en face. Je commence à penser sérieusement à partir...

- Partir ? répète Pauline abasourdie, mais pour aller où ?

- Je ne sais pas encore, j'étudie différentes pistes.

- Mais je ne veux pas partir, ma vie est ici, la maison est en triste état, mais c'est notre sécurité, où irions-nous ? Comment vivrions-nous ? On n'a plus l'âge de rebondir. Et l'hôpital je ne peux pas les abandonner. Et ton père, Jean, comment peux-tu envisager qu'il voyage dans son état ? Et pour aller où, c'est peut-être pire ailleurs, les choses vont s'arranger, il le faut.

- Pauline chérie, calme-toi, tente de l'apaiser Enzo, pardonne-moi d'avoir été si brutal. Rien n'est fait, on va discuter, réfléchir, Tilila aussi a vu du pays, plus récemment encore que moi, on va se renseigner et chercher où nous pourrions trouver notre Eldorado.

- Il y a du monde partout, Enzo, regarde par la fenêtre. A perte de vue, des gens sont venus se réfugier ici. On a la chance d'avoir ce jardin où quelques végétaux poussent encore. Mais ailleurs, quels dangers vont nous guetter ? J'ai si peur, Enzo.

Ouvrant les bras, Enzo attire Pauline tout contre lui. Tendrement, il caresse ses cheveux :

- Je ne sais pas ma Pauline, je n'ai pas les réponses, je sais juste qu'ici c'est en train de devenir invivable. Pour survivre on doit bouger. On est ensemble, on a de la chance.

Pelotonnée contre Enzo, si fort, si solide à ses yeux, Pauline s'abandonne à sa nostalgie. Elle pense à cette vie tumultueuse qu'elle traverse, à tous ceux croisés, partis, disparus tragiquement. Elle avait eu la bonne fortune de connaître ces derniers mois une éclaircie, une période heureuse aurait-elle pu affirmer, elle devait s'en réjouir et remercier la providence.

Le sommeil a été long à se présenter cette nuit là, et c'est encore très ébranlée qu'elle prend son vélo le lendemain pour se rendre à l'hôpital. Tout lui semble gris et sinistre, le ciel et son épais voile nuageux, les cabanes en tôles à perte de vue. Les mendiants qu'elle dépasse chaque matin en arrivant en ville lui paraissent plus émaciés que jamais.

Elle aperçoit un corps allongé au sol dans une ruelle avant d'arriver. Par réflexe, elle descend de sa bicyclette et s'approche, prudente, craignant une agression.

- Monsieur, monsieur, appelle-t-elle en s'approchant de l'homme face contre terre.

Elle touche son épaule, puis devant son absence de réaction le secoue plus vivement avant de le retourner délicatement. Elle réprime un cri en voyant son visage sanguinolent, la contemplant de ses yeux vitreux. Elle vérifie rapidement qu'il n'a plus aucun souffle de vie et se relève, désespérée. Elle tâte ses poches de pantalon à la recherche d'éventuels papiers d'identité, quand une voix rocaillante derrière elle la fait sursauter :

- Inutile de chercher, ils ne lui ont rien laissé, pas même ses chaussures. J'ai tout vu, j'étais là.

De petite taille, l'homme l'observe, dissimulé derrière un contrefort. Son refuge de fortune représente le lieu idéal pour se camoufler, voir sans être vu. Haussant les épaules il se détourne en maugréant :

- Faudra pas le laisser là...

Pauline reprend son chemin, pensant qu'elle amène un nouveau souci à Romain. Il leur incombe de venir le chercher et le porter jusqu'à la grande fosse, théâtre immonde du dernier voyage.

Elle distingue bientôt les murs rassurants de l'hôpital, déverrouille la grille en arrivant. Ça lui fait toujours bizarre ce lieu public, fermé à clé, mais depuis les vols à répétition et les tentatives de pillages, c'est leur gage de sécurité. Elle referme derrière elle, actionnant la cloche qui signale sa présence puis elle s'engouffre dans la cour. En pénétrant dans le bâtiment, elle ressent un malaise. Un silence profond enveloppe l'espace. Elle se rend jusqu'au vestiaire où l'attendent sa blouse et ses instructions. Elle bute sur Luna, toujours arrivée très tôt le matin.

- Mais Luna, qu'est-ce que tu fabriques par terre ? J'aurais pu te faire mal. Ça ne va pas ?

D'un bond, l'infirmière se redresse sur ses pieds :

- N'y va pas Pauline, je t'en prie, n'y va pas !

Ses yeux écarquillés roulent, fous, elle désigne le couloir d'une main tremblante.

- Luna, qu'est-ce qui se passe ?

Une vague glacée l'envahit peu à peu.

- N'y va pas, c'est horrible...

Devant les propos incohérents que répète Luna, Pauline s'engage dans le couloir, suivie de près par Luna qui cramponne son bras. Elle se glisse dans la première chambre et porte instinctivement une main à sa bouche, les yeux s'agrandissant de surprise et d'horreur. Etienne Touxe, hospitalisé depuis que sa blessure à la jambe s'est infectée, gît dans son lit, mort. Aucune expression n'affecte les traits de son visage. Pauline s'approche :

- Mais que s'est-il passé ? Comment est-il mort ? Qui lui a fait ça ?

Luna retrouve peu à peu ses esprits, ragaillardie par la présence de sa collègue :

- Ils sont tous morts... Je pense qu'on les a étouffés avec leur oreiller, regarde...

Pauline remarque alors le polochon creusé laissé négligemment à côté du corps. Elle note aussi que le paravent a été tiré, dissimulant chaque lit à son voisin. Le tueur a choisi d'opérer en toute discrétion.

Luna reprend d'une voix à peine audible :

- C'est Romain... je crois que c'est Romain qui a fait ça.

Pauline sursaute :

- Ça ne va pas de dire une chose pareille !

- Il est dans son bureau.

Avant que Pauline ait eu le temps d'avancer dans cette direction, elle ajoute :

- N'y va pas, c'est pas joli, il s'est tiré une balle.

Submergée de tristesse et de dégoût, Pauline quitte précipitamment la chambre et se réfugie à l'extérieur, sur le perron. Elle aspire une grande bouffée d'air déjà chaud, et se laisse tomber sur les marches. Luna la rejoint et s'assoit près d'elle :

- On savait que ça n'allait pas fort, mais je n'aurais jamais imaginé une chose pareille...

- Et le pire, c'est que je ne suis même pas sûre qu'il ait eu tort de faire ce qu'il a fait, déclare

Pauline tristement.

De longues minutes silencieuses s'invitent entre elles, rompues par Luna.

- Comment ça se passe chez vous ? Nous, c'est compliqué, le vie devient impossible. Les cadavres s'accumulent un peu plus tous les jours, et chacun semble attendre son tour.

- Nous aussi. On pense à partir. Je ne pensais pas dire ça un jour, mais Enzo a l'air prêt.

- Partir, si c'était si simple, reprend Luna, mais comment ? Ah oui, tu as ta voiture électrique, mais tu as du courant toi ? Et pour aller où ? Tu crois qu'il y a un endroit meilleur quelque part ?

- Je n'en sais rien, mais plus rien ne me retient ici désormais.

Pauline se lève, une nouvelle énergie l'habite.

Luna, à son tour, se redresse.

- Je n'ai pas le courage d'y retourner. Je m'en vais. Au revoir Pauline.

- Adieu Luna, prends soin de toi. Bon courage.

Pauline hésite quelques instants sur la conduite à tenir. Elle décide de retourner vérifier toutes les chambres malgré le sentiment d'horreur qu'une telle démarche lui inspire. Elle ne peut que valider

la conclusion de Luna : plus personne ne vit dans ce bâtiment. Elle les aimait ses patients, certains au fil du temps, étaient comme devenus des proches, des membres de sa famille... Au delà de l'aversion que produit sur elle la vision du corps ensanglanté de Romain, elle imagine le désespoir qu'il a dû traverser, la dose de courage ou de folie pour mettre son plan à exécution et achever un à un chacun de ses malades dans son sommeil, jusqu'au dernier, puis partir les rejoindre... Les larmes inondent son visage, des sanglots la secouent, d'une main, elle se retient au mur et laisse aller la détresse qui l'étreint.

Enfin elle se ressaisit, balaye le voile de larmes qui brouille sa vue et cherche dans le bureau une feuille sur lequel elle écrit à l'intention des collègues ou d'éventuels visiteurs :

« Un drame. Tous ceux-là sont morts. Si quelqu'un peut s'occuper de leur offrir une dernière sépulture, sinon, écarter-vous de ce lieu. »

Prenant le fichier posé à proximité, elle recopie avec application les numéros de chambre, ainsi que les noms, prénoms et dates de naissance de chaque victime, Romain y compris.

Prise d'une soudaine inspiration, elle s'empare du pistolet utilisé par Romain, tombé au sol, elle l'enveloppe dans un mouchoir en tissu et le glisse dans son sac. Elle saisit quelques punaises au fond d'un tiroir puis se dirige vers la porte principale qu'elle referme soigneusement, avant de placarder dessus, l'écriteau qu'elle vient de créer.

Tout le chemin du retour, pourtant récurrent, lui semble inhabituel. L'horaire est insolite et de fait, l'éclairage, les couleurs, les odeurs diffèrent de ses perceptions coutumières. Elle n'a qu'un bref regard vers le corps toujours allongé au sol dans la ruelle déserte.

En arrivant, elle se réfugie auprès d'Enzo qui s'escrime auprès de ses plantations rachitiques.

Surpris de la voir rentrer si tôt, son étonnement croît alors qu'elle lui conte les derniers événements.

- C'est terrible, murmure-t-il, il était au fond de l'impasse. On ne peut pas le juger, il a fait ce qui lui semblait juste, pauvre homme, et pauvres gens.

- Je suis prête Enzo, on part quand tu veux, c'est toi qui as raison ; rien ne nous retient plus ici.

- Tu sais que je n'ai pas toujours fait les bons choix dans ma vie...

Pauline saisit la main d'Enzo et la presse entre les siennes.

- Enzo, ne culpabilise pas, Alice a suivi sa destinée, elle a choisi de t'accompagner parce qu'elle t'aimait et adhéra à ton projet. Tu l'as rendue heureuse, c'est évident en entendant Tilila raconter ses jeunes années. Tu as probablement plus souffert qu'elle, toi qui l'a attendue si longtemps.

Quoiqu'il advienne, je fais aujourd'hui le choix de partir pour un ailleurs, avec toi, avec Tilila et Jean, avec ceux que j'aime et avec qui je veux vivre, c'est ce qui compte.

- Je n'arrive pas à structurer ma pensée. Je n'ai toujours pas la réponse aux questions que tu m'as posées, je ne sais pas dans quelle direction il faut aller.

- Parlons-en tous ensemble, on a la journée devant nous, rien ne presse.

Alors que Jean se repose dans sa chambre, Enzo et Pauline s'installent dans la cuisine avec Tilila qui finit d'éplucher quelques pommes de terres. Mise au courant du projet, elle abonde dans leur sens :

- Je sais papa, ça fait un moment que je te vois y penser, moi je suis prête à reprendre la route ; j'étais bien ici, mais je vois aussi qu'on est aux limites. C'est de plus en plus compliqué de trouver de quoi manger, le jardin ne produit presque plus rien, on va bientôt manquer d'eau. J'ai vu en Afrique où mènent le dénuement et la disette. Papa, j'ai peur de revivre ces violences, j'ai vu des hommes qui n'avaient plus aucune empathie, ils se comportaient plus sauvagement que des animaux, ajoute-t-elle à mi-voix.

Enzo réalise que Tilila n'a jamais confié par le détail les événements vécus. Il n'est pas sûr de vouloir les connaître.

Pauline intervient :

- Ma pauvre Tilila, comme tu as dû souffrir. Je ne sais pas ce qui nous attend, mais le premier objectif, c'est de rester ensemble coûte que coûte et de faire confiance à notre étoile. Je ne peux pas

m'empêcher de penser, et ça depuis que je suis toute petite, que quelque chose veille sur moi. Mille fois, je me suis arrêtée en me disant, mais quelle chance j'ai ! Même pour de petites anecdotes du quotidien ou des choses plus graves et chaque fois que je m'en rends compte, je la remercie. Et je lui demande de m'aider, de me donner du courage, de nous protéger. Je l'appelle mon petit ange à moi et le jour où les choses se gâteront, si cela doit arriver, je crois que je me sentirais encore épaulée et plus forte pour endurer l'épreuve.

- Si on est tous d'accord, il faut qu'on s'organise, conclut Enzo. Qui a une idée sur la destination ou la direction ?

- Je déconseille d'aller vers le sud, informe Tilila, je ne pense pas que les choses se sont arrangées depuis les quelques mois où j'y suis passée. Je n'y ai vu que sécheresse, désert, quelques camps misérables qui n'avait rien d'hospitalier.

- Quant à moi, je ne ressens pas d'aller vers le nord, c'est là que se concentrent tellement de populations ; ceux qui peuvent montent, et les dernières nouvelles ne parlent que de conflit violents pour l'eau et l'espace, donc sans moi, déclare Pauline.

- On a dit qu'on restait groupés, s'amuse Enzo, ceci-dit, je partage vos points de vue. Avec l'atlantique à l'ouest, il ne nous reste plus guère que l'est à aller visiter.

- Oui, mais à l'est, on perd le souffle de l'océan, on risque d'avoir encore plus chaud, avance Pauline.

- On va avoir un cap difficile à passer, les plaines, et puis on va essayer de gagner de l'altitude. De toutes façons, on avancera tant qu'on pourra. Il faut qu'on charge la voiture au maximum de ses capacités électriques pour qu'elle nous emmène le plus loin possible.

- Ok, on concentre le photovoltaïque pour la charger. Quelle chance que tu aies pu adapter ces nouvelles batteries. Mais si le soleil ne perce pas plus, ça va probablement demander plusieurs jours, précise Pauline.

- Parfait, le temps de préparer ce qu'on emmène. On va vider la cuve d'eau dans des jerricans, des gourdes et tout ce qu'on trouvera. Je vais récolter ce qui peut être comestible.

- A cette chaleur, tes végétaux ne passeront même pas la journée, s'inquiète Tilila.

- On va cuisiner, sécher. Avec la farine, je propose qu'on fabrique des galettes. Pendant que je m'assure de l'état de la voiture, sortez tout ce qui nous reste, les conserves, les féculents, les graines, ... Peux-tu t'occuper de transvaser les bocaux dans des sacs tissus, Tilila, ce sera plus léger à porter. Pèse aussi les quantités, on va voir précisément combien de temps on peut tenir et comment on se restreint, idéalement il ne faudrait pas descendre en dessous de cent grammes par jour et par personne.

- Que chacun prépare aussi un sac à dos perso des effets qu'il souhaite emporter. Partons de l'idée que nous amenons la voiture aussi loin qu'elle le pourra, mais qu'ensuite, nous devons marcher, suggère Pauline.

- D'ailleurs, la voiture ne va-t-elle pas nous attirer de la convoitise, peut-être devrions-nous rouler de nuit ? avance Tilila.

- Bien vu ma fille ! approuve Enzo, quoique les phares vont vider les batteries plus vite... Je propose qu'on quitte le coin avant le lever du jour et après, on avisera suivant ce qu'on découvrira.

- Et Jean ? interroge Pauline, comment va-t-il supporter cette expédition.

- Ne t'en fais pas pour moi ma fille, s'exclame l'intéressé apparaissant dans l'embrasement de la porte, appuyé sur sa canne. Je me sens prêt à vivre de nouvelles aventures, je ne vous gênerai pas.

- Il ne s'agit pas de ça, papa. Mais qui sait ce que nous allons affronter.

- Moi ce que je vois, c'est que j'ai la chance d'emmener mon infirmière personnelle, et ceux que j'aime, je ne vois pas ce que je pourrais demander de plus !

Un sourire affleure sur les lèvres minces du vieillard et éclaire son visage où les rides ont creusé de profonds sillons .

- Bon, si tout le monde est motivé, alors chacun à son poste, conclut Enzo en claquant des mains.

III – En route

Une nouvelle vigueur anime la maisonnée dans les jours qui suivent.

Comme Enzo l'avait vécu quelques décennies auparavant, il faut à Pauline énormément de courage pour trier, classer et sélectionner ce qu'elle veut emporter et abandonner à tout jamais. La voiture complique la donne, car face à cette place offerte, il devient plus difficile de se restreindre. Cependant, rappelle Enzo, chaque poids supplémentaire amoindrira la performance de la batterie et pourrait leur porter préjudice. Excepté le mobilier, les albums photos, les livres, les objets décoratifs, les souvenirs qui pèsent malgré tout de leur valeur sentimentale, tout le reste semble nécessaire et vital à emporter. Comment se restreindre alors qu'ils vont jouer leur survie et dans des conditions qu'ils n'imaginent même pas.

Pauline s'y reprend à plusieurs fois pour recomposer et alléger son sac. Enzo et Tilila qui ont connu le dénuement et l'exil solitaire sur les routes, jouent les aguerris, se contentant de quelques habits légers, d'un pull chaud, d'une cape de pluie dans leur bagage. La place restante sera dédiée à la nourriture et la boisson, essentielles dans leur périple, quelques objets de survie : couteaux, solutions végétales de premier secours permettant de potabiliser de l'eau, désinfecter une plaie, nécessaire de couture, boussole, carte routière même obsolète...

Finalement les paquets s'organisent dans l'entrée, avant chargement.

- Parfait, ça me semble cohérent, transportable et suffisant, approuve Enzo en détaillant l'ensemble.

Pauline de son côté a infiniment plus de peine à se détacher de ses affaires, elle va, vient, hésitante. Elle tient dans sa main le cadre de sa chambre, celui qui représente Jeanne, sa maman devant cette maison, qu'ils vont quitter définitivement sous peu. Compatissant, Enzo s'approche d'elle et la prend dans ses bras :

- Je sais combien c'est difficile, ma chérie. Ce n'est pas un revoir, c'est un adieu, mais n'oublie pas que tu portes tout cela et bien plus, en toi. Ces objets sont inutiles.

Comme Pauline, le regard embué, le dévisage, dubitative, il précise en posant la main sur son cœur.

- Tu ne connais pas les capacités de stockage de celui-là, fais-lui confiance. Tout y est, parfaitement classé et disponible à tout moment.

Pauline serre la photographie contre son cœur, dépose un baiser sur le visage de la figurine et abandonne l'objet négligemment sur le guéridon.... avant de se raviser, démontant fébrilement le cadre, libérant le cliché qu'elle glisse dans son sac.

Au milieu de la nuit suivante, tandis qu'Enzo finalise le chargement, Pauline s'égare dans les pièces de cette maison où elle abandonne une part d'elle-même, de son histoire, de ses parents...

Mélancolique, elle essuie la larme qui court sur sa joue. Malgré la peine et la tristesse ressenties, elle se persuade de ne pas s'appesantir davantage, que l'essentiel l'attend ailleurs, plus ici. A l'abri des regards, elle se mouche, se redonne une contenance, et rejoint les autres. Enzo et Tilila sont assis sur la banquette arrière, Jean à l'avant, et sa portière ouverte l'invite à prendre les commandes de sa vieille Zoé grise. Surprise, elle comprend dans le regard d'Enzo, qu'elle sera la première à conduire, moins tentée ainsi d'observer sa maison disparaître, de sombrer dans la déprime et que

son esprit trouvera dans la concentration de la conduite un échappatoire à l'angoisse. C'est en souriant qu'elle claque sa porte et fixe sa ceinture.

- C'est bon, tout le monde y est ? s'exclame-t-elle.

- On est tous là, bien motivés pour une nouvelle vie ! lui répond Enzo derrière elle en enlaçant ses épaules.

- Alors en route, objectif, petit village gaulois autonome !

Jean sourit alors que Tilila étouffe un bâillement.

En silence, dans une nuit bien sombre, la voiture démarre, longe l'allée avant de s'engager sur la route.

Pauline, attentive, conduit prudemment car elle sait traverser des zones d'habitats sauvages. Partout autour de leur propriété, des cabanes de tout type ont poussé, en bois, en tôle, en toile, tous les matériaux de récupération se transforment désormais en tanière de fortune. Des individus, en quête de gibier ou de menus larcins, rôdent à toute heure alentours, déambulant sur la route sans autre précaution. Des monticules de déchets s'éparpillent au gré du vent et des dépôts sauvages, compliquant encore la conduite.

Quelques silhouettes s'évaporent dans l'obscurité. Le compteur de la Zoé oscille entre 40 et 50km/h. Pauline attend de s'écarter des habitations pour accélérer, mais il leur semble que jamais ils ne trouveront de campagne, la route continuant de s'enfoncer entre les baraques, troquées en place des grands arbres qui balisaient autrefois les nationales. Pauline n'est plus habituée à circuler, autrement que pour se rendre à son hôpital, et découvre avec stupeur le nouveau visage de l'horizon. Elle n'est d'ailleurs pas au bout de ses surprises. Le jour en se levant révèle à l'équipée l'ampleur de ces campements tentaculaires. Ils traversent de temps à autre une ville ou village à l'ancienne, en dur, avec quelques commerces d'antan, un clocher.

Trois heures de route pour effectuer moins de 150km, et le décor ne change pas, pire, la population semble se densifier. Comme les panneaux routiers sont inexistants, utilisés ou vandalisés, Pauline se repose sur sa carte routière qui multiplie les imprécisions. Enzo tranche parfois une hésitation à l'aide de la boussole et leur instinct les guide.

Jean somnole, gémissant de temps à autre. Pauline lui coule alors un œil inquiet et cherche le regard d'Enzo dans le rétroviseur. Celui-ci se fait rassurant et confiant.

Tilila dort profondément la tête posée sur l'épaule de son papa.

Machinalement, Pauline allume la radio. Tout comme la télé, il est assez compliqué de capter des informations, mais puisqu'ils se déplacent, ils augmentent leur chance. Les baffles grésillent. En enclenchant la recherche de station automatique, les témoins des ondes défilent à tout vitesse avant de se stabiliser et une voix se fait entendre. Enzo se redresse, attentif.

« ... ne peut que forcer l'admiration. C'est désormais le seul endroit sur Terre où les hommes parviennent à vivre ensemble dans des conditions de vie satisfaisantes. »...

- Mais d'où est-ce qu'ils parlent, s'impatiente Enzo.

- Attends, écoute, ils vont le dire.

« ... La politique nataliste et autoritaire si décriée en son temps par le monde entier a permis à ce vaste territoire, grâce à sa charge de population maîtrisée, une incroyable stabilité. La Chine, telle une véritable fourmilière, affiche chaque jour le tour de force de s'adapter alors qu'elle subit, comme tous les continents, les assauts permanents et imprévisibles du réchauffement planétaire. Partout ailleurs les hommes souffrent, se déchirent, se combattent. Les choix drastiques imposés dans les années 2030 en matière d'écologie, l'alliance signée avec la Russie, sauvent désormais des millions d'humains. Les pertes liées aux cyclones, pluies diluviennes, sécheresses et autres incendies sans compter les virus ont été considérables. Pourtant une paix relative règne.

Contrairement aux pays européens, américains ou africains où les citoyens se déchirent dans la plus incroyable violence.

En France, l'éclatement des régions provoque l'isolement du nord ouest. Refusant l'autorité

centrale, des gouvernements locaux s'attribue arbitrairement tous les pouvoirs. L'État de Paris informe les citoyens qui se soumettraient à ces factions qu'il ne leur procurera plus aucune garantie, ni service public... »

- Non mais ils plaisantent ! s'insurge Pauline. Il y a déjà longtemps que l'état de Paris nous a lâché, sauf pour réquisitionner nos terres ou prélever des impôts injustifiés.
- D'accord avec toi, mais calme-toi ma chérie et ralentis, il se passe quelque chose sur la route...

Enzo éteint la radio et étudie le barrage sur leur trajectoire.

Ils arrivent à ce qui se présente comme un poste de contrôle : une barrière fermant la route, deux hommes vêtus de combinaison de camouflage, des carabines en bandoulière.

Anxieuse, Pauline arrête la voiture à leur hauteur et baisse sa vitre :

- Bonjour messieurs.
- Où comptez-vous aller ? demande sèchement le plus grand des deux hommes.
- On va vers l'est, à la recherche d'un endroit salubre, explique Pauline.
- Sans blague, si ça existait, ça se saurait, ricane l'individu avec un rictus. Montrez moi vos papiers d'identité et vos laissez-passer.

Perplexe, Pauline jette un regard dans le rétroviseur, Enzo hausse les sourcils d'ignorance. Elle fouille son sac à la recherche de sa carte d'identité ; elle la lui tend :

- Les autres aussi, et j'ai demandé le laissez-passer.
- Nous n'avons pas de laissez-passer. Je ne sais pas ce que c'est ce document, il n'y a pas de frontière, on est encore en France il me semble.
- Ben voyons, nul n'est sensé ignorer la loi ma p'tite dame. Bon les autres cartes, ça vient ? Enzo et Jean transmettent les leurs à Pauline, que l'homme saisit vivement.
- Il m'en manque encore une, gronde-t-il.

- Je n'en ai pas, déclare Tilila, je suis née à l'étranger et les papiers ont pris trop de temps, on est partis avant.

- A l'étranger, oui, ça se voit ! Mais il aurait peut-être fallu y rester dans votre « étranger »...
- C'est ma fille, l'interrompt Enzo, et oui, j'étais en Afrique quand elle est née.

L'homme les considère un instant, Enzo, les cheveux désormais argent, ses yeux bleus et Tilila, le teint caramel, cheveux blonds foncés bouclés et yeux clairs. Sans plus de commentaire, il s'éloigne du véhicule avec son comparse, les documents dans les mains.

Le temps dure une éternité aux occupants de la Zoé. Les deux hommes se sont adossés à un petit cabanon en tôle, ils ont allumé une cigarette et contemplant les cartes, se les passant avec hilarité. Agacée, Pauline, ouvre sa portière et met pied à terre quand le plus petit, dont elle ne connaissait pas la voix, aboie :

- Personne ne sort du véhicule, c'est clair ?
- On pourrait savoir ce qu'on attend ? s'enhardit Pauline.
- On réfléchit, ça ne se voit pas ?

Pauline referme sa portière, et se tourne impuissante vers les siens.

Quelques cigarettes plus tard, les deux lascars reviennent vers le véhicule. Le plus grand explique plus aimablement :

- Vous n'arrivez pas de Mars ? Donc vous devez savoir que le pouvoir central n'existe plus. La présidence est un poste désormais honorifique. C'est nous qui posons le cadre. Chaque comté a ses règles, il va falloir vous adapter et vous prenez un sacré risque en décidant de migrer. Vous verrez bien... Nous, on est plutôt sympa ; on va juste vous demander de payer le laissez-passer que vous n'avez pas, et l'amende.
- Quoi ? bondit Enzo exaspéré.
- Papa a une autre proposition ? Il préfère qu'on garde mademoiselle sa fille sans-papiers ? On devrait trouver de quoi l'occuper, elle est plutôt agréable de sa personne, nargue l'homme avec un

sourire vicieux.

Au même instant, une jolie berline rouge se présente à la barrière, un couple au volant. L'homme d'une trentaine d'années porte des cheveux coupés de frais et une veste de belle facture. A ses côtés, la femme blonde, maquillée, regarde droit devant elle, comme détachée de la scène. Le garde abandonne immédiatement la Zoé décatie et ses occupants pour se diriger vers la barrière qu'il ouvre vivement, inclinant la tête en guise de salut. Le bolide bondit et disparaît rapidement dans un jet de gaz suffocants.

Les yeux écarquillés, nos aventuriers n'en reviennent pas du véhicule, ni du passe-droit. Quand le garde revient près d'eux, Pauline ne peut retenir un :

- Ben ça alors, ils avaient tous leurs papiers et passe-droits, vous êtes sûrs ?
- Bien sûr ils sont en règle, ça saute aux yeux ! A nous maintenant, le laisser-passer coûtera pour vous 250€ plus 50€ d'amende, on arrondit à 300€ !
- Quoi ? s'indigne Enzo estomaqué.
- On ne les a pas, s'excuse Pauline.
- Hum, je crois qu'on va être obligé de demander à Mademoiselle de descendre, lance l'homme fielleux à l'adresse de Tilila.

Cette dernière jette un regard angoissé à Enzo qui passe un bras protecteur autour de ses épaules.

- Quel autre arrangement avez-vous en tête ? suggère-t-il.
- A vous de trouver, je vous ai donné la valeur du deal...

Les occupants se consultent du regard, Tilila particulièrement mal à l'aise, se sent responsable.

- Bon, on fait quoi, ils sont odieux. Ne t'inquiète pas Tilila, si ça n'avait pas été toi, ils auraient trouvé autre chose, ce sont des filous. Par contre, je ne vois pas ce qu'on pourrait leur laisser, une idée ? interroge Pauline.

- Tu parles, on a pris le strict nécessaire, et l'argent, on a quoi 170€ ?

Enzo se gratte la tête, pensif.

- Ou on fait demi-tour, soumet Pauline et on passe par ailleurs ?
- Je ne suis même pas sûr qu'il nous laisserait repartir aussi facilement, et on risque d'avoir le même problème plus loin...
- Comme tu dis, on risque d'être confronté à ces barrages régulièrement.
- Passons déjà celui-ci, on travaillera une stratégie après.

Jean sort enfin de son mutisme :

- Je crois que j'ai bien fait de venir, je vais peut-être pouvoir nous sortir de là.
- Non, tu as des lingots dans tes poches ? plaisante Enzo.
- Presque, répond son père en faisant tourner l'alliance qui brille encore à son annulaire.
- Papa, non ! Ne fais pas ça, c'est une part de maman...
- Et alors, n'as tu pas dit, il n'y a pas vingt quatre heures d'ailleurs, que tout était bien rangé dans nos cœurs, alors ce truc inutile, je peux bien leur donner s'il présente un intérêt pour eux.

Jean peine à glisser la bague le long de son doigt dont les articulations se sont déformées avec l'âge, mais sa dernière grimace de douleur et d'effort s'efface devant la satisfaction d'avoir gagné la partie.

Il frotte l'anneau entre ses doigts pour lui rendre un maximum de brillance. L'or a vieilli, présente quelques points d'usure, mais est de qualité, cela saute aux yeux.

- Hum, en ce temps-là, l'argent coulait à flots, murmure-t-il pour lui-même en détaillant la bague. On en a traversé des galères ensemble, et pourtant je n'ai jamais pu me résoudre à m'en défaire. J'ai bien fait de la réserver pour aujourd'hui.

Fier de lui, il tend le bijou à l'homme par sa fenêtre. Celui-ci s'empare de l'objet et, le regardant, s'approche de son comparse, qui le prend en main.

- Pas mal, elle fait son poids, apprécie-t-il en la soupesant, avant de la porter à ses dents.
- Alors ? fait l'autre.
- C'est bon, ça ira.

Et il tourne les talons sans un mot de plus,

- Hé, et notre laisser-passer ? s'empporte Pauline en le rappelant.
- C'est bon, considérez que vous l'avez, lâche-t-il sans se retourner.
- Oui, mais au prochain contrôle....
- Puisqu'on vous dit que c'est bon, filez avant qu'on ne change d'avis, je ne vais pas tenir la barrière éternellement.

Pauline remet le contact et passe de l'autre côté du poste, excédée.

- C'est une idée où on s'est fait avoir ?
 - En beauté, ma belle, approuve Enzo, mais je crois qu'on n'avait guère le choix.
- Jean hoche la tête, affichant toujours le même sourire de satisfaction .

Tilila recommence juste à respirer normalement.

- Et la prochaine fois, on fera quoi ? s'enquiert-elle anxieuse.
- Oui, il va falloir trouver une parade...

Un silence de réflexion gagne les voyageurs. Comment protéger Tilila, sans document officiel?

Comment se sortir de racoleurs cupides ?

Aucune solution ne semble évidente, ni satisfaisante.

- Tant qu'on n'a pas d'autres idées, je propose simplement qu'on évite ces contrôles ; on va emprunter des petites routes ou des chemins et on fait demi-tour dès qu'on voit ces barrières ou des hommes armés.

Enzo lui-même n'est pas convaincu de sa suggestion, mais personne n'étant mieux inspiré...

Après quelques kilomètres supplémentaires, Pauline déniche enfin quelques buissons, pouvant offrir la discrétion attendue. Dégourdir leurs jambes, grignoter, soulager quelques besoins naturels et c'est Enzo qui reprend les commandes de la voiture. De nouveau, ils se sentent oppressés par la densité des habitations de fortune qui se soutiennent les unes les autres.

- Je pense qu'on approche d'une agglomération, Poitiers peut-être ?
- Si on ne s'est pas trop éloigné de notre trajectoire, ça se tient, acquiesce Pauline. Par contre, je préférerais qu'on ne s'enfonce pas plus profondément en ville. Prends à droite dès que tu peux, on va contourner. Où en sont les batteries ?

Un regard sur le tableau de bord renseigne Enzo :

- On a déjà consommé les deux tiers à peu près.
 - OK, il nous reste une bonne centaine de kilomètres à parcourir avant d'enchaîner à pied.
- J'aimerais bien que le décor change et qu'on retrouve un peu de nature, je ne me sens pas en sécurité sur cette route.

Pauline fixe les cahutes alignées à perte de vue et les habitants débraillés, sales. Certains indifférents gardent un regard fixe, vissé au sol, quand d'autres jettent sur eux des yeux haineux. Plus loin, Enzo ralentit encore ; un attroupement bloque la voie. S'arrêtant à bonne distance, il s'apprête à sortir du véhicule, quand Pauline le retient.

- Attends, reste prêt, je vais voir. Mais toi, ne t'éloigne surtout pas du véhicule. Fermez les portes dès que je suis dehors. J'en ai pour un instant.

Peu rassuré, Enzo la regarde s'approcher du groupe. Personne ne fait attention à elle. Elle se glisse parmi les individus jusqu'à disparaître aux yeux de ses proches, tracassés.

- Non, mais pourquoi y va-t-elle carrément ? On ne la voit même plus, maugrée Enzo. Heureusement qu'on ne se séparait sous aucun prétexte...

Les minutes s'écoulaient longues, dans une attente préoccupante.

IV – Un nouveau compagnon

Pauline réussit à s'approcher de la cause du rassemblement. Un camion citerne qui devait ravitailler en eau quelques privilégiés a été pris d'assaut par la population assoiffée. Le chauffeur et son copilote gisent sur leur fauteuil, abattus sans plus de procès. Des hommes et des femmes juchés sur la cuve tentent d'ouvrir les vannes. Autour d'eux, la foule s'est organisée et les bidons fleurissent de toute part, avides du précieux liquide bleu.

Pauline rebrousse chemin quand elle est violemment bousculée. Elle tombe à terre. Paniquée, elle réalise qu'elle ne parvient pas à se relever, la masse grouillante la plaquant au sol. Elle se sent piétinée, commence à perdre son souffle quand des bras vigoureux la saisissent. Désorientée, elle se retrouve debout, le souffle court, en quête d'un air salubre.

- Ça va, m'dame ?

L'homme qui vient de la sauver doit avoir une trentaine d'années. La crasse sur son visage ne dissimule pas la maigreur de ses traits. Des épaules carrées, il flotte dans ses vêtements salis et usés. Prévenant, il soutient encore Pauline par le bras et lui sourit.

- Oui, balbutie-t-elle, je crois. Beaucoup mieux qu'au sol en tout cas, merci.

L'homme se fend d'un sourire, puis d'un ton engageant :

- Venez, ne restons pas là. Ils vont s'entre-tuer quand ils vont s'apercevoir que le camion contient les eaux usées du Parc.

Ensemble, ils parviennent hors de la masse grouillante.

L'homme soutient toujours Pauline par le bras, il ralentit soudain leur course :

- Attention, baissez la tête ! Arrêtez-vous et penchez-vous comme si vous refaisiez votre lacet, et plus un mot !

Malgré les questions qui se bousculent, Pauline s'exécute, l'homme tout aussi incliné près d'elle. N'osant lever les yeux, elle entend un léger vrombissement au dessus d'eux. Le son se stabilise un court instant puis s'éloigne. L'individu en profite :

- Maintenant, on fonce.

Toujours dans l'incompréhension, mais sentant l'impératif du ton, Pauline reprend sa course après s'être retournée, juste le temps d'apercevoir un drone bleu et rouge qui vole au dessus de la foule.

Enzo a ouvert sa portière et debout sur le marche pied, tente de percer la foule de ses yeux.

Apercevant Pauline, il bondit et en quelques enjambées se trouve près d'elle :

- Que t'es-t-il arrivé ? Tu es dans un état mon dieu ! Que se passe-t-il là-bas ?

- Ils sont en train de piller une citerne. Quand ils vont se rendre compte de ce qu'elle contient, ça va être terrible, faut pas rester là. C'est votre auto ? Extra, on va pouvoir filer plus vite, explique l'homme en pressant le couple.

Conscient du danger, Enzo n'en demande pas plus et se remet rapidement au volant, tandis que Pauline se glisse sur la banquette arrière auprès de Tilila et l'homme s'installe à son côté.

Sans prendre le temps de manœuvrer, il enclenche la marche arrière. La voiture recule précautionneusement parmi les gens qui arrivent toujours plus nombreux auprès de l'attraction. Des exclamations se font entendre. Dès qu'il peut, Enzo fait demi-tour et ils repartent à plus vive allure.

En se retournant, Pauline remarque :

- Oh, ils ont mis le feu !

- La colère les empêche même de se rendre compte qu'au lieu de brûler, ils pourraient tirer partie de ce qu'ils récupèrent.... Pourvu que ça n'explose pas. Au fait, je ne me suis pas présenté, Alex !

- Moi c'est Pauline, mon compagnon Enzo, son père, Jean et sa fille Tilila. Alex m'a sauvé la vie, explique l'infirmière. Je revenais quand on ma bousculé, je suis tombée et j'étais bien incapable de me relever toute seule avec ce monde qui se resserrait autour de moi, j'ai eu peur, vraiment très peur, merci Alex. Explique-moi maintenant pourquoi on s'est caché du drone, qu'est-ce qu'il cherche et c'est quoi ce Parc dont tu as parlé tout à l'heure, d'où venait ce camion avec des eaux usés ?

- Vous n'êtes pas d'ici si vous ne connaissez ni nos vigi-drones, ni notre Parc ! s'amuse Alex, les yeux rieurs.

Son visage enjoué est des plus charmants : des yeux noirs sous des sourcils décidés, une grande bouche aux lèvres bien dessinées, souriante, des cheveux foncés aux boucles un peu trop longues.

- Ces vigi-drones sont une géniale invention de nos autorités pour pister ceux qui sont dans la base de données.

Devant l'air incrédule des voyageurs, il poursuit :

- Je m'explique : ces engins sont des robots autonomes dotés d'intelligence artificielle. Je t'ai fait baisser la tête car il fonctionne par reconnaissance faciale. S'il t'authentifie, il signale ta position dans la base. S'il ne te connaît pas encore, probablement le cas pour toi, il t'enregistre et donc à partir de là, tu es fichée, où que tu ailles, quoique tu fasses, tout remonte. Pas sous tes nom, prénom ou numéro de sécu, mais sous un code qu'il t'affecte automatiquement. Et comme en plus, vous possédez une voiture, peut-être d'autres choses, il le note et ainsi, en cas de besoin, ils savent où venir chercher ce qui leur serait utile.

- Et sous couvert de la loi, ils te piquent tes biens, marmonne Enzo.

- Oh, juste ce dont ils ont besoin : ta voiture, tes armes, ton sang si ton groupe leur convient...Par chance, ce n'était pas un drone à puces. Ceux-là, les bleu et blanc pour info, poursuit Alex voyant que tous l'écoutent avec attention, sont carrément agressifs. Pour l'instant ils sévissent plus particulièrement dans les quartiers qui craignent. Ça commence pareil, le drone s'approche et tente de t'identifier. S'il n'y parvient pas, soit par reconnaissance faciale, soit par lecture de ta puce RFID, il agit.

- Ta puce ? Quelle puce ? C'est quoi RFID ? s'inquiète Pauline.

- RFID, c'est identification radio, à distance quoi. Tu sais, il y a quelques années, après la grande pandémie, ils ont inventé un cocktail vaccinal obligatoire. Il y avait une puce intégrée qui permettait entre autre de déterminer facilement si tu étais vacciné ou pas, et donc autorisé ou pas à pénétrer la plupart des lieux publics. Une vague massive de vaccination s'est mise en place dans l'est de la France. On a su rapidement que c'était utilisé à d'autres fins, et pas que commerciales. Des fichiers impressionnants sur l'intimité des personnes étaient alimentés. Pas mal de scandales ont rapidement éclatés et face aux manifestations massives, ils ont stoppé net le programme. Dommage pour ceux qui avaient déjà été piqués. Par contre, aujourd'hui, c'est reparti et dans un contexte où plus personne ne peut protester, c'est systématique et bien plus élaboré. Bien souvent le puçage est effectué à ton insu grâce aux nano robots apparus dès 2012 et qu'ils peuvent introduire dans n'importe quel traitement médical. Si tu as vécu longtemps en ville, il est même possible que tu sois déjà pucée. Toute la population devrait y passer ; ils ont commencé par les plus vulnérables. De toute façon, face à un drone, tu n'as aucune résistance possible. Alors pucé ou pas pucé...

- Et bien, soupire Pauline, on n'avait pas ça chez nous.

- Parce que vous viviez en campagne j'imagine, déduit Alex. Toutes les villes sont désormais concernées et ils commencent à envoyer les drones plus loin, ils ratissent toujours plus large. Il y aurait déjà 38 % de la population fichée.

- Et à côté de cela, poursuit-il d'un ton plus dégagé, il existe le Parc ! C'est un lieu protégé pour « très riches ». C'est un peu à l'écart de la ville, un coin de nature mieux défendu qu'une prison. Tous les nantis s'y sont rassemblés et ils vivent entre eux dans un certain confort. On dit que la vie y est douce, comme avant. Leurs assiettes sont pleines, leurs verres aussi, ils ont de l'énergie, des soins. Ils se font livrés par des camions sous haute protection. Quand on arrive à en détourner un,

c'est la fête pour plusieurs jours. Et parfois, comme tout à l'heure, c'est un camion déchet qui est intercepté, et là, c'est la colère.

- Comment tu savais, avant qu'ils ne s'en rendent compte, que c'était un camion poubelle ?
- Je l'ai reconnu, il m'est arrivé de travailler pour eux, mais c'est pas bon à dire, ça fait collabo...
- Chacun se débrouille comme il peut, remarque Enzo lui en jetant un œil amical dans le rétroviseur. Connais-tu les routes par ici ? On aimerait bien contourner la ville et pas trop se rallonger, on n'a plus beaucoup de batterie. D'ailleurs, où aimerais-tu qu'on te dépose ?
- Oui, je vais pouvoir vous guider. C'est quoi votre projet, vous allez où ?
- On arrive de l'ouest, à 200 km à peu près et on cherche des lieux moins hostiles et moins habités, précise Pauline.
- Sérieux ? Vous êtes des aventuriers des temps modernes alors. Pour votre batterie, j'ai peut-être une idée. Forcément, vous devinez où vous pourriez trouver de l'énergie en quantité...
- Au Parc !

Enzo et Pauline ont répondu à l'unisson.

Jean, à l'avant, semble somnoler. Tilila n'a pas encore dit un mot, pourtant elle ne quitte pas l'étranger des yeux.

- Ils vont accepter de nous fournir de l'énergie ? Et à quel prix ? s'inquiète Pauline.
 - Je n'ai pas l'intention de leur demander.
 - Ouh la ! Je ne suis pas sûre de suivre... Qu'en penses-tu Enzo ?
- Pauline se tortille les mains, mal à l'aise. Commettre un vol, c'est radicalement opposé à ses valeurs et en même temps, c'est leurs vies qui se jouent.

- Hum, répond l'intéressé en se grattant la nuque, je n'aime pas l'idée, mais je n'aime pas non plus cette façon de vivre aux dépens des autres...

- Bon cessez de tergiverser les enfants !

Jean émerge de sa torpeur et enchaîne :

- Vous le voyez le monde aujourd'hui. Pour s'en sortir, il va falloir aller chercher ce qu'il nous faut là où ça se trouve ; d'ailleurs n'est-ce pas l'origine de ce voyage ? Alors, moi je dis, on y va, ça nous permettra de pousser plus loin.

Les regards d'Enzo, Pauline et Tilila se croisent. Jean vient de leur ôter les derniers scrupules.

- OK, on y va !

- Bien, on va attendre la nuit. Avec votre voiture silencieuse, ce sera du beurre. En attendant, je vous invite chez moi.

Alex indique la direction et Enzo suit ses directives dans un dédale de ruelles, toutes à l'image les unes des autres : des bâtiments anciens en pierre ou parpaing qui s'interposent parmi les constructions précaires. Alex fait stopper Enzo devant une bâtisse grise. Pauline lève les yeux vers une demeure vieillissante, mais encore solide. La toiture compte des ardoises brisées, une gouttière est détachée à son extrémité et tombe négligemment, toboggan improbable. Les fenêtres du rez de chaussée ont été renforcées de croisillons montés grossièrement en vue de se protéger d'éventuels visiteurs indésirables, mais n'empêchent pas quelques carreaux brisés. Plus aucun volet ne pare les crochets orphelins sur les murs.

Sortant du véhicule, Alex manipule en forçant un portail métallique et fait signe à l'équipée de pénétrer dans le chemin qui longe la demeure. Il referme immédiatement les lourds montants derrière eux et guide le véhicule au bout de l'allée.

- Voilà, ici, elle ne sera pas visible. Je regrette, la maison est belle, ou en tout cas l'a été, mais pas le moins du monde équipée. Aucun confort ici en dehors de ces murs protecteurs jusque là. La courette a été goudronnée comme c'était la tendance dans les années 2000. Comment voulez-vous faire pousser quoi que ce soit dans ces conditions ?

Les voyageurs observent, se retournent et imaginent quelle vie se profile ici.

- Venez, je vais vous présenter, reprend Alex. Vous êtes chez mon cousin, Léo et Ella, sa compagne.

Grimpant un perron de quelques marches, il pénètre dans l'édifice, suivi de ses invités. L'intérieur est sombre, les vitres crasseuses ont été frottées, mais ça n'a servi qu'à étaler les salissures.

- Léo, tu es par là ? Je suis avec du monde, on s'installe dans mes appartements, clame Alex à travers le hall d'escalier, puis explique : Ella est malade et Léo reste la plupart du temps auprès d'elle.

Lui emboîtant le pas, Pauline et ses acolytes avancent dans une pièce qui traverse la maison de part en part. Le parquet, certainement luxueux en son temps, a perdu son éclat, recèle de tâches et grince sous leur pas. Côté rue, une bibliothèque a été avancée devant la fenêtre qu'elle obstrue partiellement. Les rayonnages sont vides à part quelques ouvrages que Pauline ne peut s'empêcher de caresser des yeux.

- C'est tout ce qu'il reste, ce sont des livres sur la médecine naturelle, un peu de jardinage aussi, précise Alex. Les autres sont passés dans le poêle au fil des hivers. La bibliothèque sera la prochaine sacrifiée, même mon lit y est passé, le bois était facile à débiter.

Effectivement, une couche posée au sol fait office de literie. Deux chaises métalliques attendent côté cuisine auprès d'une table métal et verre, probablement « tendance » à son époque. Quelques ustensiles, assiettes, verres, couverts et plats sont empilés sur le bord d'un évier.

Alex avance les deux chaises disponibles et invite Jean et Pauline à prendre place, il disparaît un instant en ramenant deux tabourets qu'il propose à Enzo et Tilila.

- Je n'ai pas grand-chose à vous offrir ; l'eau se fait rare.

Tilila se lève tout à coup, murmure un mot à l'oreille d'Enzo qui acquiesce d'un hochement de tête. Elle sort un instant à la voiture dont on entend une portière claquer, puis réapparaît, cinq petites pommes dans les mains. Elle en offre une à chacun.

Axel manipule la sienne avec retenue, avec respect.

- Merci ! C'est inouï, je ne sais plus la dernière fois que j'en ai mangé une, une pomme.

- C'est un arbre rustique qu'on a réussi à cajoler et protéger en le taillant beaucoup pour qu'il ne se voit pas au milieu de la végétation du jardin, explique Tilila. Avant de partir, on a tout cueilli.

Axel mord dans le fruit et retient mal une grimace de douleur.

- Ahhh pardon, ce sont mes dents qui ne suivent plus, je vais prendre un couteau. Si c'est pas malheureux...

Les fruits un peu âpres rassasient en même temps qu'ils désaltèrent.

Pauline demande :

- De quoi souffre Ella ?

- Elle est diabétique, sans insuline depuis trop longtemps. Elle ne voit plus et ses jambes ne la portent plus, je crains que ce ne soit bientôt la fin, murmure Alex. Léo ne la quitte pas une seconde et tente de la soulager, mais elle sombre jour après jour.

- Je pourrais la voir si vous voulez, propose Pauline.

- Tu es médecin ?

- Non seulement infirmière, mais j'ai vu passer tellement de cas.

- Alors attends-moi là, je monte un instant en parler à Léo, je reviens.

Alex s'engouffre dans l'escalier et grimpe les marches deux à deux.

Quelques secondes plus tard, il passe la tête au dessus de la rampe :

- Viens Pauline, tu peux monter.

En pénétrant dans la chambre à l'étage, Pauline est assaillie par l'odeur nauséabonde qu'elle identifie immédiatement. Elle salue le couple : elle, allongée, les yeux cachés par un foulard, lui assis sur le bord du lit, leurs mains enlacées.

- Bonjour Ella, je suis Pauline, je suis infirmière. Souhaitez-vous que je vous examine ?

Léo répond vivement :

- S'il vous plaît oui.

Pauline s'approche. Elle est restée immobile et silencieuse.

D'une main légère, l'infirmière caresse le front et ressent aussitôt la chaleur excessive que produit le corps malade. Le pouls au poignet lui semble lent.

- Je peux ? demande-t-elle en retirant légèrement le drap qui la recouvre.

Léo acquiesce.

Délicatement, Pauline retire le tissu jusqu'au pied du lit.

Alex, resté dans l'embrasement de la porte, ne peut retenir une exclamation, tandis que Léo détourne la tête, les larmes aux yeux.

Pauline s'efforce de rester professionnelle, mais l'état des jambes de la malade lui lève le cœur. La gangrène s'est installée et, sans les soins indispensables, poursuit inexorablement son ascension dans une odeur pestilentielle et une vision écœurante des chairs abîmées.

Pauline rabat précautionneusement le drap. Elle n'a pas bougé de tout son examen.

Elle sort de la pièce, Alex sur les talons :

- Alors ?

- Je crois qu'il est beaucoup trop tard malheureusement. A ce niveau d'infection, ce n'est même plus les antibiotiques qui pourraient l'aider. A l'hôpital, elle aurait été amputée mais ...il en est hors de question maintenant.

- Elle en a pour combien de temps ?

C'est Léo qui d'une voix tremblante vient de poser la question.

- Je ne sais pas, je ne peux pas dire précisément. Elle est déjà inconsciente... Quelques jours tout au plus... Je suis désolée.

Les larmes ont envahi les yeux de Pauline qui se dispute intérieurement de retenir toujours aussi difficilement ses émotions.

Léo hoche la tête et retourne d'un pas lourd auprès de sa bien-aimée.

Alex pousse un soupir :

- On s'en doutait de toute façon. C'est triste, elle n'a même pas encore fêté ses trente ans. Puis, d'une voix d'indifférence feinte, redescendons, on a un casse à effectuer.

Surprise, Pauline lève les yeux et croise celui embué d'Alex.

- Allons-y.

A leurs mines défaites, personne ne pose la moindre question. Alex et Pauline s'installent parmi les autres. Alex commence :

- Le Parc est à quinze minutes d'ici. On partira un peu avant minuit, les cuisines s'éteignent en principe à cette heure-là. En approchant, je donnerai le signal, tu éteindras les phares et je te guiderai sur le dernier kilomètre, ou tu me laisseras le volant si tu veux, je connais cette route sur le bout des doigts. En fait, on n'est même pas obligé de pénétrer dans l'enceinte ; on se garera au parking de service, il y a une prise et j'ai les clés. Combien de temps pour charger ?

Enzo se gratte le menton :

- Six heures c'est l'idéal, mais tout ce qui sera pris nous poussera plus loin.

- Bon, ce ne sera pas plus de cinq heures, l'équipe de relève embauche vers cinq heures quarante-cinq. Vous resterez silencieux dans l'auto et vous m'attendrez. Ne sortez sous aucun prétexte, ils ont des drones, réceptifs aux sons et aux infra rouges. Si vous êtes repérés, non identifiés, ils tirent à vue. A la moindre alerte, vous mettez les voiles, c'est clair ? Je vous montrerai l'interrupteur pour ouvrir la grille. Il vous suffira de continuer la route et bifurquer à gauche à la première occasion. Ensuite, vous filez, vous aurez repris un axe direction sud – est.

- Mais, et vous ?

C'est Tilila qui vient de poser la question. Alex la contemple un instant, semblant enfin s'apercevoir de sa présence. C'est vrai qu'elle s'est montrée très discrète, comme elle l'est toujours d'ailleurs, comme si c'était déjà un miracle pour elle d'être là et qu'elle voulait se faire oublier. Sous l'appui des yeux bruns, les yeux clairs de la jeune femme rougissante cillent et se détournent.

- Ne t'inquiète pas pour moi, Tilila c'est bien cela ? Je sais me débrouiller. Idéalement, je repars avec vous bien sûr.

- On te ramène ici ensuite ? s'enquiert Pauline.
 - Je ne veux pas m'imposer, mais je serai partant pour votre aventure. Il y a déjà trop longtemps que je subis cette société. Je rêve de m'en extraire sans trop savoir comment m'en réchapper. Avec Léo et Ella, on se débrouillait, mais maintenant ça n'a plus de sens.
 - Et Léo ?
 - Léo, il a ses projets que je ne cautionne pas d'ailleurs.
- Devant les regards interrogateurs, il précise :
- Déjà, avant qu'Ella ne tombe vraiment malade, il projetait de s'engager dans les milices de la ville. Je sais qu'il va laisser la maison à disposition, il l'aurait d'ailleurs fait depuis longtemps s'il n'avait pas souhaité préserver le calme autour d'Ella. La milice, c'est un groupe armé, façon Robin des Bois. Ils prennent ce qu'il y a à prendre là où c'est, pour le redistribuer. Du coup, ils ne font pas de différence entre les opportunistes et ceux qui ont anticipé leur survie et ça, ça me déplaît. On en a discuté tellement de fois. Et je n'aime pas leur violence, je ne suis probablement pas assez courageux.
 - Je crois que tu nous as déjà démontré le contraire, assure Pauline. De mon côté, je t'accueille parmi nous, avec grand plaisir.
 - Idem, déclare Enzo en lui tendant la main.
 - Moi je ne vois aucun inconvénient. Vous allez être un peu serrés à l'arrière, mais je pense que je libérerais ma place avant longtemps.
 - Grand-père, gronde Tilila, ne dis pas des choses pareilles ! Tu te sens fatigué ?
 - Un petit peu, mais ça va aller, ne t'inquiète pas.
- Jean, attendri, caresse les cheveux bouclés de sa petite fille.
- Promis, je me ferai tout petit, assure Alex en souriant.

Enzo réalise soudain :

- Mais cette milice ne s'en prend pas au Parc ? Et le Parc, comment ils se protègent ? J'ai du mal à comprendre que ce soit si simple d'aller se servir en électricité ?
- Tu as raison. Pour l'instant la milice s'en est toujours pris aux camions de livraison. Il m'est arrivé de leur filer quelques infos, suffisamment vagues pour ne pas me faire repérer. Ils n'osent pas encore attaquer directement le Parc, ils savent que c'est une forteresse, hyper armée. Mais je connais les points faibles de leur défense. La nuit, ils se concentrent sur la façade et ne font que quelques rondes à l'arrière qui est pourvue, vous le verrez, en murs infranchissables. Le pass, qu'ils m'ont confié, règle la question.
- Donc s'ils se rendent compte de quelque chose, ils sauront que c'est toi ? ose Tilila.
- Probablement ! Mais avec un peu de chance, je serai loin, fait Alex avec un clin d'œil.

Pauline sourit. Ce garçon est indiscutablement bourré de charme et de ressources, il émane de lui force et douceur. Elle repense avec quelle facilité il l'a soulevée du sol. Tilila paraît s'animer à son contact. Alex, de son côté, ne semble pas insensible à la jolie métisse aux yeux clairs.

- Vu qu'on a pas mal d'heures à occuper, si vous me racontiez comment vous avez atterri en plein affrontement ?
- Comme on te le disait, on espère trouver un endroit plus salubre pour survivre. Sur toutes ces heures de route, on n'a pas franchement vu d'évolution dans le décor. On rêve de nature. Existe-t-il encore de grands arbres quelque part ? Chez nous, près de Nantes, comme ici, les gens vivent les uns sur les autres. Les jardins sont envahis, dépouillés ; plus rien n'a le temps de pousser. Les gens meurent de soif, de faim, de maladie, de la violence. On a doublé beaucoup de personnes qui migrent. C'est fou, personne ne sait où aller.
- Moi, je sais qu'il ne faut pas tenter le nord en tout cas. J'en arrive, avise Alex.
- D'où ?
- J'étais en région parisienne. J'ai longtemps eu une vie plutôt sympa, je surfais sans trop me prendre la tête. Quand mes employeurs galéraient et mettaient la clé sous la porte, je rebondissais et repartais bosser ailleurs. Quand les magasins ont commencé à être vides, non ravitaillés ou pillés, je

m'en suis encore sorti un temps, système D, relations, je me croyais à l'abri, même si ce que je voyais me faisait flipper. La rue devenait un lieu de tous les dangers, sauvage, où tu te faisais agresser pour ta gourde d'eau, tes chaussures ou un pain rassi. Certains se sont regroupés en horde et ont commencé un pillage systématique des bâtiments. Une nuit, j'ai vu, depuis la petite fenêtre où je créchais, une telle masse envahir la rue que j'ai rassemblé trois bricoles et décidé qu'il fallait filer. J'ai eu beaucoup de chance je l'admets d'arriver jusqu'ici, sans plus de dommage. J'ai marché avec des familles paumées, toutes leurs pauvres affaires dans des brouettes, qu'ils se faisaient piquer sous les yeux de tout le monde, sans que personne ne bouge le petit doigt, quand c'était pas des agressions physiques. Le pire, c'était ces gamins qui gémissaient de faim et de soif, leurs parents impuissants qui n'avaient plus rien à leur donner. Une marre, un fossé semblait apporter l'eau providentielle, mais à chaque fois, on était malade alors tant qu'on pouvait on résistait et si la pluie, enfin, tombait, alors là, c'était des organisations ingénieuses pour récupérer un maximum de flotte. Hum, je me souviens à quel point je me suis mis à aimer l'eau... Inutile de préciser que des bagarres éclataient à chaque fois. Enfin, Léo et Ella m'ont accueilli ici et ensemble on a vivoté. Alors franchement, je vous suis vers l'est ou le sud, mais pas le nord.

- Ça nous conforte dans notre idée, pas le nord, rassure-toi. Pas le sud non plus, Tilila connaît.

- C'est vrai ? Tu as voyagé toi aussi, s'intéresse Alex.

- Oh oui, commence timidement la jeune femme. Je suis née en Afrique et j'ai été séparée de mes parents toute enfant. Je ne suis revenue que depuis quelques mois...

Et Tilila détaille son histoire devant son père, toujours ému de l'entendre et Alex qui ne cache pas son admiration d'une telle épopée.

- Chapeau bas, mademoiselle ! dit-il en mimant une révérence chevaleresque devant Tilila qui éclate de rire. Je suis un garçon, j'ai trouvé mon aventure difficile, mais j'ai aussi vu des filles qui galéraient autrement plus. Les hommes sont monstrueux et savent profiter face aux faibles.

- C'est clair, murmure Tilila baissant les yeux, préférant conserver sa part de secret vers elle.

Elle sursaute quand la main chaude d'Alex enveloppe la sienne, et la bienveillance de ses yeux, qui semble dire « maintenant, je veille sur toi », lui réveille instantanément le cœur et efface temporairement toutes les cicatrices qui y reposent.

- Et si on prenait quelques forces avant ce qui nous attend ? suggère Pauline.

- Je peux faire chauffer un peu d'eau ; il doit me rester un petit morceau de bouillon, ça nous fera une soupe claire, propose Alex.

- Très bien, on rajoute deux pommes de terre, une carotte, deux cent grammes de pâtes, de notre ration quotidienne.

La petite troupe dîne tranquillement ; Alex s'absente monter deux bols à Léo et Ella. Puis chacun goûte quelques heures de repos avant l'action, même si le stress et l'angoisse envahissent les esprits.

V – Le prix de l'énergie

Enfin Alex donne le signal. Tous reprennent leur place dans le véhicule. La nuit profonde ajoute une couche d'appréhension oppressante. En quittant la maison, Pauline demande :

- Alex, tu n'as que ce sac à dos ?

- Tout ce que je possède est sur moi ! Je voyage léger, je préfère.

Silencieusement, la voiture file sur les routes, étonnamment peuplées à cette heure avancée. Alors que les habitats se clairsèment, Alex invite Enzo à s'arrêter et à lui confier le volant, puis l'engin repart, fendant les ténèbres. Alex roule prudemment, mais avec assurance. Il s'arrête enfin. Les yeux écarquillés des passagers distinguent un mur d'enceinte qui semble embrasser les étoiles.

- Il fait dans les cinq mètres, chuchote Alex.

Il avance encore de quelques dizaines de mètres avant de passer le bras par sa fenêtre. Il présente un badge à une faible lueur rouge, dissimulée dans un buisson. La lumière passe au vert et devant leurs yeux ébahis, une partie du mur s'ouvre, glisse et s'efface devant un large passage. Vivement Alex pénètre dans le garage, présentant à nouveau l'insigne devant une borne qu'il désigne à Enzo, tout en lui confiant la précieuse épinglette. Sitôt le mur/porte refermé derrière eux, une rampe lumineuse vient inonder l'espace de lumière, alors qu'une caméra sous plafond se met à clignoter rouge tout en suivant l'auto de son viseur.

- Pas de panique, précise Alex à mi-voix, mon badge est nominatif, il n'est pas rare que je passe de nuit, quand il y a des réparations à effectuer, ils aiment autant que ce soit discret et sans incidence sur leur train-train. Quant aux vidéos, sauf alarme, elles seront éventuellement consultées à partir de demain. Ceci-dit, ne bougez pas, restez assis et surtout pas de bruit. Je sors effectuer le branchement comme tu me l'as montré Enzo, je reviens tout à l'heure, vous m'attendez. Si l'alarme résonne, si les lumières se rallument, filez directement.

Commencent alors pour les aventuriers une attente interminable. Après quelques instants, les lumières s'éteignent à l'exception d'une veilleuse signalant la sortie. Les secondes, les minutes, les heures s'égrènent à un rythme excessivement lent. Même le sommeil les boude ; tous sont en éveil, scrutant le noir environnant. Seule la pendule du tableau de bord se joue des sentiments et aligne chiffre après chiffre le temps qui défile.

Près de quatre heures ont passé. Tilila, particulièrement anxieuse depuis le départ d'Alex, étouffe un bâillement, quand un fracas incroyable les fait tous sursauter. L'alarme retentit assourdissante, les rampes lumineuses s'allument, éblouissantes. Leurs yeux éberlués découvrent un bulldozer défonçant le mur du fond, dans un éboulement de pierres et de poutres métalliques, écrasant les infortunées voitures garées à cet endroit. Derrière l'engin, des éclats de voix furieuses s'ajoutent au vacarme.

Lestement, Enzo a déjà démarré, arrachant le câble électrique de sa prise et fond sur le terminal, priant que le passage veuille bien se dévoiler malgré l'attaque. Nerveux, il tend le code barre à l'écran qui valide instantanément. Tilila, terrifiée, scrute par la vitre arrière la direction par laquelle Alex a disparu il y a une éternité lui semble-t-il, en vain.

- Papa, attends, je t'en supplie !

La mécanique du portail se met en branle libérant le passage. La troupe déchaînée n'est qu'à quelques mètres d'eux. Des drones sortant de nulle part ont envahi l'espace, gros insectes bourdonnant. Ils clignotent, leurs bras s'activent et se positionnent de façon menaçante. Ils ne prêtent aucune attention à la petite Zoé, dont le badge lui assure une certaine impunité. Les premières saccades de tir se libèrent sur l'engin destructeur.

- Papa, s'il te plaît ! exhorte Tilila au désespoir.

- On ne peut plus Tilila, il faut fuir maintenant.

Alors qu'Enzo, sombrement, enclenche l'accélération automatique, Tilila hurle le bras tendu :

- Là, il est là, Papa, attends le !

Quelques secondes s'écoulent encore, des individus dépenaillés, équipés de fusils, couteaux et autres massues ont surgi de part et d'autre du buteur et tentent de combattre les drones mitrailleurs. Vaine et inégale bataille. Surgis des profondeurs un groupe d'homme en uniforme gris, armé jusqu'aux dents se préparent à l'affrontement. Presque déjà à l'extérieur, Alex court aussi vite qu'il

le peut. Tilila ouvre en grand la portière, Enzo a ralenti. Alex arrive à hauteur de la voiture et se jette littéralement à l'intérieur, tête la première. Soulagée, Tilila l'agrippe de toutes ses forces. Enzo prend autant de vitesse qu'il lui est possible, le moteur électrique parfaitement chargé. Des balles sifflent maintenant de part et d'autres de la voiture. La portière refermée, Alex tente de se redresser alors qu'Enzo slalome sur la route. Une balle traverse la vitre arrière, répandant mille morceaux de verre sur la banquette et ses occupants, frôle les cheveux d'Alex et vient se loger dans le plafonnier.

- Couchez-vous à l'arrière ! ordonne Enzo en se voûtant, toi aussi, papa, essaie de glisser dans ton fauteuil !

Dans le minuscule habitacle, chacun tente de se rapetisser et de se fondre dans les sièges. A l'arrière, Alex, protecteur, couvre Tilila de son bras et du haut de son corps. Pauline, le visage contre ses genoux, sanglote doucement, particulièrement émue. Les balles s'espacent jusqu'à ne plus se faire entendre. Le danger semble s'éloigner. Alex jette un œil à l'arrière :

- Ils ne vont pas nous poursuivre, ils ont trop à faire sur place.

- Toi qui disais que personne ne s'attaquait au Parc, ils ont vraiment choisi leur jour, pas de pot pour nous, constate Enzo.

- Assurément, quoique finalement, on a de la chance d'y être allé ce soir je pense, car désormais, ce sera beaucoup plus compliqué, analyse Alex. Ça va Tilila ? Pauline ?

Il a posé sa main sur l'épaule de l'infirmière ; toujours inclinée, son dos est secoué de soubresauts. Inquiet Enzo l'interpelle :

- Pauline, ma chérie, tu es blessée ?

Tilila, à côté, enveloppe Pauline de ses bras et la berce doucement. Petit à petit, les tremblements se calment et Pauline finit par se redresser, le visage inondée de larmes. Enzo tient le volant d'une main et s'empare de celle de sa bien-aimée, tendant son bras en arrière de son fauteuil.

- Pardon, oui ça va mieux. J'étais terrifiée, je regrette de ne pas savoir mieux me contenir, déplore Pauline dans un sourire contrit.

- Je n'étais pas très fière non plus, avoue Tilila qui l'enlace toujours. Mais tout va bien, on est tous sain et sauf, juste très décoiffés, au vue du vent qui sévit à l'intérieur.

- Comment est la batterie ? interroge Alex.

- Pas mal, quasi pleine, annonce Enzo satisfait.

- Et je ne suis pas revenu les mains vides non plus, claironne Alex en faisant glisser un sac agrippé à son dos. Regardez-moi cela !

Très fier de lui, il déballe sur ses genoux une quinzaine de boîtes de conserves.

Tilila, éberluée, les contemple les unes après les autres, survolant les étiquettes :

- Cassoulet, choucroute, raviolis, haricots verts, petits pois, pêches au sirop,... oh, de l'ananas, je ne me souviens pas en avoir seulement mangé.

- Je ne suis même plus sûre de me rappeler le goût que ça a, déclare Pauline.

- On dirait que tu reprends des couleurs rien que d'y penser, la taquine Alex amusé.

- Alex, tu es formidable !

Tilila a les yeux qui pétillent d'admiration et de gourmandise à la perspective des futurs banquets.

- Oui, merci Alex, c'est une chance d'avoir croisé ta route, ajoute Enzo sincère.

- J'ai finalement bien fait de me faire piétiner !

- Notre Pauline a retrouvé son allant on dirait, analyse Jean en souriant.

- Que fait-on pour la vitre ? s'enquiert Tilila les cheveux brassés autour du visage.

- Je gère ta coiffure, propose Alex glissant ses deux mains autour de son visage, emprisonnant les boucles audacieuses.

- Doucement les enfants, je veille, gronde Enzo faussement sérieux. J'ai un morceau de bâche et du chatterton, on creuse encore un peu la distance et j'opère, d'accord.

Jean s'emmitoufle dans son manteau, tandis que les trois passagers arrière s'enveloppent dans une couverture. Tilila aide Alex à ranger son précieux butin dans le sac.

VI – UN VOYAGE MOUVEMENTE

Les premières lueurs du jour affleurent, lorsqu'Enzo gare la Zoé endommagée dans un dégagement. Alors qu'Alex l'aide à colmater la vitre arrière, Pauline, Tilila et Jean en profitent pour dégourdir leurs jambes, d'abord vacillantes puis plus fermes à l'exercice.

- Est-ce qu'un peu d'ananas tente quelqu'un pour le petit déjeuner, suggère joyeusement Alex l'opération terminée.

- Est-ce bien raisonnable ? modère Pauline toujours très réfléchie. On devrait peut-être le garder pour plus tard...

Enzo tape Alex du coude en lui chuchotant :

- Pauline est notre mère raisonnable, notre gestionnaire et trésorière à la fois, heureusement qu'on l'a, on vivra sûrement tous plus longtemps grâce à elle !

- Oui, mais pour cette fois, je décide, rétorque Alex en déposant un baiser sur la joue de Pauline. Après ce qu'on vient de vivre, on a droit à une petite gratification, non ? Et puis, on ne sait jamais de quoi demain sera fait. Il faut faire des réserves, je suis d'accord, mais on doit vivre et profiter aussi. Et un fruit, c'est excellent pour commencer la journée !

En guise de réponse, Pauline sourit et à son tour et embrasse le jeune homme :

- Vous avez ma bénédiction jeune homme ! Que les festivités commencent !

Alex s'empare de la boîte et l'ouvre précautionneusement. Du bout de son couteau, il tend une rondelle à Jean, puis une à chacun.

- Que c'est bon, apprécie Tilila qui suce ses doigts avec délectation, mais vraiment très sucré.

- On se déshabitue vite du sucre. Cette époque compliquée que nous vivons désormais a au moins l'intérêt de nous avoir sevré de cette substance si perfide sous sa douceur, développe Enzo tandis qu'Alex entreprend un deuxième service.

Dans le silence de la dégustation, Tilila perçoit un son. Tendait l'oreille, elle croît reconnaître le pleur d'un enfant, elle se dirige près d'un fossé à proximité.

Elle découvre avec effarement une fillette blottie contre sa mère, tapies dans le fourré. L'enfant sanglote doucement, comme pour ne pas éveiller sa maman.

Tilila s'agenouille et tend la main pour effleurer les cheveux blonds emmêlés.

Au sursaut de l'enfant, la femme se réveille et tente de se lever maladroitement.

- Pardon, pardon, s'excuse Tilila tendant ses deux mains en signe d'apaisement, je ne voulais pas vous faire peur. La petite pleurait et j'ai voulu savoir ce qui se passait.

- Il se passe qu'elle n'a pas mangé depuis tant de jours que je ne sais plus les compter, répond la femme tristement en se redressant.

Prise de faiblesse, elle s'effondre sur ses jambes sans avoir pu se mettre debout. Tilila la saisit avant qu'elle ne lâche la petite.

- Attendez, je vais vous aider...

Méfiant, la femme, aussi blonde que sa fille, accepte l'aide et sort du creux, déposant au sol son enfant, âgée à vue d'œil de trois ou quatre ans.

- Merci, marmonne-t-elle, en défroissant ses habits passés.

- Que faites-vous là, demande Pauline qui s'est rapprochée. Où est votre famille ?

- Ma famille ? raille la clocharde, il y a longtemps qu'ils sont morts pour moi et moi pour eux.

Même mon mari, parti chercher à manger, n'est pas revenu. Depuis, on l'attend, mais je crois qu'il va falloir bouger désormais.

Sa voix se casse sur les derniers mots prononcés, le désespoir et la lassitude l'ont envahie.

- En ville, au moins deux associations devraient pouvoir vous prendre en charge, communique Alex avec sollicitude.

- Il ne serait pas bon pour nous d'être fichées où que ce soit.

- Vous avez fait quelque sottise ? intervient Enzo.

- Une toute petite, murmure l'étrangère, en regardant la fillette dont les yeux trop grands inspectent ces adultes qui l'entourent et qu'elle ne connaît pas.

- L'enfant ? s'étonne Pauline.

- Ah je comprends, vous n'avez pas eu l'autorisation, suppose Alex circonspect.

- L'autorisation ? Quelle autorisation ? Il faut une autorisation maintenant pour avoir des enfants ? s'estomaque Pauline choquée.

- Bien oui, évidemment, répond Alex surpris à son tour de l'étonnement qui a gagné tous ses compagnons de voyage. C'est une loi qui a bien dix ans maintenant. Chaque couple se déclare au comté, et en fonction du tirage, certains seulement ont le droit de tenter l'aventure parentale. Et chaque année, une nouvelle loterie vient rebattre les possibilités. Ceux qui n'ont pas réussi dans l'année, doivent abandonner le projet. Les contrevenants s'exposent à des poursuites et doivent se débarrasser de ...

Alex a baissé la voix, incapable de terminer sa phrase.

Pauline plaque sa main sur sa bouche, contenant mal son dégoût, son incompréhension, face à une mesure, particulièrement injuste et barbare à son sens.

- Comment j'aurais pu..., suffoque la jeune mère embrassant tendrement sa fillette. Papa va bientôt rentrer ma chérie, il a du être retardé.

Écartant les membres de l'équipée de la jeune maman, Pauline soumet :

- On ne peut pas les laisser comme cela. Elles ne sont pas plus gaillardes l'une que l'autre. La petite n'a plus d'énergie, et la maman a dû tant se priver que ses forces sont comptées à elle aussi.

- Pauline, murmure Enzo en attirant sa compagne à lui, tu te souviens, on en a parlé de toutes les misères qu'on allait inévitablement découvrir et côtoyer, qu'on devait se blinder, qu'on ne pourrait adoucir tous les maux de ce monde, qu'on devait aussi penser à nous...

- Je sais, je sais, mais ce n'est qu'une enfant innocente... On ne peut pas les laisser comme cela. Pauline est défaite, impuissante.

Les autres ne sont guère plus à l'aise, en proie au même dilemme. Alex à nouveau arbitre : il s'empare de la boîte d'ananas dans laquelle une dernière tranche baigne dans le jus qu'ils prévoyaient de se partager. Il saisit au passage une petite boîte de sardines à l'huile et soumet sa collecte à l'assentiment général.

La maman abandonnée s'est approchée, une lueur folle dans le regard. Elle agrippe le bras de Tilila, en lui tendant la petite :

- S'il vous plaît, prenez-là, emmenez-là avec vous, je vois que vous saurez vous occuper d'elle. Je n'ai plus rien à lui offrir.

La petite, effrayée, enserme le cou de sa maman de toute la force de ses petits bras amaigris.

- Non ! Maman ! Maman ! crie-t-elle de sa voix suraiguë.

Tilila, décontenancée, se ressaisit rapidement et repousse gentiment la mère éplorée :

- C'est impossible voyons. Votre mari va revenir. Jamais je ne prendrai votre petite...

- C'est moi qui vous la confie. Pour l'amour de Dieu ou de qui vous voulez, pour elle, acceptez je vous en prie.

Tilila, bouleversée, jette un regard à Alex, qui secoue la tête tristement. Il lui tend alors les maigres provisions qu'ils s'autorisent à lui offrir.

Tilila s'en saisit et les confie à la jeune femme. Résignée, cette dernière hoche la tête. Elle pose délicatement l'enfant, qui toujours apeurée cramponne sa jambe, et accepte la nourriture allouée.

- Merci.

Résignée, elle prend la main de la fillette et se détourne. Elles repartent s'asseoir plus loin, se partager les victuailles.

Le cœur n'est plus à la fête et c'est misérablement que le quintet reprend la route. Alors que la voiture s'élanche, ils entendent par la toile arrière, la mère leur crier : « Elle s'appelle Tina, Tina ! », comme pour que le souvenir de sa fille perdure avec eux.

Après quelques minutes de silence, Alex qui relaie Enzo au volant, s'adresse à Tilila, dont les yeux débordent de larmes :

- On ne pouvait pas faire autrement.

- Je sais ...

- Je n'avais jamais entendu parler de cette loi diabolique, avoue Pauline écoeuvrée. Chaque zone fait donc sa loi ?

- C'est vrai, c'est à peu près cela, confirme Alex. Ici, c'est un groupe anti-nataliste très puissant qui gouverne.

- En Afrique, dans la tribu, quand la famine a sévi, le grand prêtre a obligé les femmes à abandonner leur enfant dans la forêt. Des hommes s'en chargeaient la nuit à l'insu de leur femme, d'autres mères ont fui, préférant ne pas revenir.

Tilila se prend la tête à l'évocation de ces souvenirs douloureux, puis redresse la tête, pleine d'espoir :

- On aurait pu les emmener dans un autre comté ?

- Et comment, chérie ? lui renvoie Enzo en désignant le tout petit habitacle qu'offre la Zoé. Et si le père revient enfin ?

- Tu y crois ?

- Moi je veux y croire, intervient Pauline. Je sais d'ailleurs qu'en le demandant très fort, en joignant nos résolutions, on a ce pouvoir.

Les uns perplexes, les autres concentrés, un long silence accompagne cette dernière réflexion.

Quand plus tard, Enzo sort de sa rêverie, il constate :

- Tiens, on dirait que le paysage évolue enfin.

Par les vitres, effectivement, chacun remarque que la densité des habitations s'est réduite, des espaces de végétations de plus en plus fréquents. Une sorte de bouffée d'oxygène allège le moral des voyageurs, même si les buissons restent désespérément ras.

Des carcasses de voitures jonchent les bas côtés. Ils ont croisé peu de véhicules jusqu'à présent, surpris beaucoup de regards envieux et haineux de marcheurs. Tous les véhicules abandonnés montrent des signes de pillage, méthodiquement désossés, vitres ou pare brise brisés, portières arrachées, banquette démontée mais certains squelettes témoignent plus particulièrement de violences qui se sont jouées autour de la convoitise d'un tel trésor, sésame pour une illusion de liberté. Des tâches sombres maculent appui-têtes ou feutrine intérieure. La Zoé, contrainte de ralentir, leur impose le rôle de spectateurs de ces sinistres tableaux. Pauline frissonne et ne peut s'empêcher d'enclencher la fermeture des portières. Quand c'est un corps, encore maintenu par sa ceinture de sécurité, qui gît entre fauteuil et bas côté, elle détourne la tête, horrifiée. Petit à petit, les ossatures automobiles s'espacent jusqu'à devenir accidentels, au grand soulagement des passagers.

En fin de matinée, les jambes réclamant de se défouler, le convoi s'arrête. La végétation s'est encore densifiée, incitant les voyageurs à l'optimisme.

- Je pense qu'on est dans le vrai, déclare Enzo radieux en enlaçant Tilila. Il y a de moins en moins d'habitants et de plus en plus de nature.

- On n'a pourtant pas beaucoup roulé depuis Poitiers, les routes sont dans un état épouvantable, tempête Jean.

- Mais, grand-Père, tu as dormi presque tout le temps ! remarque Tilila amusée.

- C'est ce que tu crois, mais mes vieux os enregistrent chaque nid de poule, tu peux me croire.

- C'est vrai Jean, vous souffrez ? s'inquiète Pauline.

- Ça va aller ça va aller, ne t'en fais pas pour moi, mais je serai bien content quand on arrivera.

Leur destination est tellement incertaine que Pauline lance un regard impuissant à Enzo qui hausse les épaules, et entreprend de distribuer à chacun un peu de ravitaillement. En mâchonnant son bâton de carottes, Pauline joue machinalement avec son sac en bandoulière qu'elle ne quitte pas. Ses moindres trésors sont rassemblés dedans. Elle médite sur l'issue de leur entreprise, observe Enzo qui s'éloigne près d'une haie, Jean qui s'est rassis dans son fauteuil, Alex et Tilila, discutant en buvant à la gourde. Son attention est attirée par un élément perturbateur qui vient d'entrer dans son champ de vision. Elle a cru percevoir un mouvement dans la végétation, à proximité d'Enzo. Ce dernier se retourne face à elle. Alors qu'elle ouvre la bouche pour exprimer son ressenti, elle voit impuissante surgir du buisson un être échevelé, vêtu de guenilles. Silencieux, souple, un rictus sur son visage crasseux, il fonce sur Enzo le bras levé, menaçant, armé d'un couteau. La surprise fige des mots qui ne franchissent pas ses lèvres. Enzo, souriant, inconscient du danger, étire ses membres. Les autres, trop loin, n'ont encore rien remarqué. Une connexion impromptue reprend le contrôle du cerveau de l'infirmière. Vivement elle plonge une main dans son sac, en retire le pistolet soustrait à son chef de service, tend le bras, s'en remettant à la chance, appuie sur la gâchette. La détonation déchire la paix des lieux, enchaînant les cris conjugués de Tilila, Axel et Jean. Enzo s'est effondré au sol, l'individu quelques mètres en retrait s'écroule à son tour. Pauline a lâché l'arme et se rue sur son compagnon.

- Enzo ! Enzo ! Ça va ? Tu es blessé ?

Les larmes à nouveau viennent brouiller sa vue :

- Mon dieu, qu'ai-je fait ?

Déjà Enzo se relève, sonné :

- Tout va bien, mais qu'est-ce qui s'est passé ? On m'a tiré dessus, et toi, qu'est-ce que tu tenais dans ta main ?

Alex, Tilila et Jean se pressent autour d'eux. Puis Jean rassuré de voir Enzo sain et sauf, s'écarte près de l'inconnu, effondré au sol, alors qu'une mare rouge se forme sous lui.

- Je crois bien que celui-ci a son compte.

Enzo et les autres se sont rapprochés, surpris.

- Il y avait quelqu'un ici ? s'étonne Alex.

- Oui, confirme Jean. Je l'ai aperçu depuis la voiture qui fonçait sur toi, Enzo. Si Pauline n'avait pas réagi si vite, tu ne serais plus là, c'est sûr.

- Mais Pauline, qu'as-tu fait, s'émeut Enzo, après avoir constaté le trou par balle qui a foudroyé l'homme au thorax en plein dans sa course.

Pauline, retourné sur ses pas, reprend en main l'arme responsable.

- Mais qu'est-ce... ? Où as-tu trouvé cela ?

Enzo n'en revient pas.

Alors Pauline explique comment, sans qu'elle puisse le justifier, elle s'est saisie de l'arme son dernier jour à l'hôpital. Elle l'avait presque oubliée, jusqu'à tout à l'heure où elle n'a vu aucune autre alternative.

- Je sais que tu abhorres les armes, Enzo, je ... je...pardon mon chéri, je n'ai pas eu le temps de réfléchir.

- Pauline, calme-toi, tu viens de me sauver la vie, c'est fini...

Enzo berce doucement Pauline qui s'est réfugiée contre lui.

Alex s'est accroupi auprès de l'homme :

- Il est mort direct on dirait. Joli coup Pauline !

- J...j...j'ai tué un homme, c'est impossible, je ne peux pas avoir fait ça.

- C'était Enzo ou lui. Il ne t'a laissé aucun choix. Où as-tu appris à tirer comme cela ?

- Mais nulle part, c'est la première fois.

- La chance du débutant, alors, commente Alex. Ceci-dit, on va devoir s'entraîner, on n'aura pas toujours autant de veine.

- Non ! intervient Enzo, il est hors de question d'utiliser des armes. On va se débarrasser de celle-ci,

elle a déjà fait trop de mal.

- Enzo ! rétorque Axel, tu vois bien qu'on ne s'en sortira pas si on n'est pas un minimum défensif.

- Se défendre n'est pas tuer, ce n'est pas ma définition.

- Aujourd'hui, ça se ressemble beaucoup malheureusement. Vois ce que les hommes deviennent, déshumanisés.

- Et nous, si on répond de la même façon, que devenons-nous ?

- Enzo, poursuit Alex calmement, si quelqu'un s'en prend à Tilila ou Pauline devant toi, tu feras quoi ?

Face au silence indécis d'Enzo, il conclut en enlaçant Tilila :

- Moi, je sais et je n'hésiterai pas. D'ailleurs, je n'ai pas pris que des conserves au Parc, c'est ce qui m'a retardé, mais j'ai aussi un arsenal dans le sac.

- Je vais y penser, concède Enzo las, peut-être que tu me montreras.

- On fait quoi de ce pauvre bougre en attendant ? demande Tilila.

- Je suis désolé, mais je n'imagine pas lui organiser des funérailles. On ne va pas se rajouter des problèmes à tout ce qu'on a déjà à résoudre ; sans compter qu'il n'est peut-être pas seul, alors si un comité s'organise, je n'ai pas envie de l'attendre.

Alex, les sourcils froncés, a débité sa pensée, conscient de ce qu'elle avait de choquant.

Enzo soupire profondément et marmonne :

- Allez, on remonte en voiture et on s'éloigne le plus vite possible de cet endroit de malheur.

Ils ont à peine creusé la distance quand de grands grillages surmontés de barbelés surgissent devant eux, fermant la route à toute circulation.

- Mais qu'est-ce que c'est encore que ça ? maugrée Enzo en coupant le contact devant la clôture, avant de sortir, suivi de Pauline, Tilila et Alex.

- Tu parles d'une hauteur, siffle ce dernier.

- Ça va à perte de vue, ajoute Tilila suivant des yeux le treillage.

- Un autre Parc ? suggère Pauline.

- Hum, pourquoi pas, mais pourquoi couper la route, non ça ne tient pas.

Alex se gratte la tête, songeur.

- Mes yeux ne sont pas les meilleurs, mais ils voient un panneau là-bas, à droite qui vous donnera sans doute des explications, clame Jean depuis la voiture.

- Bravo papy ! lance Alex bon joueur, avant de se diriger avec les autres vers le panneau.

A sa lecture, tous se figent, Tilila effarée, une main devant la bouche, Enzo, bouche bée.

- Hé ? Alors ? Vous m'expliquez ? s'impatiente Jean.

- Écoutez, je lis, répond Pauline. « Suite à la fermeture de la centrale nucléaire de Civaux, une zone de quatre-vingt kilomètres de rayon autour du réacteur est désormais interdite à toute activité humaine. Il est exclu de s'aventurer dans cette zone. Tout contrevenant subira les conséquences de ses actes sans pouvoir se retourner contre l'État Français. Pour rappel, la fermeture est liée à l'accident survenu le 8 août 2032 : la Vienne alors à sec n'a pu fournir en eau les tours de refroidissement. Après fusion, les deux réacteurs emballés ont explosé, causant la mort directe de onze techniciens et ingénieurs en poste. Il a été décidé de fermer ce périmètre jusqu'au 8 août 2122. Signé : Le Ministère de l'environnement . »

- On avait enfin trouvé un vrai coin de nature, soupire Enzo.

- Mmm, ce sera sans moi, annonce Alex et je préférerais qu'on ne s'attarde pas. Les grillages n'ont jamais stoppé la radioactivité.

- Ça nous oblige à faire un détour, le mieux serait peut-être de longer les grilles et bifurquer dès qu'on l'aura suffisamment contourné, je ne suis pas hyper motivée pour rebrousser chemin, retrouver notre agresseur et gaspiller l'énergie qui nous reste, suggère Pauline.

A l'assentiment général, la petite Zoé s'engage sur le chemin forestier qui borde la clôture. En trente ans la végétation a repris ses droits, des chênes, des châtaigniers, quelques sapins dressent fièrement leurs branches. Le spectacle est pittoresque : d'un côté une végétation luxuriante animée d'une

faune qui s'autogère, de l'autre, quelques arbres épars et peu développés.

Par les fenêtres, ils contemplant médusés ce qui ressemble au paradis dont ils rêvent mais qu'ils ne peuvent atteindre. Le sentier ne doit pas être emprunté souvent et alors qu'Enzo dirige prudemment le véhicule entre les trous, Alex, Tilila et Pauline, à pied, coupent, relèvent, détournent les branches envahissantes.

- Au moins, on va économiser de la batterie à rouler à vitesse d'homme, grommelle Alex.

- Ah, tu vois qu'il y a du bon en tout, le taquine Tilila, en plus d'une bonne balade en plein air.

- Bof, j'aimerais bien savoir ce que je respire...

Le temps s'étire sans que la piste ne semble aboutir. Quelques passages de grillage déchiré, à proximité d'habitations, attestent que des hommes se sont infiltrés dans les lieux, probablement en quête de bois ou de gibier.

Le soir vient à surprendre les fuyards. Enzo stoppe la voiture et rejoint les piétons.

- On s'arrête ou on continue ?

- Moi, j'aime cet endroit. Enfin de la nature, des arbres, des oiseaux, c'est tranquille, je me sens en sécurité. On est quand même à bonne distance de la centrale pour craindre quoique ce soit, et pas mal d'années sont passées, déclare Pauline avec élan.

- Si tu le dis...

Alex n'est guère convaincu des arguments de Pauline.

- Bien, alors pour économiser la batterie, on s'arrête, tranche Enzo, sans les phares, on ne voit rien.

Une drôle de veillée commence alors, bercée par des bruits oubliés pour les aventuriers, les cris d'une chouette, des craquements de branchage qui laisse imaginer une faune, là tout près, de l'autre côté du grillage, les chants d'insectes.

Au matin, le convoi poursuit lentement sa route en lisière de la forêt. Enfin, Pauline, les yeux rivés sur la boussole, annonce.

- Voilà, je propose qu'on suive ce chemin à droite. On a suffisamment contourné la zone, on peut reprendre direction est.

La Zoé s'engage dans la direction choisie. Le chemin de terre fait bientôt place à une route goudronnée. Elle peut enfin reprendre un peu de vitesse.

- État de la batterie ? s'enquiert Alex à l'arrière.

- Il reste une petite moitié, pour 180 à 250 kilomètres si tout va bien, calcule Enzo. Je pense qu'avant ce soir, on va devoir réapprendre à marcher.

- Hein, sérieux ? Encore 200 km avec ce tacot ? Enfin, pardon pour le terme, se reprend le nouveau compagnon avec une moue taquine devant l'air courroucé de Pauline. Mais avoue qu'elle n'est pas de prime jeunesse alors comment une telle capacité ?

- Ah, tu ne connais pas encore les talents d'Enzo, sourit Pauline amusée. Certes, la carcasse est vieille, très vieille, mais ce ne sont pas les batteries d'origine. Enzo nous a dégoté des batteries haute densité qu'il a adaptées. Et encore, je te laisse imaginer si on était moins chargé.

- D'accord, je porterai ton sac pour compenser, offre Alex contrit.

Une certaine tension envahit l'habitacle, chacun songeant au confort et à la sécurité que leur offre le petit véhicule malgré son âge, sans compter tous les services qu'elle leur a rendu.

Les heures s'enchaînent, longues, dans l'expectative du moment redouté. Les kilomètres déroulent lentement sur des routes de moins en moins fréquentées mais accidentées. Enzo, Pauline et Alex se succèdent à la conduite fine qui requiert toute leur attention afin d'éviter l'accident qui paralyserait prématurément leur voiture. Plusieurs fois, tous les occupants quittent l'habitacle le temps de traverser une ornière, pour alléger l'engin ou le pousser et franchir l'obstacle.

Les plaines ont laissé la place aux collines qui petit à petit s'élèvent de plus en plus haut. Chacun scrute ce nouveau paysage, interrogateur quant à la vie qui les y attend. Enzo au volant monte doucement, ménageant moteur et batterie, hissant l'équipée au sommet des premiers cols, à 600

mètres d'altitude, puis 900 mètres.

VII – Adieu Zoé et ...

Contemplant les prairies jaunies qui verdissent au fur et à mesure des ascensions, les maisons de pierre solidement campées dans le sol, la moindre densité de constructions de fortune, les forêts encore sur pied, Pauline interroge :

- C'est joli par ici, la vie doit y être plus facile, peut-être pourrions-nous commencer à chercher notre nouvelle tanière ?

Les regards s'accrochent aux vitres, en quête d'une réponse.

- De toutes façons, la batterie est arrivée au bout, alors par la force des choses on va devoir explorer les lieux, mais je préférerais de mon point de vue m'enfoncer dans les terres, loin de cet axe, murmure Enzo.

- Pourquoi n'emprunterais-tu pas ce chemin là, à droite ? propose Tilila, désignant un sentier qui s'engage entre deux arbres vers des prés.

La Zoé s'avance dans le chemin indiqué, grattée par les hautes herbes qui attestent qu'il est peu emprunté.

Quelques centaines de mètres plus loin, il évolue en pente raide. Enzo soupire :

- Ça va achever la batterie un dénivelé pareil...

Effectivement, la vaillante voiture gravit à peine un kilomètre puis un signal sonore retentit aux oreilles des voyageurs, alors qu'un témoin orange se met à clignoter sur le tableau de bord.

- Voilà, fin du périple en carrosse...

Enzo dirige la petite Zoé hors du chemin, dans un dégagement. Il coupe le moteur, interrompant l'avertisseur bruyant. Un instant, personne ne bouge et ne parle, puis Alex réveille les esprits :

- Brave voiture ! Voyez où elle nous a menés... Je me souviens très bien d'où je viens, et je préfère mille fois cet endroit.

- Oui, quel calme, renchérit Tilila en ouvrant sa portière. C'est paisible ici.

- Il va pourtant falloir qu'on bouge, et je ne sais pas franchement dans quelle direction, mais on aura besoin avant tout d'eau, de bois et de terre à cultiver, analyse Enzo, contemplant l'horizon.

- Profitons encore de la voiture pour ce soir, suggère Pauline. Même s'il n'est pas très tard, on campe ici, on va pouvoir prendre le temps de nous organiser. Demain, nos idées seront plus claires et on partira d'un meilleur pied. Et vous Jean, qu'en pensez-vous ?

Le vieil homme n'a plus parlé depuis bien longtemps. Toujours assis sur le fauteuil copilote, il a ouvert sa portière et glissé ses jambes à l'extérieur. Submergé de fatigue, il acquiesce de la tête, un sourire triste affleure sur ses lèvres.

- J'ai présumé de mes forces mes enfants...

- Grand-Père ! Tu es fatigué, c'est normal, tu vas te reposer. Que ressens-tu ? s'inquiète Tilila toujours prévenante.

- Ma petite fille, je suis comme Zoé, mes batteries sont vides et je crains d'avoir oublié le chargeur.

Pauline s'approche, pose une main sur le front du vieillard, lui saisit le poignet dont elle cherche le pouls, puis assure :

- Jean, vous avez besoin de faire quelques pas pour activer votre circulation sanguine, ensuite on

dînera et vous vous allongerez pour une bonne nuit de sommeil. Demain, vous verrez, vous aurez récupéré une partie de vos forces, j'en suis sûre.

Devant le ton affirmatif de son infirmière, le vieil homme se soumet, et avec l'aide de son bras, il se lève et esquisse quelques pas dans l'herbe. Tilila prend la relève et soutenant son aïeul l'entraîne pour une promenade aux alentours.

- Elle l'aime son grand-père, remarque Alex ému.

- Tu sais, Tilila a reçu si peu d'amour dans sa vie, qu'elle se raccroche de toutes ses forces à ceux qui lui restent, commente Enzo affecté plus qu'il n'aurait voulu le montrer.

Alex, songeur, observe les deux silhouettes qui s'éloignent.

- Quelqu'un m'aide ? interpelle Pauline, sortant deux sacs à dos du coffre.

Alex et Enzo viennent lui prêter main forte et vident la petite voiture.

- On en avait des choses finalement dans ce petit coffre, siffle Enzo.

- En effet, vous n'êtes pas du genre à voyager léger, plaisante Alex. Heureusement que vous m'avez rencontré, je peux porter du poids. Jean pourra se consacrer à marcher.

- Et encore, intervient Pauline, je crains qu'il n'aille pas très loin. Enzo, il est vraiment à bout de force...

Alex observe un instant l'horizon, puis pris d'une soudaine inspiration, s'exclame :

- Vous n'avez pas forcément besoin de moi pour recomposer les sacs et préparer le dîner ?

- Non, mais que comptes-tu faire ? demande Pauline intriguée.

- Je pense avoir trois ou quatre heures de luminosité avant la nuit, j'ai une petite idée, mais il faut que j'accède aux habitations qu'on a dépassées tout à l'heure.

- Tu ne veux pas nous en dire plus ?

- Non, pas tant que je n'ai du concret à vous présenter, répond le jeune homme, un sourire mystérieux aux lèvres.

- Sois prudent surtout, les gens seront méfiants, voire agressifs avec un étranger, recommande Enzo, lui posant une main sur l'épaule.

Mains dans les poches et sifflotant, Alex entame la route à l'envers.

Enzo et Pauline le regardent s'éloigner, perplexes.

- Mais que mijote-t-il ?

- Faudra être patient pour le savoir... En tout cas, je l'aime bien, je crois que c'est vraiment une bonne personne, je suis heureuse qu'il soit avec nous.

- Oh oui, et tu n'es pas la seule ! approuve Enzo.

- Tu penses à Tilila ?... Si seulement elle pouvait goûter ce bonheur qu'elle mérite tant...

- Alex ! crie la voix de Tilila. Où vas-tu ?

Ce dernier lève la tête dans sa direction et s'égosille en retour :

- Je reviens vite ! A tout à l'heure...

Puis sa silhouette, d'une marche souple et rapide, se fond dans les buissons.

Enzo et Pauline s'affairent dans un premier temps à équilibrer le poids et le contenu de leurs biens en quatre sacs, chargeant un peu plus ceux des deux hommes, Enzo et Alex. Enzo se chargera de porter les réserves alimentaires, six kilos de riz, quatre kilos de lentilles, autant de pois, cinq kilos de pois chiches, dix kilos de pâtes, quatre de semoule. Alex héritera des conserves restantes, des pommes. Puis Pauline installe les sacs de couchage à l'abri des arbres. Les feuilles au sol constituent un matelas plus moelleux que leurs dernières literies.

De son côté, profitant des lieux paisibles, Enzo allume un feu et met de l'eau à chauffer.

Une demi-heure de marche et Alex retrouve assez rapidement les maisons convoitées. Toutes les fenêtres sont obstruées par des planches vissées en travers. Il s'approche précautionneusement et frappe sur le lourd volet de bois qui dissimule l'entrée.

- Hé oh ! Il y a quelqu'un ?

Répétant ses cris et ses coups sur les ouvertures, il fait le tour de la première habitation, s'assurant qu'elle est bien inoccupée. A l'arrière, la porte a été forcée visiblement, au regard des planches grossièrement arrachées et qui pendent de part et d'autres de l'ouverture. Alex jette un œil et découvre une pièce sens dessus dessous. Les derniers visiteurs n'ont pas agi dans la délicatesse, vidant les meubles comme en témoignent les objets brisés au sol, essentiellement de la décoration, des cadres, des lampes... Les utilitaires, chaises, tables, assiettes, ustensiles de cuisine, outils de bricolage ou jardinage, ont disparu. Enjambant les débris, Alex visite le rez de chaussée, sans rien trouver de satisfaisant.

Ressortant, il se dirige vers le fossé où la végétation camoufle partiellement ce qui a attiré son attention lorsqu'ils sont passés en voiture peu de temps avant. Un vieux caddy de grande surface gît au fond de la tranchée. Tirant sur la barre de poussée du chariot, Alex peine, s'arc-boute, souffle bruyamment et finit enfin par extirper victorieusement le tas de métal du trou et des ronces. Il examine l'antiquité, jauge la solidité du métal rouillé en pas mal d'endroit en se hissant de tout son poids ; le matériau résiste. Poussant et tirant, Alex teste maintenant le roulement des roues. Comme il s'y attendait, le résultat n'est pas fameux : l'une reste désespérément de travers tandis qu'une deuxième refuse obstinément de tourner. Avisant une pierre sur le bas côté, Alex s'en saisit et frappe fermement le métal faussé. Au bout de quelques efforts, la roue reprend peu à peu un axe acceptable. S'emparant de son couteau, il le glisse le long de la pièce bloquée sur son pivot, sent un obstacle, fait levier avant de dégager le caillou qui bloquait la course. Pensif, il manœuvre l'engin, mesurant la peine qu'ils auront à le diriger sur des terrains naturels. L'abandonnant momentanément là, il s'aventure dans un deuxième bâtiment tout aussi déserté. Sous un appentis, un éclat lumineux au sol attire son regard. Se penchant, il balaie doucement la terre battue et découvre une fine lame d'une scie à métaux. Ravi de sa trouvaille, Alex frotte le métal, constatant les dents manquantes de l'objet.

- Voilà qui devrait faire mon affaire, murmure-t-il pour lui-même en hochant la tête.

Il fouille encore les lieux à la recherche d'objets qui lui seraient utiles. Le long d'un mur, enroulée à un clou, une corde échevelée et dont la solidité est plus que douteuse mais de bonne longueur vient rejoindre sa récolte.

Un tour dans la dernière habitation ne lui apporte rien de plus. Il se remet en route, poussant son chariot bruyant sur le mauvais goudron de la route.

De loin, Tilila l'aperçoit et vient en courant à sa rencontre.

- Génial ! On va faire les courses ? le taquine-t-elle, tout en récupérant la lame de scie qui glisse entre les barreaux métalliques.

- Absolument, d'ailleurs monte dedans, je voudrais faire une expérience.

- Sérieux ? s'exclame Tilila ravie, enjambant lestement le cadre métallique.

Souriant, Alex bande ses muscles et pousse énergiquement l'engin dont les roues se mettent à tourner dans tous les sens, incapables d'unicité.

Au bout de quelques minutes de progression, Tillila, assise en tailleur, se redresse en grimaçant :

- Pas hyper confortable ton taxi, je préfère marcher,

- Hum, c'est bien ce que je supposais, mais avec quelques aménagement, ça devrait le faire...

- En même temps, les sacs s'en fichent un peu du confort, non ?... Ce n'est pas pour porter nos sacs ? réalise Tilila devant le hochement de tête de son partenaire... Oh, je comprends, c'est pour Grand-Père, c'est bien cela ? Oh, c'est une super idée ! Ainsi, il va moins se fatiguer. Oh Alex, tu es génial !

Tilila debout dans le chariot, se jette au coup d'Alex qui a juste le temps de la saisir avant que le caddy ne se déséquilibre.

- Doucement, sinon, on ne va pas faire grand-chose de ce tas de ferraille. Il faut encore que je l'améliore, mais s'il est tout faussé, il ne nous sera d'aucun usage.

- Alors, viens vite, on va tous t'aider.

Le soleil est déjà bas quand ils arrivent près du camp. Quelques tronçons de carottes, des feuilles

d'orties nagent à la surface d'une casserole d'eau, une poignée de mûres trône dans un bol.

- Vous avez vu ce que nous réservait cet endroit ? ... oh, mais vous aussi vous n'êtes pas bredouille on dirait, s'exclame Pauline étonnée.

- C'est pour grand-Père! s'empresse d'expliquer Tilila. Enfin, quand Alex l'aura transformé.

- Oui, enfin doucement, je n'ai que peu d'outils avec moi, rectifie l'intéressé.

Enzo s'est approché et teste le roulement à son tour, sourcils froncés.

- Je voudrais essayer de bloquer les roues. Ce sera plus difficile pour tourner, mais au moins, quand on poussera, ce sera plus efficace... Et puis, je vais essayer de l'ouvrir là, au bout, pour que ce soit plus facile pour Jean de s'installer.

Alex recherche l'approbation d'Enzo.

- Oui, ce n'est pas idiot. A voir s'il ne perd pas trop en solidité ensuite, mais on pourra toujours encorder les deux côtés pour la tenue.

- Et comme c'est hyper inconfortable, vous pouvez me croire, ajoute Tilila, on pourrait faire des coussins de nos sacs, et il s'assoierait dessus. Qu'en penses-tu Grand-Père ?

- Pas grand-chose si ce n'est que je vous donne bien du souci, grogne le vieillard sombrement.

- Mais non Grand-Père, ne dis pas cela, réfute Tilila en enlaçant son papy. Je suis tellement heureuse qu'on soit tous ici, ensemble. Et puis, ça va nous être drôlement utile pour transporter nos affaires, tu vois, ce n'est pas que pour toi !

- Et oui Papa, tu fais partie intégrante du voyage ; on s'adapte, on s'organise... Mange un peu de soupe, des fruits et va t'allonger, tu verras demain, tu seras à nouveau partant.

Autour du petit feu, Alex et Enzo s'attelle à transformer le caddy qui ne reverra plus jamais les linoleum des grandes surfaces. Pendant ce temps, Pauline et Tilila tressent les cordes pour leur redonner de la solidité. Scier le métal avec la lame usée, **enroulée dans une bonne épaisseur de chiffon**, s'avère long et fatigant, alors chacun se relaie, les filles aussi et petit à petit le matériau cède.

Au réveil, Jean découvre son nouveau moyen de locomotion ; il ressemble désormais à une chaise longue, matelassée. Avec de l'aide, il se hisse sur les sacs, s'installant confortablement au fond de son nouveau fauteuil.

- Alors ? Tilila est impatiente de recueillir ses impressions.

- C'est bien, mais quelles complications je vous donne... Comment allez-vous donc pouvoir pousser un engin pareil ?

- Et bien comme cela, papa, tout simplement, montre Enzo poussant le caddy customisé tandis que Pauline à l'avant s'est emparée de la corde solidement fixée au cadre. A deux mains, glissant la tresse renforcée, par dessus son épaule, elle se met en route. Conjuguant leurs forces, la machine gravit aisément les aspérités de la route. Satisfait, le groupe se met en marche, Axel et Tilila portant chacun un sac.

Pauline jette un dernier regard à la petite automobile qui la sécurisait depuis tant d'années. Pendant la nuit, Enzo s'est aussi affairé à démonter tout ce qui pouvait l'être : les ceintures de sécurité sont roulées comme les précieuses sangles qu'elles deviendront à l'occasion. Indécis il a démonté l'antenne, légère et peu encombrante, les fusibles, l'alternateur, il a extrait les miroirs des rétroviseurs, abandonnant le reste, trop lourd et encombrant.

L'ascension se révèle pénible et les couples se renouvellent régulièrement autour du caddy pour conserver une certaine cadence. La végétation progresse avec l'altitude, de nombreux genêts parsème la plaine, des bosquets de sapins plantés par l'homme tapisse les hauteurs, des chênes, des hêtres et des frênes poussent de ci de là, quelques châtaigniers.

- Si Papa était là, songe Pauline à voix haute, il s'est tellement acharné en vain à planter des chênes... Quel bel arbre...

Malgré l'effort, un apaisement submerge l'équipe, comme si dans cette nature retrouvée, ils gagnaient en sécurité. D'ailleurs Jean s'est assoupi malgré les cahots de son transport. La progression est lente, mais nul objectif ne s'impose. A ce stade ils se sentent simplement vivants et

libres. A perte de vue, de la verdure s'impose à leur regard. Des habitations lointaines et parsemées, désertes ou habitées comment savoir, ne représentent à leurs yeux aucun danger immédiat.

Tilila rayonne et coule de doux sourires vers Alex qui lui répond avec la même complicité.

Après quelques heures, le groupe avise un coteau mi-ombragé mi-ensoleillé et décide de s'arrêter marquer une pause et reprendre quelques forces.

Jean accepte la gourde d'eau que lui tend Pauline, mais refuse la pomme que lui offre Tilila.

- Grand-père, je pense que tu devrais manger quelque chose quand même, une pomme c'est peu...

- Merci ma petite fille, mais elle ne me fait pas envie du tout, je n'ai envie de rien. Ça va passer, ne t'inquiète pas, mais toutes ces dernières émotions ont eu raison de ma carcasse, je ne me sens pas très bien... En fait, le temps que vous récupériez, pourriez-vous m'aider à m'allonger au soleil ? J'ai terriblement froid.

Enzo et Alex lui soutiennent les bras et l'aident à s'allonger sur une couverture dans l'herbe. Le vieillard les remercie d'un sourire et se recroqueville tandis que Pauline le recouvre d'un plaid.

Tilila se penche et dépose un baiser sur la joue striée par les effets du temps. L'homme âgé esquisse alors un sourire de contentement, apaisé. Le laissant à son repos, les quatre s'écartent pour discuter tout en grignotant leur ration.

- Je suis pressée qu'on se pose et qu'on puisse organiser des réserves, déclare Pauline.

- Ton côté fourni qui te reprend, taquine Enzo.

- Moi qui pensais que tu avais remarqué que nos provisions se réduisaient, se défend Pauline.

- Oui mais j'aime bien te chatouiller. Ceci-dit, tu as raison, plus vite on trouvera un lieu, plus vite on pourra l'aménager et se préparer à l'hiver. Ici on ne sait pas ce que c'est...

- Même si on n'a vu personne depuis pas mal de temps, je me perdrais bien encore plus profondément dans la nature, intervient Alex en scrutant l'horizon. Nous allons voir de l'autre côté de ce mont ce qui nous attend.

Les regards se perdent dans le paysage, dubitatifs, indécis quant au lieu idéal, chacun en ayant sa propre définition.

Enfin, Enzo se lève :

- On y va ?

Pauline jette un regard vers Jean, toujours replié sur lui-même. L'ombre gagne du terrain sur son corps, mais la température est encore chaude à la mi-journée.

Tilila se redresse :

- Grand-père, commence-t-elle doucement en s'approchant, tu es réveillé ? On va repar...

Elle se fige alors, bouche bée.

D'un bond, les trois autres sont près d'elle. Pauline se penche. Délicatement, elle cherche le poulx du vieil homme, dont le visage garde imprimé le sourire né du baiser de Tilila. Pauline se retourne et secoue la tête.

- Jean a pris de l'avance, il est parti directement, mais vu son expression, c'est pour un voyage agréable. Enzo, Tilila, je suis désolée, ajoute Pauline en s'emparant des mains de Tilila et Enzo.

Ce dernier, très ému, s'agenouille auprès de la dépouille de son père. Tilila, secouée de sanglots, contemple ce grand-père, rencontré tardivement, mais si important pour elle. Alex l'entoure de ses bras. Elle se blottit contre lui et laisse aller ses larmes et son chagrin.

Pauline masse doucement les épaules d'Enzo qui confie :

- Quelle drôle de relation on a eu tous les deux, loin l'un de l'autre la plupart du temps, en guerre et dans l'incompréhension quand on se côtoyait...

- ... et la paix, le pardon, le respect pour finir, c'est une jolie conclusion, complète Pauline, avant que silence et recueillement viennent les envelopper, entrecoupés des reniflements de Tilila.

Enfin, Pauline s'écarte, suivie d'Alex, laissant Enzo et Tilila perdus dans leurs pensées.

Quand Enzo les rejoint, Pauline glisse :

- Je suis triste qu'il ne soit plus avec nous, mais je crois qu'il est parti d'une jolie façon...

- Hum, c'est vrai et je suis heureux des derniers mois que nous avons traversé avec lui, grâce à toi.

J'ai rencontré un vrai père quand mes souvenirs me dessinaient un arriviste individualiste, et c'est l'image que je garderai.

- Moi j'avais un grand-père formidable, le meilleur, murmure Tilila à son tour, les joues baignées de larmes, et j'aurais tellement voulu ...

Sa voix se casse, elle cache son visage entre ses mains. Enzo l'attire à lui.

- Qu'allons-nous faire du corps ? murmure-t-il, plus pour lui-même que pour obtenir une réponse. D'ailleurs Alex jette un regard interrogatif à Pauline qui hausse lentement les épaules d'ignorance.

- Il n'est malheureusement pas question de l'enterrer, nous n'avons ni le temps, ni le matériel, la terre est si dure, reprend Enzo, et encore moins de l'emmener, ajoute-t-il avec un regard vers Tilila. Celle-ci s'est redressée.

- Il est mort, papa. Ce que tu regardes n'est déjà plus lui, ce n'est qu'une enveloppe. Sa flamme s'en est allée, alors nous lui devons de l'accompagner dans sa transition avec nos pensées, notre amour, mais son organisme doit simplement retourner nourrir la terre. Je pense qu'il faut le débarrasser de ce qu'il porte et le recouvrir de feuilles, de cailloux, de branches, tout ce qu'on trouvera, non ? Sa question rencontre les regards admiratifs des trois autres. Son bon sens triomphe de ses émotions.

- Je peux me charger de préparer le corps, propose Pauline, professionnelle.

- Avec plaisir, accepte Enzo soulagé. Je me charge de rassembler de quoi le couvrir.

Alors qu'il s'éloigne, suivi d'Alex, Tilila se joint à Pauline et ensemble, délicatement, elles retirent les quelques vêtements que portait l'ancien.

Puis, avec une certaine solennité, ils entreprennent tous ensemble de dissimuler le corps sous les branchages et pierres ramenés par les deux hommes.

- Peut-être faut-il poser une croix ? suggère Alex hésitant.

- Non, c'est gentil, répond Enzo avec un léger sourire, mon père n'a jamais manifesté aucune croyance quelle qu'elle soit.

Le monticule, bien élaboré, encore dissimulé sous des branches feuillues, ressemble à un buisson. Les insectes nécrophages vont pouvoir commencer leur travail de nettoyage et restituer à la terre son dû.

S'ensuit un court temps de recueillement où chacun, à sa façon, concentre des pensées bienveillantes, des souvenirs pour accompagner la dernière expédition de son âme.

Puis Enzo s'écarte et s'empare du paquet des quelques habits et chaussures de son père.

- Alex, tu chausse du combien ?

- Moi ? Je mets du 43 ou 44, ça dépend, pourquoi ?

- Tiens, essaye celles-ci, Papa faisait du 44. Elles sont peu abîmées, on les a achetées ensemble il y a peu de temps.

- Non Enzo, c'est gentil, mais je ne peux pas, et puis les miennes vont encore bien, assure Alex embarrassé.

- Tu te fiches de moi ? rétorque Enzo, on a tous vu les trous sous tes semelles. Sois simple, tu sais papa a fait moins de manière quand on les a trouvées, il savait bien qu'elles ne sortaient pas d'un magasin, ni d'un dressing trop rempli.

- Mais oui Alex, ajoute Tilila pour finir de le décider, prends les. Grand-père voulait déjà te les donner de son vivant, il voyait l'état de tes godillots comme il disait et j'ai dû le dissuader de faire l'échange, mais il complexait de te voir marcher avec, quand lui n'usait plus guère les siennes. De toutes façons, toutes ses affaires vont resservir. Seulement, les chaussures, c'est lourd à porter alors, si tu pouvais te les mettre au pieds, c'est à nous tous que tu rendrais service...

- Forcément, vu comme cela, valide Alex radieux en s'emparant des deux grosses chaussures montantes, qu'il s'empresse d'essayer. Parfaites, elles sont parfaites, commente-t-il en faisant quelques pas. Merci Jean. Mais qu'est ce que je fais de celles-ci maintenant ?

Ses pauvres vieilles chaussures passent alors de main en main, déclenchant systématiquement une moue négative.

- Ben dis donc, on peut dire que tu les as menées au bout, percées, usées de partout, je ne vois rien à récupérer, ni semelle, ni lacet, rien, elles sont cuites comme j'en ai rarement vu. Je me demande même comment tu faisais pour marcher avec, commente Pauline, en les reposant au sol.

- Bon concrètement, ça me déplaît probablement autant qu'à vous, mais il va nous falloir laisser ici le caddy et les chaussures. On va les camoufler par là sous les branches, mais ça ne m'empêchera pas de me sentir pollueur de faire ça, surtout ici où la nature a moins souffert des hommes. Enzo sort les sacs du chariot et l'entraîne avec la paire de chaussures en retrait, sous les genêts qui dissimule presque intégralement la ferraille rouillée.

VIII – L'Eden au bout de la course

Chacun hisse un sac sur son dos et en silence le quatuor se remet en route.

Malgré le poids des bagages, ils marchent d'un bon pas, franchissant les aspérités du relief encore doux. A chaque approche d'une maison, ils s'arrêtent quelques minutes afin d'observer si vie il y a et d'agir en conséquence. Dissimulés à quelques mètres, un couple attend et surveille celui qui se présente aux lieux, le palpitant excité. Jusque là, ils n'ont trouvé que des lieux désertés et déjà inspectés avec plus ou moins de soin. Ne récupérant rien d'intéressant, la question se pose malgré tout de savoir si l'endroit est favorable à leur installation. Pauline ne cache pas son impatience de s'établir, au risque de manquer d'objectivité. A l'inverse, Enzo et Alex, très pointilleux, voire excessifs à son goût quant à leurs exigences, n'en finissent pas de trouver le cadre idéal. Tilila, plus malléable, se laisse porter, satisfaite de vivre l'aventure si bien entourée.

Depuis les quelques jours qu'ils voyagent ensemble, Tilila et Alex n'ont fait que se rapprocher. Alex s'est attachée à la discrète jeune femme, sur qui il fait beaucoup d'effet, il s'en rend compte et s'émeut. Peu d'intimité leur a été offerte et pourtant une tendre complicité croît au fil des événements. Rapidement la proximité d'âge des deux trentenaires, leur parcours de globe trotter les ont resserrés, ont concilié ces deux âmes pétrées de solitude et meurtries par une vie éprouvante. D'œillade en sourire, en frôlement d'un bras, d'une cuisse sur la banquette arrière de la petite Zoé ; leurs mains qui se joignaient parfois lorsqu'il ne conduisait pas, la tête de Tilila, posée sur l'épaule d'Alex, le bras protecteur de ce dernier enserrant les épaules de la jeune femme. Depuis qu'ils ont abandonné la voiture, leur relation se forge encore, aux yeux de tous. Enzo et Pauline ont noté et apprécié la sollicitude que porte leur nouvel acolyte à leur protégée, et combien elle se repose sur lui, la connivence qui se tisse.

Alors que le soleil entame sa dernière course vers l'horizon, le groupe s'arrête pour établir le campement à proximité d'un ruisseau. Les lieux semblent particulièrement calmes. Aucun bruit, aucune voix, ne vient troubler le bruissement du vent dans les feuilles. Tout est paisible. A nouveau se pose la question d'allumer un feu nécessaire pour se réchauffer et cuire les aliments, mais si indiscret à signaler leur présence. Après avoir exploré les alentours du regard, étudié la topographie, Enzo se positionne en faveur d'un petit foyer au soulagement général. Le dîner sera meilleur et l'humidité nocturne plus gérable. La soupe claire avalée, chacun s'affaire à se confectionner un lit confortable. Ce soir, Alex dépose son tapis mousse collé à celui de Tilila. Enzo et Pauline se contentent d'échanger un regard entendu, puis se détournent. Tilila, décontenancée, sourit au regard

interrogateur d'Alex. Lorsqu'ils s'allongent côte à côte, Tilila se serre contre la chaleur rassurante de son corps. Ils n'échangent aucun mot, se mangent des yeux. Tilila, tout à coup entreprenante, caresse le visage couvert de barbe avant de déposer un baiser timide sur les lèvres impatientes de l'homme. Leurs bouches se dévorent alors que leurs mains entreprennent un voyage de découverte de l'autre. Alex se détache de cette étreinte et se redresse. Tenant Tilila par la main, il l'aide à se relever, s'empare de leurs deux couchettes et attire la jeune femme à l'écart. Prestement, il repositionne confortablement leurs duvets, la recouche frileusement, puis s'agenouillant à ses côtés, prend une boucle de ses cheveux entre ses doigts, l'enroule, tire doucement dessus, attirant son visage auprès du sien. [Une fièvre s'empare d'eux, incroyable chance de s'être trouvé dans ce monde où les relations humaines ne sont que ruines, urgence face à des lendemains incertains.](#) Fébrilement, il s'empare à nouveau des lèvres offertes. Ses mains arpentent sa nuque, ses épaules, elles se font insistantes, forcent le sweat que Tilila a revêtu pour la nuit. Quand de sa gorge elles glissent sur sa poitrine, s'y attardent, la jeune femme se cambre, ne peut retenir un gémissement alors qu'elles poursuivent leur exploration. Doucement, avec délicatesse, Axel caresse, explore, inspecte ce corps inconnu, réactif, brûlant. Tilila se découvre désir, plaisir, des sensations encore inconnues pour elle qui n'a connu que violence et domination des hommes. Elle se perd, oublie son carcan de convenances, laisse son corps et ses instincts la guider. Ses caresses se font plus hardies, arrachent à leur tour des râles à l'homme qu'elles effleurent. Quand de tout son poids, il vient enfin sur elle, ses soupirs montent en intensité ; Alex couvre sa bouche de sa main, tente de les étouffer tandis qu'au comble de l'excitation, elle mordille sa paume. Elle sent monter puis exploser une vague d'une jouissance inédite qui la laisse pantelante, comblée. Basculant avec elle sur le côté, Alex, essoufflé, la contemple, la couvre de baisers, caresse ses cheveux, ému. Longtemps, il reste en elle, savourant cette union qui semble le compléter autant qu'elle. Naturellement, leur couple s'affiche. Enzo et Pauline en sont sincèrement ravis, comme soulagés de cette redistribution des bonheurs. Aussi voient-ils avec bienveillance les amants s'isoler chaque nuit avec discrétion.

Moins d'une semaine les séparent de leur point de départ et les réserves diminuent, malgré la discipline qu'ils s'imposent en matière de quantité. Pauline présente de plus en plus de signes de stress et d'angoisse. Ainsi lorsque de loin, elle repère une bâtisse en pierre aux dimensions modestes, volets clos, propre malgré les grandes herbes qui ont colonisé l'espace autour, elle ne peut contenir son excitation et accroche le bras d'Enzo en lui désignant la place :

- Regarde, là, la maison...

- Oui, elle a l'air correct, mais bon, ne t'emballe pas, on en a déjà vu plusieurs comme celle-ci. Il faut voir l'exposition, le terrain aussi. Y a-t-il de l'eau ?

- A mon avis, oui, et effectivement, elle a quelque chose de mieux que toutes les autres...

Pauline envoie un sourire radieux à Alex qui s'est immiscé dans l'échange.

- Toi aussi, tu l'as vu ?

- Oh oui, moi aussi je vois ce qui vous met en joie ! s'exclame Enzo à son tour. Ça ressemble étrangement à un pommier et il paraît vu d'ici plutôt bien garni. Tiens, je crois connaître aussi ces autres feuillages, on pourrait bien avoir une bonne surprise si c'est un verger mais il va y avoir à défricher. Allez, c'est parti, allons voir de près.

Un nouvel élan anime les marcheurs qui oublient toute trace de fatigue. Tilila en tête s'arrête soudainement, le visage inquiet :

- Écoutez ! Vous avez entendu ?

- Non, quoi ? demande Alex attentif.

Au loin, des aboiements résonnent, très lointain tout d'abord, puis de plus en plus distinctement.

- Oh mon dieu, c'est quoi ça ? fait Tilila les yeux agrandis par l'angoisse.

Enzo, soucieux, scrute l'horizon.

- Là, ils sont là, s'écrie Pauline en désignant les masses grouillantes dans le vallon face à eux.

- Viite, foncez, courez, on n'est plus très loin de la maison maintenant, ordonne Enzo en

s'élançant. Laissez les sacs, s'ils vous retardent.

Lui-même dégage les bretelles du sien et l'agrippe entre ses bras, pas décidé à l'abandonner ; c'est celui des réserves alimentaires. Ainsi équipé, il est plus à son aise pour courir. Il rattrape Pauline qui peine. Alex et Tilila ont déjà pris une bonne avance.

- Pauline, ma chérie, encore un effort, donne tout, on y est presque.

Les aboiements déchaînés s'intensifient. Un œil en arrière lui permet de constater l'avancée des chiens. Il en compte rapidement une quinzaine, de toutes races. La meute semble être conduite par un dogue allemand particulièrement impressionnant. D'un simple regard, il mesure la détermination de l'animal. Basculant le sac sur un bras, il saisit Pauline de l'autre main et l'entraîne dans sa course folle.

Alex et Tilila parviennent à l'habitation. Essoufflée, Tillia s'agrippe à la poignée de la porte qui résiste. Elle insiste, puis laisse Alex essayer, tout aussi vainement.

- On casse le carreau ? crie Tilila.

- Non, surtout pas, rétorque Alex. Recule, je m'occupe de cette porte.

Vivement, il sort un petit pistolet, glissé sous sa jambe de pantalon. Il l'arme, vise la serrure et tire. La déflagration le fait sursauter. Une étincelle a jailli du métal. En actionnant la poignée, le mécanisme cède et la porte s'ouvre. Ils entrent vivement dans l'abri :

- Visite rapidement les lieux et vois s'il existe un accès vulnérable, un trou, une simple vitre,...

Tilila s'élançe dans les pièces jetées dans la pénombre des volets.

Enzo et Pauline ne sont plus qu'à une quinzaine de mètres, mais le dogue d'un bond amorce une manœuvre pour les contourner et leur couper la route. Un berger australien aux poils misérables tend déjà ses crocs vers le mollet de Pauline ; celle-ci pousse un cri.

Un nouveau coup de feu retentit, déconcertant les chiens qui stoppent net leur course, le temps d'une hésitation. Enzo et Pauline en profitent pour s'engouffrer dans la maison. Alex referme vivement la porte au moment où le dogue remis de sa surprise s'élançe sur l'accès. Déchaînée, la meute en colère s'agglutine contre la porte d'entrée partiellement vitrée, retentissant d'aboiements féroces. Ils tournent, se dressent sur les montants en bois, grattent furieusement, se reculent avant de s'élançe contre la paroi qui les sépare de leurs proies.

Tétanisée, reprenant difficilement son souffle, Pauline observe, fascinée, les animaux. Ce ne sont que des chiens, comme elle en a tant vu dans les maisons et les jardins, comme elle en a eu elle-même dans le passé, de braves toutous, des bâtards de toute taille, de tout poil. Seule la lueur dans leurs yeux est nouvelle pour elle. Elle n'y retrouve plus le velours de l'amour absolu et désintéressé que savent porter les canidés à leur maître. Une étincelle sauvage et rageuse l'a remplacée, glaçante.

A l'intérieur, Alex commande :

- Enzo, Pauline, aidez-moi, déplacez le buffet devant cette porte ; elle ne crochète plus, faites vite s'il vous plaît !

Enzo et Pauline, concentrant leurs forces, font glisser le meuble lourd, jusqu'à Alex arc-bouté contre la porte. Excité par son odeur et sa proximité, le dogue a repris ses assauts, assisté de quelques comparses. D'autres contournent le bâtiment à la recherche d'issue.

Si la porte tressaute sous les chocs, le pesant bahut en place, semble remplir son rôle et ne bouge pas d'un pouce.

- Enzo, que penses-tu de la vitre ? Tu crois qu'elle peut tenir ?

- Ma foi, je n'en sais rien, et je ne suis pas sûr de prendre le risque de voir. Je vais chercher comment l'obstruer.

Surveillant d'un œil les assaillants, Alex étudie la pièce à la recherche d'une idée, mais déjà Enzo revient :

- Regarde, j'ai trouvé le volet de l'entrée. Heureusement qu'il n'était pas posé, ça aurait été plus compliqué d'entrer. Par contre, il serait plus efficace dehors que dedans... On va le glisser entre le

buffet et la porte. Même si la vitre explose, ils ne seront pas avancés.

- Rien à signaler, annonce Tilila de retour de son inspection. Tout est clos. La salle de bain et les WC ont des fenêtres sans volet, mais avec des barreaux de sécurité. J'ai ouvert les portes pour qu'on y voit un peu, c'est sombre.

- On va s'habituer à la pénombre. On n'a pas le choix de toutes façons et je préfère être dans le noir à l'intérieur que dehors au grand jour, note Alex.

- C'est clair ! Formidable maison, tombée à pic, s'émerveille Pauline, en posant une main sur le mur, merci d'avoir été là pour nous. Si ça, ce n'est pas un signe qu'elle nous est destinée....

- Ne t'emballe pas encore, ma chérie. Pour l'instant, ça va, mais on n'est pas sorti d'affaires. Combien de temps vont-ils rester là ? Que nous manque-t-il ? Combien de sacs sont restés dehors ? demande Enzo.

- J'ai laissé le mien pour aller plus vite, annonce Tilila.

- Et je l'ai pris au vol, complète Alex en désignant deux sacs le long du mur.

- Alors, je pense qu'il ne manque que le mien, déclare Pauline sombrement.

- Et qu'avais-tu dedans ? interroge Enzo.

- Quelques habits et surtout ma trousse de secours...

- Effectivement, c'est ennuyeux. Oh, mais tu saignes en plus !

- Mince, oui, on dirait bien qu'il y a en un qui a réussi à goûter de mon mollet, confirme Pauline en se penchant sur l'arrière de sa jambe, découverte par son pantacourt. Bah, ça n'a pas l'air d'être grand-chose, mais ce serait bon de nettoyer et de désinfecter.

- Écoutez, je crois que Pauline a raison et que cette maison nous est peut-être bien destinée, annonce Tilila joyeusement depuis la cuisine, dans le prolongement de l'entrée en agitant un cahier. Il semblerait, au vue de ce classeur qui s'intitule «Gîte de vacances, mode d'emploi », que nous soyons dans une résidence secondaire, avec des propriétaires qui prenaient bien soin de leurs locataires. Tout est consigné ici, comment brancher l'eau, l'électricité et regardez plutôt... Tilila ouvre les placards de la cuisine qui expose quelques réserves alimentaires, des épices, des produits d'entretien.

- Et je ne serais pas surprise de trouver quelque part, à la salle de bain probablement, les médicaments de base qu'il te faut Pauline. Assieds-toi, je jette un œil et je reviens.

Alors que Tilila s'engouffre dans le couloir, Enzo et Alex surveillent à l'extérieur, par une fente dans le bois, les chiens, qui ne montrent aucun signe de renoncement. Un cocker et un labrador golden sont couchés au soleil, museaux dressés, à l'affût. Le dogue s'est assis devant la porte, comme réfléchissant à l'angle d'attaque. Par épisode, comme ranimé par sa rage, il s'élance à nouveau sur la mince séparation qui le prive de l'objet de sa convoitise. La cloison renforcée oscille sous les assauts violents de l'animal puissant mais résiste.

- Il est obstiné l'animal, constate Enzo. Ça ne bouge pas, mais je serais quand même tranquilisé si on pouvait fixer le volet en haut, tu vois, si je pouvais le visser là dans le cadre... Tiens, je vais fouiller, si je pouvais trouver un tourne-vis et quelques vis. Alex, je te laisse monter la garde.

Les yeux habitués au demi-jour des lieux, Enzo entreprend d'ouvrir méthodiquement chaque tiroir, chaque placard. La cuisine révèle à son tour tous les secrets dissimulés dans le mobilier. Il ne peut retenir quelques exclamations :

- Incroyable, elles n'ont pas tort les filles, il y a des trésors ici !

Enzo tend une bouteille de vinaigre balsamique entamée et poussiéreuse.

- Et des pâtes, du riz, du miel, des confitures, des apéritifs, du vin même, des sodas, du cacao, du sel, des tisanes, bon, je ne sais pas ce que ça vaut tout ça, il n'y en a pas des quantités, mais c'est purement inespéré...

- Et un tournevis ? relance Alex.

- Oups, j'oubliais. Pas par ici en tout cas.

Et Enzo se remet à fouiner, poussant régulièrement des exclamations.

Tilila revient de la salle de bain, des boîtes dans les mains.

- Bingo, voilà de quoi te sauver ma Pauline !

Elle dépose sur la table de la cuisine un flacon d'alcool modifié, des compresses, des pansements.

- Alors, qu'en dit le médecin ?

- C'est bon, je vais faire avec. Je n'aime pas utiliser l'alcool comme désinfectant, mais ça ira parfaitement. Par contre, je ne comprends pas ; habituellement, pour un locatif, tout est vide et là, si ce n'était cette poussière partout, on croirait qu'ils vont arriver d'une minute à l'autre. Ils n'ont pas l'air non plus d'être parti dans l'urgence...

Tout en nettoyant sa plaie, Pauline se perd dans ses réflexions.

Tilila l'abandonnant à la tâche reprend le classeur d'accueil qu'elle avait laissé sur la table.

- Ah mais voilà, quand je te disais que ce sont des gens cools. En fait ils racontent que c'est leur résidence secondaire dans laquelle ils venaient très régulièrement et comptaient du coup sur le civisme de leurs locataires pour prendre soin des lieux et remplacer les provisions qu'ils consommaient si besoin, explique Tilila en parcourant les premières pages.

- Et mon tournevis ? insiste Alex qui se sent de plus en plus oublié, seul, devant sa porte fortifiée.

- Toujours rien pour moi, lance Enzo qui explore avec application les nombreux tiroirs.

- Hum, un tournevis... , répète Tilila en fouillant les paragraphes. Tiens, voilà ! Nécessaire couture, dernier tiroir de la commode de la chambre, nécessaire à pharmacie... bla bla bla ...on a déjà trouvé. Et j'y suis, nécessaire bricolage, placard sous escalier !

Enzo se rend au pied de l'escalier et ouvre l'espace qui cache une penderie et quatre tiroirs sous les premières marches.

- Oh, c'est Noël les enfants ! déclare-t-il enthousiaste. Pour un nécessaire, c'est juste parfait : marteau, scie, pinces, clés allen, clé à molette,...

- Et des tournevis? s'amuse Alex, assis sur le buffet.

- Oui oui, voilà la collection intégrale et des vis en tout genre avec. Là, je dis juste « Chapeau l'organisation ! ». Ces gens me plaisent énormément, un vrai sens de l'accueil et de l'ordre.

Satisfait, Enzo sélectionne deux vis cruciforme de bonne longueur, le tournevis adapté et revient en sifflotant dans l'entrée. Il approche une chaise, retire ses chaussures, et grimpe jusque sur le buffet. De là haut, il pointe une des vis dans le bord du volet et traverse le cadre de la porte. Les deux accroches, fixées, il teste le volet.

- Là, ça ne bougera pas ! Tu peux quitter ton poste de surveillance Alex.

Alex peut enfin s'avancer dans la cuisine qu'il découvre, avec au centre, sa grande table en bois et les six chaises autour. Tout est recouvert d'une épaisse couche de poussière comme il n'en a jamais vu. Passé une arche, un coin salon d'où part l'escalier. Un canapé, deux fauteuils, une table basse avec un vase de fleurs séchées, une bibliothèque le long du mur, un poêle à bois en face, quelques cadres au mur viennent compléter le mobilier. Alex machinalement caresse une fleur qui se décompose en fines particules.

- Mais depuis combien de temps, personne n'est venu ici ? murmure-t-il.

- Je ne peux pas le dire précisément, mais leur mode d'emploi se termine en livre d'or et les derniers témoignages datent de 2023. Ensuite, soit les touristes suivants étaient des ours analphabètes, soit aucun locataire n'est venu, expose Tilila qui l'accompagne, son classeur toujours en main.

- 2023, c'est l'année où la crise a commencé. La plupart des gens ont arrêté de voyager à cette période, complète Pauline qui sa blessure soignée, les a rejoints. Par contre, je ne comprends pas bien pourquoi les propriétaires ne sont pas venus se réfugier ici, ça ressemble au paradis.

- Sauf, que tu n'as pas vu leur lieu de vie principal !

- Tiens, tu peux leur poser la question, ils ont laissé leur numéro de téléphone, au nom de Nicolas et Elodie, informe Tilila.

- Fais voir.

Pauline se penche sur l'épaule de Tilila qui lui montre du doigt les chiffres.

- Ça commence par 01... De mémoire, c'était la région parisienne. Ils n'ont peut-être pas pu arriver

jusque là, tu te souviens toutes les émeutes à cette époque, Enzo ?

- Non, tu sais, j'étais déjà en Afrique à cette période, répond l'intéressé.

- Et bien en France, je peux te dire qu'il ne faisait pas bon habiter en ville. Pauvres gens... En tout cas, Nicolas et Élodie, en espérant que vous alliez bien où que vous soyez, nous vous remercions du refuge inespéré que nous offre votre maison. Peut-être même allons-nous nous y installer, si les conditions conviennent à mon cher et tendre, complète Pauline mutine, coulant un regard en biais à Enzo.

- Par la force des choses, je dois convenir dans l'immédiat que nous n'avons pas le choix, commence Enzo solennellement. Pour poursuivre l'oraison de ma douce, j'ajouterais qu'une importante qualité de votre propriété réside en son isolement qui lui vaut, à mon humble avis, de ne pas avoir encore été visitée, ou même pire, pillée. Soyez assurés, Madame, Monsieur, que nous prendrons le plus grand soin de votre bien et nous engageons à vous le restituer à la moindre demande de votre part.

- Amen ! concluent d'une seule voix Tilila et Alex en riant.

- Si vous voulez, j'aurais idéalement conclu par « Veuillez croire l'expression de mes sentiments distingués », « Cordialement » aurait aussi convenu.

- Non, mais écoutez-vous. Vous le croyez ! Il y a moins d'une demie-heure on a failli se transformer en pâté pour chien ? Enfin, surtout moi, gémit Pauline.

- Oh non, pourquoi casses-tu l'ambiance ? Tu ne respectes vraiment rien, dénonce Alex.

- Oh si et je mesure juste notre chance, notre infinie chance..., murmure Pauline soudain sérieuse. Enzo, grave à son tour, s'est approché d'elle et l'enlace :

- Tu trembles, tu as froid ?

- Non, j'ai le contre-coup je crois. On a passé combien de nuits dehors, sans abri ?... Tu te rends compte à quoi on a échappé. D'où viennent ces chiens ? Qu'allons-nous faire pour qu'ils partent et partiront-ils vraiment ?

- Là, là, tout doux, chuchote Enzo en la berçant tendrement. Une chose à la fois. On vient de se sortir de leurs griffes, on se pose, on se repose et on avisera quand nos idées seront claires s'ils ne sont pas partis d'ici là, avec un peu de chance...

- Mmm, tu sais quand ils ont un but, ils ne se découragent pas facilement. En ville, ils répandent la terreur, ils se déplacent en meute et terrifient les populations, à cause de leur retour à l'état sauvage, mais en plus ils n'ont aucune crainte de l'homme, précise Alex. Bon, ici, on a de toutes façons de quoi les faire partir, ou se tenir tranquille à tout jamais, mais je préférerais économiser nos munitions. Allez, on poursuit la visite...

Derrière l'escalier, un petit couloir dessert une chambre avec grand lit, commode et fauteuil à bascule, une salle d'eau avec lavabo et cabine de douche, ainsi qu'une dernière porte pour un WC . En grimpant l'escalier, nos rescapés accèdent à une petite mezzanine aménagée de deux lits jumeaux et d'un bureau.

- C'est grand luxe, siffle Alex.

- C'est adorable ! Quand je repense l'état de notre maison, j'en reviens pas comment tout est comme neuf ici, s'émerveille Pauline.

- On aura forcément de mauvaises surprises, modère Enzo, on va découvrir les matériaux qui auront mal résisté au temps, mais on part effectivement avec un beau capital. Bien, redescendons, il va quand même falloir étudier la question de l'eau, si on ne peut pas sortir, je crains que ce ne soit compliqué.

De retour dans la cuisine, il se met à étudier le classeur afin de comprendre comment était alimentée l'habitation. Pendant ce temps, les autres font le point de leur réserve.

- Ma gourde est quasiment pleine, annonce Tilila, je l'avais remplie tout à l'heure.

- Idem pour moi.

Alex pose la sienne à côté de celle de Tilila sur la table.

Enzo désigne son sac :

- Je crois que la mienne est bien entamée, je l'ai renversée malencontreusement.
- Quant à la mienne, n'y pensons même pas, regrette Pauline en dégageant celle d'Enzo, elle est encore attachée à mon sac.
- Bon, on ne mourra pas de soif avant quelques jours, sans compter ce qu'on a ici..., apprécie Alex.
- Hum, vin, jus de fruits, sodas de plus de 30 ans d'âge, je ne suis pas sûr d'être candidat. Les conservateurs sont puissants, mais il y a des limites, tempère Enzo dubitatif.
- Et des fruits au sirop ? propose Tilila, une conserve à la main.
- Comme au Parc ! Finalement ici, ce sera notre Parc à nous ! jubile Pauline.
- Bon, quand vous aurez fini de philosopher, je pourrais vous annoncer la bonne nouvelle ! Enzo a capté l'attention générale et joue de sa situation privilégiée. Assis à la table, mains croisées, il se donne des airs importants :
- Nicolas, qui n'est pas la moitié d'un idiot, a installé aux abords de la maison, une cuve de récupération d'eau de pluie de 5000 litres. Même s'il n'a pas plu depuis quelques temps ici, l'eau n'a pas non plus été utilisée, vous me suivez ?
- La cuve serait donc pleine ? analyse Tilila.
- Oui ma chérie, on peut le supposer...
- D'accord, mais depuis combien de temps elle stagne ? Moi, en tout cas, je ne vais pas me risquer à la boire, avise Pauline prudente.
- Tu aurais raison ma chérie, sauf que, comme l'explique mon ami Nicolas, au vue de la périodicité des séjours, il a installé un système de filtration extrêmement fin et très longue durée. Regardez l'espèce de fontaine au bout du plan de travail, c'est un filtre à eau Berkey. Et vue la date d'installation, il a du très peu servir. Il est annoncé pour plus de dix ans de filtration, alors je crois qu'on peut être serein avec cette question.
- Oh, merci merci merci, génialissime maison adorée ! Pauline et Tilila entament une ronde joyeuse au milieu de la cuisine.
- On vous laisse au bal les filles, nous on va voir si on peut remettre le système en service. D'après ce que je comprends, les vannes sont dans une armoire en bois dans la salle de bain. Tu veux bien m'assister Alex ?
- Bien, et nous on s'organise, propose Tilila, dégrisée. Nous aussi, on va se montrer utile.
- Bien dit ! acquiesce Pauline avec entrain. Il y a un gros ménage à faire et c'est bien dommage qu'on ne puisse ventiler les pièces. Ouvrons déjà les fenêtres de salle de bain et WC, retirons le plaid du canapé, roulons en boule aussi les couvre lits, on les secouera quand on pourra sortir. Un bon coup de balai fera l'affaire dans un premier temps.
- D'accord, je m'en occupe, mais je vais m'accrocher un mouchoir sur le nez si je ne veux pas m'asphyxier.

Après une ébauche de nettoyage, la dissipation du nuage de particules, les lieux semblent plus nets.

- Vidons les sacs, la nourriture ici sur la table, les habits, affaires de toilette dans les chambres, lance Pauline.
- La mezzanine me fait bien envie, que penses-tu de la chambre en bas, pour vous, elle est spacieuse non ?
- Effectivement, mais ce n'est pas une raison, vous avez autant le droit d'en profiter...
- Je préfère cet espace ouvert, il me correspond mieux, assure Tilila.

Avec l'étrange sensation d'investir une maison de vacances, malgré la menace extérieure, les deux femmes prennent possession des lieux, ouvrant les lits, appréciant la qualité de la literie et sa propreté, disposant leurs quelques objets personnels, fouillant les rangements, découvrant les trésors oubliés. Pauline n'arrête pas de murmurer « je n'y crois pas, je n'y crois pas », consciente que cette aubaine fait probablement d'eux des êtres extraordinairement chanceux.

- Ramène aussi la clé à molette, Alex, je l'ai vue à côté des tenailles, crie Enzo à travers la maison.

Pauline, sortant de la chambre croise Alex, les outils à la main.

- Ça ne se met pas tout seul ? s'enquiert-elle.

- Non, c'est pas mal grippé. Pas étonnant avec le temps, mais on va y arriver... enfin, quand Enzo se sera allégé des grossièretés qui l'étouffent.

- Oui, ce n'est pas un modèle de patience, quand il bricole. Bon courage, Alex...

Quelques jurons plus tard, un cri victorieux retentit.

- Va ouvrir le robinet de la cuisine, Alex, s'il te plaît, je teste ceux de la salle de bain, dirige l'apprenti plombier.

Des bruits de jaillissement d'eau se font entendre dans la maison, tandis qu'Alex ouvre le mitigeur de la cuisine.

- Ahhhh ! Ouhhhh ! Wahhhhh !

Tout le monde se précipite dans la salle de bain où Enzo, trempé, tente désespérément de juguler le flot d'eau qui s'échappe de la base du robinet de la douche d'une main, et tâtonne de l'autre pour retrouver la vanne dans le placard qui commande l'arrivée d'eau.

Les filles explosent de rire tandis qu'Alex, volant au secours de l'infortuné, manie la vanne et libère Enzo d'une douche improvisée.

- Bon, au moins, toi tu es propre maintenant ! lance Pauline hilare.

- J'avoue que je la prends plus chaude habituellement. Tu as une serviette ma chérie ?

- Tout de suite !

Tilila, qui a déjà fait le tour des rangements de la pièce, ouvre prestement une porte et tend une serviette éponge à Pauline, qui la transmet à son homme dégoulinant.

Retirant son T-shirt, Enzo commence à s'essuyer vigoureusement le haut du corps.

- Bon, ici, on est fixé. Celui-ci n'a pas supporté une si longue oisiveté. Celui du lavabo fonctionne, et à la cuisine ?

- Rien à signaler, il n'a pas l'air de fuir, atteste Alex.

- Bien, il suffit juste de couper l'arrivée de la douche et on remet l'eau en service.

- Laisse, je m'en occupe. Va plutôt te changer, offre Alex avec sollicitude.

- Oui, j'ai mis tes rechanges dans la chambre du bas, explique Pauline.

Quelques minutes plus tard, quand seuls les cheveux d'Enzo peuvent encore témoigner de l'incident, l'eau coule à flot dans l'évier de la cuisine. Pauline rince les parties poussiéreuses de la fontaine.

- Je fais juste couler un peu et je remplis la cuve.

- Attention Pauline, prévient Alex les bras croisés, tu provoques une inondation toi aussi...

- Hein ? Oh non, ça coule en dessous, s'écrie Pauline en fermant précipitamment le robinet, les pieds dans une flaque qui s'allonge.

- Effectivement, les joins d'évacuation ne sont pas en meilleur état...., constate Enzo, penché sous l'évier. Bon, on met un seau en attendant une meilleure option. Au moins, on a de l'eau.

- J'espère que l'évacuation des toilettes est plus opérationnelle...

Dehors, des aboiements furieux retentissent, suivis de grognements féroces. Un cri plaintif s'ensuit.

- C'est quoi ça ?

Alex le premier s'est précipité à la fente et se contorsionne pour tenter de voir quelque chose.

- Ils se battent entre eux. Le dogue a mis la pâtée au beauceron. Faut pas le chatouiller le patron, il est couché par terre. D'ici, je ne vois pas s'il est blessé ou juste en posture de soumission.

- Je ne demande pas qu'ils s'entre-tuent, murmure Pauline, juste qu'ils s'en aillent.

- Ils n'ont pas l'air d'y penser, constate Alex en observant la quinzaine de chiens malingres au pelage pelé qui rôdent vainement autour du bâtiment. Ça me démange vraiment d'en finir maintenant...

- Bon, autre chose, clame Tilila pour détourner l'attention, le jour va bientôt tomber, il faudrait s'organiser au maximum avant d'être dans le noir.

- Oh, j'y pense, j'ai vu une boîte de grandes bougies dans le placard sous l'escalier, intervient Enzo

en allant les chercher. Mmmm, jolie boîte, il y en a 20, mais peut-être vaut-il mieux les économiser ?...

- C'est bizarre, comment avait-il l'électricité ici ?... C'est vrai qu'on est arrivé un peu vite, mais je n'ai pas vu de poteau électrique, on est si loin de tout, réfléchit Alex.

- Tu m'étonnes, ils sont par terre depuis longtemps, comme le réseau, tranche Pauline.

- Attends, relève Tilila, j'ai vu quelque chose dans le classeur tout à l'heure.

- Voilà, trouve-t-elle après avoir parcouru quelques pages, il y a sur la toiture quelques panneaux solaires thermiques et photovoltaïques...

- C'est pas possible, s'exclame Enzo excité. On ne les a pas vu, ni les batteries, ni l'onduleur, il n'y a rien dans la maison...

- Je poursuis papa ? Donc, les panneaux, que les locataires n'auront pas à gérer. Cas de période particulièrement nuageuse, utiliser alors le groupe électrogène rangé à la grange, comme suit...

- Une grange ?... Vous avez vu une grange, s'étonne Alex à son tour fébrile.

- Absolument pas, mais il va vraiment falloir que l'on explore les abords, ronchonne Enzo, frustré de ne pas pouvoir de suite examiner les installations.

- Que de ressources ici, et la nature en prime ! Je ne regrette pas une seconde d'avoir quitté la maison. Enzo, tu avais mille fois raison ! On va être les plus heureux du monde, s'extasie Pauline.

- C'est juste incroyable, mais je crois que je me répète. Il nous faut juste un peu de patience. On va se reposer dans l'immédiat et attendre, on n'a guère d'autres choix, dit Enzo en souriant.

- Est-ce qu'on se risque à ouvrir une de leurs conserves ? suggère Tilila les yeux gourmands.

- Ma foi, j'imagine qu'on va se rendre compte dès l'ouverture de ce que ça vaut, acquiesce Alex.

- Tu m'aides à choisir ?

De retour dans la cuisine, le couple découvre une bouteille de gaz sous la cuisinière qui fonctionne encore. Ils jettent leur dévolu sur un bocal de cassoulet. Le « ploc » d'ouverture est de bon augure et quelques minutes après, un délicieux fumet s'échappe de la casserole sur le feu.

Ce soir-là, à la lumière tremblotante d'une bougie, le groupe se délecte d'un véritable festin. Avec un peu d'eau et de farine trouvée sur place, Tilila a réalisé des galettes qui une fois cuites, se marient à merveille avec le plat.

- Que fait-on des os ? demande Pauline en débarrassant les assiettes.

- Ben on les donne aux chiens bien sûr, rétorque Enzo ironique. Tu veux qu'ils s'installent définitivement ?

- Laisse, je vais gérer une sorte de compost, dont on se débarrassera quand ils seront partis, propose Tilila en évacuant les déchets dans un grand bol.

La soirée est particulièrement courte, mais chacun apprécie de s'étendre confortablement et sereinement, ce qui n'est pas arrivé depuis tellement longtemps.

IX – Des chiens collants

Au matin, les chiens sont toujours sur le pied de guerre, allant, venant, sans but.

- Ils ne sont pas un peu moins nombreux ? interroge Pauline en les observant.

- Non, je ne crois pas, la décourage Alex, j'ai aussi eu ce sentiment tout à l'heure, mais ils vont, ils viennent, disparaissent, réapparaissent.

Pauline exhale un soupir puis retourne dans la cuisine, mettre de l'eau à chauffer.

La journée s'étire lentement, sans autre but que d'attendre.

Seule dans la salle de bain, Tilila s'étudie dans le miroir, caresse les ridules qui apparaissent au coin de ses yeux, leur éclat qui lui semble plus lumineux. Elle ne peut s'empêcher de sourire à son reflet. Grand-père lui manque, et pourtant, elle se sent bien, heureuse comme jamais. Elle ressent comme sa présence autour d'elle, bienveillante. Elle se sent aimée, sécurisée, protégée, apaisée. Un bruit attire son attention. Par la fenêtre, à travers les barreaux, un chien l'observe. C'est un petit chien noir et blanc. Assis sur le talus, il est à sa hauteur. Il dresse les oreilles puis incline comiquement la tête et Tilila sent son cœur fondre. Un berger allemand trotte vers lui, le renifle, le pousse du museau jusqu'à le déséquilibrer, puis lui donne un coup de dent gratuitement. Le petit chien tressaille et s'éloigne la queue basse, tandis que l'autre continue sa course.

Prise d'une soudaine inspiration, Tilila fonce à la cuisine et ramène le bol dans lequel elle a placé les restes de leur dîner. De retour, elle entrouvre la fenêtre, s'assure qu'aucun autre molosse n'est à proximité puis interpelle le petit cabot. Méfiant, le chien la regarde. Elle insiste, désigne l'os qu'elle tient entre ses doigts. L'odeur finit de convaincre l'intrépide qui s'avance timidement jusqu'à elle. Avec un peu de brusquerie, il s'empare de la nourriture qu'il croque prestement. Tilila lui en tend un autre qu'il saisit beaucoup plus délicatement tout en en faisant qu'une bouchée. Tilila a peu de choses à lui offrir, mais il lui lèche les doigts avec application, tout en gardant un œil méfiant sur elle, reculant avec un grognement lorsqu'elle tente d'approcher sa fourrure. A l'écart, il entreprend une toilette minutieuse ayant pour but de dissimuler à la meute les faveurs dont il a été l'objet. Tilila referme la fenêtre et le regarde encore un petit moment, avant de retourner au salon.

Par chance, elle découvre des jeux de société dans un buffet et c'est ainsi que s'écoulent les heures entre temps collectifs, lectures des ouvrages de la bibliothèque et exploration approfondie de la maison. Enzo trouve de quoi réparer le joint de l'évier. Quant à la douche, rien ne résiste à la pression et le robinet reste condamné.

Mais l'inactivité pèse. Après avoir tant marché, la sédentarité est juste insupportable, loin des rayons du soleil.

Tilila sélectionne les repas en fonction des restes qu'elle pourra distribuer à son nouvel ami qui l'attend patiemment à leur lieu de rendez-vous.

Pauline le remarque aussi :

- Vous avez vu ce petit chien tout mignon qui reste devant la salle de bain ?

- Peut-être celui qui t'a croqué ? Tu le trouves toujours aussi mignon ? raille Enzo.

- Perso, ne me parlez pas de clébards, je n'en connais aucun de mignon. J'ai plutôt des idées violentes pour eux en ce moment, maugrée Alex sombre.

- C'est clair, il va falloir qu'ils déménagent. On ne va pas passer notre vie enfermée ici, approuve Enzo.

- D'autant plus que j'ai tout ce qu'il faut dans mon sac pour en finir, précise Alex vengeur.

- On attend demain matin, suggère Pauline, partagée entre la crainte des bêtes sauvages, la considération pour leur misérable existence et l'agacement d'être cloîtrée entre quatre murs.

- Je vais essayer, marmonne Alex, en attendant, je vérifie ce que j'ai récupéré. Tu viens jeter un œil Enzo ?

Plus par désœuvrement que réel intérêt, Enzo rejoint Alex au salon. Ce dernier étale sur la table basse sa récolte. Pour ouvrir le bal : deux couteaux de survie à lames multi-usages.

- Avec ça, tu peux scier, trancher, et même le lancer.

Accompagnant le geste à la parole, il saisit l'outil par la lame, le ramène près de sa tête et d'un coup sec déplie son bras envoyant l'arme tournoyant dans l'espace se planter d'un coup dans le bois du volet de l'entrée, où elle tressaille un instant avant de s'immobiliser.

- Joli coup, siffle Enzo. Je peux essayer ?

- Bien sûr ! Attends, je vais dessiner une cible sur cette planche, ce sera plus productif.

Et les deux compères passent l'heure suivante à s'entraîner. Enzo doit admettre qu'il prend du plaisir à tenter d'améliorer ses performances.

Alex a sorti de son sac une petite arbalète d'une vingtaine de centimètres et les flèches qui correspondent. Ils reculent cette fois jusque dans le fond de la cuisine pour viser avant de tirer sur l'objectif. La première flèche se loge dans le parquet. Pauline, irritée des dégradations, constate surprise que seul un petit trou, à peine visible, vient marquer le sol. Elle se détend et avec Tilila, s'autorisent à quelques tirs. Mais quand Alex extrait de son sac, trois nouveaux pistolets, elle refuse obstinément qu'ils soient testés dans la maison.

Leur attention est détournée par du mouvement à l'extérieur. Les chiens en grognant se rassemblent autour du dogue. Ils portent leur regard sur l'horizon, se désintéressant enfin de la maison et ses habitants. Doucement, ils se mettent en route. Alex a du mal à les suivre par la fente du volet. Il fait signe à Enzo d'ouvrir lentement la porte fenêtre et le volet du salon. Celui-ci s'exécute sans aucun bruit. Ils se postent alors tous derrière la vitre à suivre la progression de leur géôliers. Soupirant d'aise, Pauline les observe, les compte afin de s'assurer que la meute entière abandonne le siège. Mais soudain Tilila crie d'effroi en tendant l'index en direction d'un bosquet à une centaine de mètres. Des silhouettes se déplacent parmi les buissons sans réaliser le danger qui les guettent. Le cri de Tilila a par contre donné le signal de départ à la meute qui s'élanche d'une détente sur leurs nouvelles proies.

Alex réagit promptement.

- Enzo, avec moi !

Les deux hommes bondissent à l'extérieur par la porte fenêtre et foncent avec ce qu'ils ont en main, une arme à feu pour Alex et l'arbalète pour Enzo. Terrifiées, Tilila et Pauline combinent leur voix et hurlent avec de grands gestes à l'attention des silhouettes. Les chiens, surexcités, n'ont même pas un regard pour elles. Avec tristesse, Tilila constate que son protégé a rejoint sa meute et court avec elle. Les personnes, en entendant les cris, ont relevé la tête vers elles, découvrant du coup la meute en mouvement. Poussant des cris perçants à leur tour, les trois inconscients entament une course folle. Impuissantes, les deux femmes réalisent qu'il s'agit d'enfants d'une dizaine d'années. Les chiens gagnent très vite du terrain. Il n'y a aucun refuge en vue, les fauves barrent la retraite vers la maison, désormais beaucoup trop loin.

Un coup de feu retentit, suivi simultanément du geignement d'un des chiens, le labrador brun vient de s'écrouler. Puis c'est le berger australien qui s'effondre sans un bruit. D'autres coups de feu retentissent, mais les événements se déroulent dorénavant hors du champ de vision de Pauline et Tilila. Elles ne peuvent plus qu'envoyer des prières et attendre.

Jetant un regard sur la table derrière elle, Pauline s'empare d'une arme et invite Tilila aussi à s'équiper à toutes fins utiles. Elle rassemble les munitions et autres instruments dans le sac d'Alex qu'elle glisse à son épaule, puis sort sur la terrasse, les sens en éveil.

Enzo court à l'écart d'Alex afin d'éviter tout accident. Il a déjà tiré plusieurs flèches, mais une seule a fait mouche. Alex continue de tirer créant une débâcle parmi les poursuivants. Un border-collie s'est arrêté auprès du labrador, tournant autour, hésitant. Quant à la boule de poils noire et blanche de Tilila, elle a tout simplement disparu, comme plusieurs de leurs compères. Alex a blessé un boxer qui avance malgré tout, traînant la patte et gémissant. L'homme résolu poursuit son objectif impitoyablement. Il sait que c'est la tête qu'il lui faut décapiter, alors il oublie la douleur qui lui

brûle les poumons et court comme jamais. Il a conscience qu'il va prendre un risque énorme car le dogue est très proche du plus petit des enfants. Il n'est pas bon tireur, mais il doit tenter la dernière chance, alors pour stabiliser son tir, il s'arrête, annihilant ainsi toute deuxième occasion. Le coup part au moment où le dogue s'élanche sur le petit. La détonation suspend le temps. L'énorme animal et l'enfant se sont effondrés ensemble dans un cri ni humain, ni animal. Les deux plus grands ont fait volte face et effarés regardent sans bouger leur compagnon au sol, dissimulé sous l'épaisse musculature grise. Quant aux quelques chiens qui poursuivaient la course, ils s'immobilisent eux aussi, comme désorientés, avant de fuir dans toutes les directions.

A bout de souffle, Enzo et Alex ont rejoint les enfants. Respirant bruyamment, ils dégagent vivement les quarante kilos de l'animal. La balle l'a traversé entre les omoplates, le tuant net. Le garçonnet étendu de tout son long est aspergé de sang, essoufflé, ses yeux terrorisés clignent nerveusement. Enzo lui sourit et lui parle doucement :

- Là mon petit, tout va bien maintenant. Tu es sauvé. Tu vois, il est mort, il ne peut plus rien te faire. Tu as vraiment couru très vite. On va s'occuper de toi maintenant. As-tu mal quelque part ? Es-tu blessé ?

Tétanisé, le garçon ne répond rien et fixe Enzo de ses grands yeux. Ce dernier continue :

- Bon, je vais essuyer ce sang et vérifier que tu n'as rien, d'accord ?

En l'absence de réactions, Enzo met ses paroles en pratique et à l'aide de son mouchoir éponge avec douceur la peau souillée. Il commence par la nuque, puis effleure le tissu sur les épaules et le dos, poursuit sa descente jusqu'au mollet. Là, l'enfant tressaille et ne peut retenir un cri :

- Aïe, pas là...

Enzo remonte le pantalon et voit la blessure produite par la balle. Cette dernière a traversé le chien avant d'atteindre l'enfant à la jambe.

- D'accord, on va soigner cela, ce n'est rien, le rassure Enzo. Je vais t'aider à t'asseoir, tu me dis si je te fais mal.

Aidé d'Alex, sous le regard des deux autres rescapés venus s'agenouiller auprès de leur ami blessé, il soulève le corps, bien léger, et l'aide à s'installer sur un rocher, tout en lui parlant :

- Et bien dis donc mon grand, tu es drôlement courageux. Beaucoup pleureraient de douleur ou de peur à ta place et toi, tu te comportes comme un homme. Quel âge as-tu ? Huit ans ? Dix ans ?

Le gamin reste obstinément silencieux, tandis qu'Enzo observant la plaie et la jambe conclut :

- Je crois que la balle est ressortie. Qu'en penses-tu Alex, vu la plaie à l'avant, à côté du tibia ?

- Oh, super, confirme Alex soulagé. Du coup, il s'agit de désinfecter ce bobo et tu galoperas bientôt à nouveau, petit ! Et vous les grands, vous pouvez nous dire un peu d'où vous venez et ce que vous faisiez ici sur la trajectoire des chiens ? On peut dire que vous revenez de loin.

Les enfants s'obstinent au silence au grand désarroi des deux hommes qui les ont sortis d'une mauvaise passe. Enzo noue son mouchoir autour de la blessure.

- Bon, et bien si tout le monde est d'accord, on rentre à la maison. On va pouvoir récupérer le sac de Pauline en passant et nettoyer tout cela, déclare Enzo en se levant, suivi d'Alex.

X – Les compagnons

Enzo soulève le blessé pour le porter, quand, en se redressant son regard

croise des yeux perçants emplis d'animosité. Surpris, il découvre en même temps qu'Alex, cinq hommes qui les encerclent de près, les tenant en joue au bout d'arbalètes de bonnes tailles. Tenues sombres, visages barbouillés, ils ont appris à se mouvoir en toute discrétion. Ils sont visiblement en partie de chasse.

Enzo laisse glisser l'enfant et le soutient, debout sur sa jambe solide. Les deux autres se sont précipités vers l'un des individus.

- 'Pa !

Enfin un son sort de leur bouche.

L'homme libère un de ses bras pour les enlacer, avant de revenir menaçant et de lancer sèchement:

- Alors, que faisiez-vous à nos enfants ?

- Nous les avons vus, pris en chasse par une meute de chiens sauvages, explique Enzo en désignant le dogue au sol à quelques mètres, couché près d'un genêt. Celui-là était déjà sur lui et malheureusement, la balle qui l'a arrêté, a blessé aussi le petit. Et nous l'emmenions pour le soigner.

- C'est vrai ce qu'il dit, Capucine ?

- Oui 'Pa ! valide la plus grande des enfants. Je n'ai jamais eu aussi peur. On a couru depuis le petit bois, tu vois là-bas ? Mais là, c'était la fin, ils nous rattrapaient et sans eux, Solal ne serait plus là, c'est sûr, et nous non plus.

Scrutant les lieux, l'homme repère les animaux couchés au sol. Il comprend l'enjeu qui s'est joué et baisse les armes.

- Et vous passiez par là ? cherche-t-il à comprendre.

- On était là-bas de l'autre côté, explicite Alex en désignant la colline, assiégés par les chiens depuis deux jours dans un abri, avant qu'ils n'aperçoivent vos enfants.

- Et vous avez pris le risque de vous lancer à leur poursuite pour les protéger ?

L'homme est dubitatif.

- Bien oui, c'est normal, non ? Mais j'aurais préféré ne pas blesser Solal.

L'homme s'avance en tendant la main :

- Pardon pour notre arrivée inamicale, nous ne savions pas. Je suis Tim. J'ai une énorme dette envers vous maintenant ; ces trois là sont mes enfants, Solal, Capucine et Loup.

- Moi c'est Enzo ! Mais vous en auriez fait autant.

Tim hausse les épaules, incertain et les présentations s'enchaînent plus conviviales autour de poignées de main :

- Moi c'est Paul.

- Alex.

- Morgan.

- Ewen.

- Et moi Léna.

Surpris, Alex et Enzo dévisagent la jeune femme immergée parmi ces hommes. Sa carrure robuste, masculine et sa casquette les ont trompés, mais sa voix douce, aux modulations cristallines est indubitablement féminine. Instinctivement, Ewen, la petite trentaine, passe un bras autour de sa taille, affichant sa possession presque animale face aux deux mâles troublés de cette insertion sexy dans leur univers masculin.

L'échange leur permet d'apprendre que les chasseurs vivent à plus d'une journée de marche, qu'ils ont établi un campement pas très loin où les attendent leurs autres compagnes, et que les enfants étaient partis en exploration.

Enzo, à son tour, raconte leur périple dans les collines avant d'être coursés par les chiens et de trouver refuge dans une maison à proximité.

- Voulez-vous venir voir ? Ma conjointe est infirmière et pourra soigner Solal.

Consultant son équipe, Tim accepte l'offre :

- Nous avons bien de quoi le soigner au camp, mais les contacts amicaux se font rares et nous

acceptons de mieux vous connaître puisque vous le proposez.

Tim a soulevé aisément Solal qui enroule ses bras autour de son cou et tous ensemble se mettent en marche. Alex et Enzo mesure la distance parcourue en courant.

Enfin, après quelques centaines de mètres, la maison émerge au cœur de la végétation. Ils distinguent Pauline et Tilila toujours sur la terrasse. Les apercevant, elles s'agitent. Enzo et Alex lèvent les bras pour les rassurer. Et les deux femmes voient le groupe s'approcher.

Quelques explications et présentations plus tard, un pansement propre autour de la jambe de Solal qui clopine joyeusement avec frère et sœur, le groupe discute sur la terrasse envahie d'adventices.

- Vous avez de la chance d'avoir déniché un endroit pareil, constate Morgan, visiblement le plus jeune de la bande, une longue cicatrice sur la joue droite, en examinant les lieux.

- Pour tout dire, nous n'avons même pas encore eu le temps d'explorer, explique Alex. Nous l'avons juste aperçu de loin avant que ces sales bêtes ne nous prennent en chasse.

- C'est clair que des fruitiers comme vous avez ici, c'est carrément inespéré. Je n'en ai pas vu d'autres par ailleurs, note Paul, qui semble le plus âgé de la bande.

Avec ses cheveux blancs, longs et rassemblés en queue de cheval, il inspire la sagesse d'un grand chef indien.

Contrarié de ne pas avoir eu le temps d'étudier leur nouvel espace, ses ressources, Enzo hésite à inviter les arrivants à visiter avec eux leur eldorado. Il tranche finalement pour la confiance et la convivialité, et propose :

- On fait le tour ?

- On reviendra, prenez le temps de vous approprier votre terre.

La sollicitude de Paul, qui a ressenti le malaise d'Enzo, le touche, dissout toutes ses appréhensions et l'engage à insister :

- Allez, c'est dommage, vous êtes là... Vous aurez probablement une vision éclairée, vous qui connaissez la région.

D'un regard, Paul consulte ses compagnons, qui valident :

- Par contre on ne traîne pas trop, pondère Tim. Adélia et Flora risquent de s'inquiéter au camp.

Elles n'ont pas ce qu'il faut pour saler la viande. Il ne faut pas prendre de risque, on a eu beaucoup de chance à cette chasse.

C'est curieuses et excitées que Pauline et Tilila se joignent et entament une exploration inédite du terrain.

Parmi les hautes herbes, ils découvrent plusieurs pruniers aux fruits pourpres, verts ou jaunes.

Ensemble, ils goûtent et apprécient la saveur et la fermeté de leur chair. Le pommier, car c'en est bien un, se révèle décevant avec beaucoup de fruits gâtés et médiocres en goût. Mais le jardin n'a pas fini de révéler ses trésors : pommiers, poiriers, pêchers, abricotiers, noyers... Dispersés sur des centaines de mètres, des arbres de toutes formes, de toutes couleurs s'étalent et dispensent leur ombre au sol. A leur pied, la végétation est plus rase et livre d'autres présents : des buissons de framboise, cassis et groseilles. Le long de vieilles pierres, des guirlandes épineuses de ronces se sont déployées, chargées de mûres énormes et juteuses.

Les promeneurs errent parmi cette profusion inespérée. Les chasseurs respectent une réserve à laquelle les nouveaux occupants sont sensibles. Ayant refrénés les enfants qui s'étaient quelques peu jetés sur les fruits exceptionnels, ils attendent poliment qu'on les autorise à les goûter.

- Vous avez quels types de fruits sur votre terre ? s'enquiert Pauline.

- On a aussi des pommes, un peu de prunes et des châtaignes, réfléchit Tim.

- Des mûres aussi, complète Solal qui boitille près de son papa.

- On a même mangé des fraises sauvages cette année, ajoute Capucine.

- Malheureusement, notre terre est très rocheuse et on a consacré l'espace de bonne terre au potager.

- Pommes de terre, choux, poireaux, bettes,..., énumère Loup qui ne veut pas se sentir en reste.

- Oui, nous par contre avec l'hiver qui approche, nous n'aurons pas de légumes pour passer les mois

froids, objecte Enzo pensif.

- A votre place, je cueillerais tous les fruits, conseille Paul. Voyez comment les conserver, au frais, séchés, en bocal, vous aurez déjà ça...

Puis, après consultation tacite de ses camarades,

- Nous pouvons vous offrir quelques légumes de base, pour vous nourrir et pour replanter, ressemer au printemps prochain. Et de la viande aussi...

- C'est très généreux de votre part, vous avez de grosses quantités ?

- Honnêtement non. Mais c'est une grande dette que nous avons contracté auprès de vous après ce que vous avez fait aujourd'hui pour nos enfants. Quant à la viande, la chasse est plutôt bonne. On prélève le moins possible, mais il y a des ressources, enfin ce que nous laissent les chiens.

- Vous êtes nombreux à vivre ensemble ? demande Tilila.

- 13, c'est ça ? La famille nombreuse de Tim et Flora, Morgan et Adélia qui attendent leur premier bébé, Ewen et Léna. Et à la grotte, mon épouse, Lily et un autre couple mature, disons de mon âge, Célestin et Marine.

- Une grotte ? relève Pauline surprise.

- Oui, on l'appelle affectueusement notre grotte. C'est en fait un lieu semi-enterré que nous avons déniché il y a une quinzaine d'années. A proximité d'une cascade, on a profité d'une excavation naturelle. On l'a sécurisé, aménagé avec une partie bois et végétalisé le toit. Du coup, on est masqué et au frais l'été.

- On n'a par contre peu d'espace, c'est le squat, et pour les réserves, c'est carrément chaud, rétorque Ewen.

- C'est difficile de trouver un endroit parfait, on est protégé là-bas et pas si mal. Moi, je m'y plais bien. De toutes façons, à partir du moment où tu es là... , minaude Léna en papillonnant de ses longs cils de façon si comique que tout le monde éclate de rire.

En retrait de la maison, la végétation se densifie. Enzo hésite à poursuivre l'investigation, mais Capucine interroge le bras tendu :

- C'est quoi ça ?

L'arrête d'une toiture affleure du feuillage.

- La fameuse grange, suppose Tilila.

- Vous avez une grange en plus ? Super, vous êtes vraiment bien ici, s'extasie Tim.

Ils contournent le bouquet de verdure et effectivement, voient se dessiner les contours d'un bâtiment en pierre dissimulé par la pente naturelle du terrain. Ils se faufilent jusqu'à l'entrée pour buter sur un gros cadenas qui clôt fermement l'accès.

- Qu'as-tu lu précisément sur la grange dans ton classeur magique, ma Tilila ? Il y a une clé quelque part ? demande Alex.

- Euh, bafouille la jolie métisse, embarrassée de devenir le point de mire de toutes les paires d'yeux, non, rien de particulier. Ils ont juste mentionné les batteries, le groupe électro, mais j'imagine que les locataires n'y avaient pas forcément accès.

- Non ! Vous avez ce genre d'équipement, s'écrie Ewen les yeux brillants.

- C'est ce qui est écrit, mais on n'a encore rien vu, commente Enzo gêné d'exposer ainsi l'aubaine du lieu squatté.

- Oh, bougez pas, réagit Pauline en s'élançant, j'ai vu une grosse clé sous l'escalier qui pourrait convenir et je ramène une pince.

En peu de temps, elle est de retour. Elle a pensé de surcroît à s'équiper d'une pipette d'huile dégrippante, qui s'avère bien utile au vue de la corrosion s'étalant sur l'ensemble de la serrure. La clé s'introduit facilement dans la fente et après plusieurs tentatives, le pêne se libère enfin. Quelques coups d'épaules conjugués plus tard et la porte s'ouvre dans un grincement de charnières. Un peu de lumière filtre par le bas de toiture et des planches disjointes. Des toiles d'araignées pendent ; Enzo les écarte de son bras et examine l'édifice.

- Incroyable, murmure-t-il, c'est immense.
- Oui, elle doit bien faire dans les 150m2, mesure Paul pensif.
- Sûrement plus encore, complète Tim, regardez, il y a une échelle qui descend sur un sous sol.
- Il nous faudrait des lampes pour explorer tout.
- Non mais quel bazar ici, remarque Pauline en balayant des yeux les monticules d'objets entassés.
- Moi j'y vois des trésors, objecte Enzo. Regarde ces outils, il y a de la casse, mais beaucoup à récupérer, bricoler. On va prendre le temps de tout sortir. Par contre, pas de trace des batteries ou d'un groupe électrogène.
- Peut-être en bas ? suggère Tim.
- Vous visiterez tranquillement, nous allons devoir rentrer. En tout cas, elle semble encore assez saine, juge Paul en inspectant une poutre, sauf ces deux-là peut-être, il faudrait les changer.
- Pfff, tu vois le chantier, Enzo ? s'exclame Alex découragé. A deux bonhommes, sans matos, c'est mission impossible.
- Hum, moi ça ne me ferait pas peur, lance Ewen, un tantinet présomptueux, en s'avancant sur le plancher.

Alex lui jette un regard en coin, agacé, mais Morgan intervient :

- C'est vrai que tu te débrouilles particulièrement bien. D'instinct, il voit comment s'y prendre et contourner les obstacles. Il a réalisé pour nous d'incroyables chantiers.

Alex, adouci, le contemple d'un nouvel œil, une once de curiosité et d'admiration.

- Une journée de marche, ce n'est pas si loin, observe Paul. On pourrait imaginer des échanges de compétences. L'hiver est plus calme pour tous, réfléchissez-y et si vous avez besoin de nous, d'ici deux ou trois mois, on pourrait organiser les travaux. Je souhaiterais aussi vous recevoir chez nous, vous présenter notre mode de vie.
- Oh oui, ce serait avec plaisir, accepte Pauline avec enthousiasme. Mais comment vous trouver ?
- Hum, oui, il faudrait une carte, réfléchit Paul.
- On en a une à la maison, dans ton sac Enzo. En fait, on ne sait même pas exactement où nous sommes.
- Allons regarder cela et vous verrez que ce n'est pas si compliqué en se repérant aux éléments, propose l'homme aux cheveux blancs..

De retour dans la cuisine, les hôtes et leurs invités s'attablent au dessus de la carte fatiguée par le périple.

Pauline en bonne maîtresse de maison déniche une bouteille de sirop de cassis, parfaitement fermée et d'aspect clair. Elle goûte avant de proposer la boisson.

- Mmm, je le trouve très bon, ça fait si longtemps que je n'en ai pas bu. Quelqu'un se risque ?
- Tous décident de tenter le coup et les enfants en particulier apprécient le breuvage.

- Aïe, cette carte est trop imprécise. Pour traverser le pays, pourquoi pas, mais pas pour s'orienter dans nos montagnes, constate Tim.

- Oh mais attend, j'ai vu une étagère consacrée au tourisme dans la bibliothèque. Il y a forcément des cartes, note Tilila en se levant.

Quelques minutes s'écoulent et elle apporte le document qu'elle déploie sur la table.

- Oui, ça c'est parfait. Regardez, vous, vous devez être dans ce secteur, analyse Paul en pointant du doigt une zone partagée entre le vert de la végétation et le gris blanc de l'altitude. Et nous on est de ce côté,... ici précisément, le long de ce cours d'eau et notre fameuse cascade est juste représentée là, vous voyez ?

- A vol d'oiseau, ça semble tout près, remarque Alex. Et c'est incroyable, il n'y a rien dans cette zone, on est vraiment loin de tout.

- C'est bien ce qu'on recherchait, note Pauline radieuse. [Mais comment expliquer qu'on est si peu à nous imaginer un avenir ici, à concevoir qu'une telle région puisse combler nos besoins les plus élémentaires ?](#)

- Aussi fou que cela puisse paraître, c'est pourtant logique, développe Paul. Tant que la société

fonctionnait encore, l'absence de travail et l'effondrement des services de l'état dans ces montagnes ont découragé les installations et dopé les départs vers les agglomérations. Le sentiment d'avoir tout facilement, à portée de main, c'est l'apanage des villes. Beaucoup se sont laissé éblouir par l'espoir d'un monde meilleur, plus douillet, d'une fausse sécurité à proximité des services publics et du tumulte d'une vie trépidante et artificielle. Même lorsque des signaux qu'une crise se profilait, clignotaient rouge, euh pardon noir foncé, les gens se sont figés et accrochés à ce qui les rassurait. A cette époque, nous commençons sérieusement à nous poser des questions sur nos choix de vie et la nécessité de viser l'autonomie, la résilience. Et bien, je vais vous raconter une anecdote : des voisins utilisaient depuis toujours une source, ils n'étaient pas raccordés au réseau, pas besoin... Cet été-là, je vous parle de ça, c'était dans les années 2015-2020, la source s'est tarie, c'était la première fois de mémoire d'homme. Ils étaient désespérés. Et vous savez ce qu'ils ont fait ?

- Ils se sont raccordés au réseau du coup ? tente Alex.

- Moi, j'aurais fait installer des cuves de récupération d'eau que j'aurais remplies soit avec la pluie ou la source quand elle donnait, soumet Enzo.

- Et bien pas du tout. Ils se sont empressés de vendre, pour aller, devinez où ? En ville ! Pour l'assurance et la qualité de débit d'une eau inépuisable... puisqu'elle sort du robinet ! L'avenir ne leur a pas donné raison. Pour beaucoup, il est juste terriblement aléatoire, encore aujourd'hui, de se risquer à quitter les lieux fréquentés pour ce qui leur semble le néant. Tant d'individus ne savent pas produire ou trouver leur nourriture, explique Paul. Bilan : aujourd'hui les gens se sentent pris en tenaille avec un réseau de distribution en piteux état et des services de l'état qui se délitent . L'idée de quitter le Titanic pour aller chercher l'autonomie ailleurs c'est juste inconcevable pour eux. L'histoire de la grenouille dans un bocal qui chauffe tout doucement!

- Oui c'est dingue ! En même temps, quand tu as besoin de troquer quelque chose, de la bouffe ou du matériel, de produire, de réparer, de stocker, de te soigner, ... il en faut des compétences ! C'est compliqué pour le cerveau humain. Nous ne sommes pas nombreux à vivre par ici, expose Tim. On connaît un autre collectif. Ils sont une vingtaine, établis par ici, un peu au nord. Quant à la proximité, à cette saison, on passe par le col et on gagne quatre à cinq heures de marches, mais l'hiver, s'il y a de la neige, alors il faut se taper le grand détour. L'idéal pour vous sera de remonter le long de la rivière jusqu'à ce passage, de là vous récupérez un ancien chemin de randonnée sur la crête. Vous allez arriver à un promontoire qui ressemble à une grosse molaire, c'est le point un peu délicat, surtout s'il a plu. On encorde les enfants par sécurité. En fait, ce ne sont que quelques mètres en dévers. Et ensuite vous récupérez ce cours d'eau là, quasiment jusqu'en bas. Suivez toujours l'est et vous ne devriez pas vous perdre. Si vous partez un peu avant l'aube, à cette période, vous avez des chances d'arriver avant la nuit en marchant d'un bon pas.

- Est-ce que dans deux cycles de lune, cela vous conviendrait, propose Paul. Ça vous laisse le temps de vous installer, étudier les lieux, et programmer vos besoins.

- Oui, c'est bien, acquiesce Enzo. J'espère que vous aurez aussi quelques travaux à nous confier.

- Certainement, ne t'inquiète pas pour cela. Nous sommes déjà très heureux de vous savoir près de chez nous. Et maintenant les amis, il va falloir se remettre en route. Tu peux marcher Solal ? s'enquiert Paul bienveillant.

- Oui Paul. J'ai moins mal.

- Et je le porterai si besoin. Merci encore Enzo, Alex, Pauline, Tilila !

Les voyageurs prennent congé et se mettent en route quand Pauline les rattrape en courant, un sac à la main qu'elle leur tend :

- Attendez, emmenez ça pour le voyage !

Les enfants, et les adultes, ravis découvrent l'assortiment de fruits qu'elle a composé en vitesse.

- Merci beaucoup, c'est un chouette cadeau ! Prenez soin de vous ! apprécie Léna avec un grand sourire.

Pauline, rejointe par ses trois comparses, les salue encore alors qu'ils disparaissent à l'horizon.

- Formidable rencontre, n'est-ce pas ? s'émeut Enzo.

- Je n'en reviens pas de tout ce qu'on a vécu en si peu de jours, s'étonne Alex.

- Et maintenant, on a toute la maison, le jardin, la grange, à finir d'explorer, à remettre en état. Je trépigne de m'y atteler, bouillonne Tilila rayonnante.
- Alors on y va !

Dans la fin d'après-midi, Pauline ouvre fenêtres et volets pour laisser le soleil assainir la maison. Elle secoue et tape énergiquement tous les tissus, rideaux, coussins qui reprennent des couleurs plus vives, débarrassés de leur couche de poussière, avant de rejoindre Tilila qui, armée d'une faux dénichée par Enzo dans la grange, couche les grandes herbes. A deux, car Pauline s'est trouvée une cisaille, elles redessinent petit à petit les contours du terrain.

Des le lendemain matin, les hommes entreprennent de vider et nettoyer la grange. Ils ont commencé par éclaircir les abords et faciliter l'accès à cette dépendance inespérée. Leur chantier avance beaucoup moins vite car ils s'égarerent en conjecture à chaque trouvaille et la grange recèle de trésors en tout genre : un broyeur à végétaux, un tracteur tondeuse, une tondeuse à main, des outils de jardinage et même une meule à grains, des bidons, deux vieilles brouettes, une grande lessiveuse en acier galvanisé, une autre cuve de stérilisateur, un vieux buffet rempli de bocaux vides, des cordages, deux bicyclettes, une vieille poussette, des tuyaux, des tuiles, deux échelles, des sommiers encore en bon état, ... Une quantité monumentale d'objets désuets, cabossés, rouillés, ou juste poussiéreux s'amoncelle devant les portes de la grange ouvertes en grand. Et c'est dans le fond qu'Enzo déniche, abrités sous une structure en bois, les fameuses batteries et le groupe électrogène. A côté, dans des étagères s'alignent un fer à souder, une scie circulaire, un perforateur et d'autres matériels électriques. A l'abri de l'humidité, trois matelas entassés et protégés sont entreposés en hauteur. Passé la curiosité, Alex abandonne Enzo à son examen minutieux du matériel et poursuit son ménage. Il s'aventure sur l'échelle et débarque au niveau inférieur. Ses yeux détectent au fond deux lignes de lumières verticales qu'il analyse comme une ouverture. S'approchant, tout en se cognant à divers obstacles, son sentiment se confirme. Dans cette pénombre, il devine une poignée qui cède assez facilement, libérant deux battants. A l'extérieur, c'est une cascade de végétation qui colmate le passage. Il remonte chercher sécateur et ébrancheur. En quelques coups de ciseaux, il libère l'issue. Bouche bée, il découvre une esplanade encombrée de buissons mais offrant une vue dégagée sur les montagnes. Se faufilant, il parvient à l'extrémité de cette terrasse qui se termine brutalement. En se penchant prudemment, il réalise la hauteur de pierres de la falaise sous ses pieds. Il inspire un grand coup, fasciné par cette sensation de voler que procurent le vide et l'immensité. Décidément, cette grange est inespérée par ce qu'elle contient et ce qu'elle est. Au delà de sa capacité de stockage, il imagine sans peine la rénovation en habitation qui en ferait un lieu de vie attrayant pour plusieurs familles. Il évacue la culpabilité des images des zones surpeuplées qu'ils ont quittées pour ce paradis terrestre et se remet à la tâche, vidant et nettoyant le soubassement du hangar, essentiellement de vieille paille, de bois plus ou moins vermoulu. Il est surpris de dénicher le long d'un mur, alignées, des fenêtres et portes fenêtre anciennes au vue du cadre en bois.
« Génial ! » se dit-il en imaginant déjà la serre qu'ils vont pouvoir réaliser à l'aide de ces matériaux.

Pauline offre à Tilila d'aller préparer un petit en-cas pour reprendre quelques forces. Elle en profite pour passer voir l'avancée du côté des garçons. Épatée par les objets récupérés et l'espace incroyable que proposent les deux niveaux de cette grange, Pauline écarquille les yeux tout sourire.

- Ma chérie, cette maison, ce terrain, cette grange, ce matériel, c'est juste incroyable.

- Je sais Enzo, tu l'as déjà dit.

- Et je n'ai pas fini de me répéter, surtout si j'arrive à relancer un peu de photovoltaïque. Le solaire, ça ne devrait pas être trop compliqué à remettre en état. Il faut dans un premier temps que je monte sur la toiture nettoyer les panneaux et voir les branchements. Les batteries, ça va être une autre histoire ; il y a de grandes chances qu'elles ne soient plus opérationnelles, à voir...

- Je te fais confiance, tu as déjà tellement fait de miracles avec ces mains là.

Et Pauline radieuse repart vers la maison.

Restée seule, Tilila continue sa tâche quand elle entend un froufroutement dans les buissons. Sur ses gardes, elle avance prudemment, quand elle aperçoit des yeux brillants qui la fixent. Elle identifie facilement la petite boule de poils blanche et noire. Ravie, elle avance la main en lui parlant doucement quand l'animal se met à gronder sourdement, retroussant ses babines sur des petits crocs bien acérés. Tilila, déçue, n'insiste pas, recule et se remet à la tâche ignorant cette présence qui l'observe. Elle n'a rien à lui donner, elle sait aussi qu'ils n'ont pas d'excès de nourriture pour alimenter une bouche de plus, inutile de surcroît. C'est sombrement qu'elle dégage de nouvelles ronces, aussi est-elle surprise quand elle aperçoit du coin de l'œil, l'animal qui progresse lentement à découvert, la contournant, sans la quitter des yeux. Feignant l'indifférence, elle l'observe discrètement et jubile quand elle voit le chien s'allonger de tout son long au soleil à proximité. Lorgnant du coin de l'œil sur elle, l'animal se lèche une patte avec application. Le charme est malheureusement rompu par Pauline qui crie de la maison que le repas est prêt. Impuissante, Tilila ne peut que voir son nouvel ami disparaître d'un bond. En soupirant, elle pose son outil et se dirige vers la maison retrouver ses proches bipèdes.

Pauline a installé une table dehors où chacun savoure un temps de repos mérité dans un cadre bucolique. Les échanges sont animés autour des découvertes et des opportunités des lieux. Tilila se propose pour débarrasser et glisse hâtivement quelques raviolis aux légumes dans une écuelle, même si elle sait que ce n'est pas une alimentation adaptée à un canidé.

Plus tard, de retour à la tâche, elle cherche des yeux son protégé, mais il ne se montre pas. Elle progresse parmi des herbes hautes comme elle :

- Pauline, regarde, tu penses quoi de ses épis ?

- Oh, mais c'est du blé ! Mince, il est très avancé et du coup, il y a plein de grains au sol. Et puis, il va falloir trier au milieu de toutes ces plantes. C'est pas qu'il y en ait beaucoup, mais c'est toujours bon à prendre. Et on va pouvoir en ressemer l'année prochaine. Je reviens, je vais chercher un bol.

Après le départ de son amie, Tilila casse les tiges porteuses de grains et les aligne au sol. Elle est à peine surprise lorsqu'elle surprend un petit museau bicolore à quelques mètres d'elle. Elle s'accroupit, sort la nourriture qu'elle a apportée et tend la gamelle. La méfiance ne dure pas et le flair en alerte, le petit animal s'avance. Il dévore plus qu'il ne mange le peu que Tilila a pu détourné et lèche avec soin les bords du récipient. Tilila lui parle doucement tout en avançant petit à petit.

Elle n'est plus qu'à quelques centimètres du doux pelage quand son protégé redresse la tête, lui jette un regard furtif avant de lever les yeux au dessus d'elle. Craintif, il a de nouveau disparu d'un bond.

- Oh Tilila, qu'as-tu fait ? déplore Pauline, arrivée sans bruit derrière elle.

Prise en faute, Tilila hausse les épaules en signe d'impuissance.

- Je sais que je n'aurai pas du, mais je n'ai pas pu résister à sa petite bouille. Toi aussi, tu l'as trouvé mignon, tu l'as dit l'autre jour.

- C'est vrai, mais je ne pense pas que les garçons y soient sensible eux. Par contre, ils ne vont pas accepter que notre nourriture disparaisse, tu comprends Tilila. On joue notre survie maintenant.

Agacée du sermon, Tilila acquiesce non sans ajouter :

- Je ne toucherai jamais à vos portions.

- Je le crois volontiers, Tilila, mais j'en connais un, non deux d'ailleurs, qui tiennent trop à toi pour te laisser mettre ta santé en jeu, surtout pour une bête sauvage qui a concouru avec les autres à notre fin.

Tilila entend, comprend et réalise ce qu'exprime Pauline, même si une part d'elle ressent le besoin impérieux de venir en aide à ce petit être, placé sur son chemin, de lui porter de l'attention, de l'amour, alors qu'elle perçoit sa grande solitude et son appel affectif. Sans répondre, elle s'empare du bol de Pauline et s'attelle à récolter les grains.

X - Pixelle

Tilila est reconnaissante que Pauline ne parle pas de cette scène aux garçons. De plus, les jours suivants, elle se sent libre. Pauline vaque à ses occupations, prête main forte à Enzo et laisse Tilila s'occuper du jardin. A chaque fin de journée, tout le monde prend plaisir à s'intéresser au labeur des autres. Tilila remporte souvent les félicitations, tant le terrain se révèle accueillant et prospère sous ses mains. Se promener parmi les arbres fruitiers devient un vrai plaisir, de même que s'asseoir sur un banc en fer forgé débarrassé de ses ronces. Elle découvre, épargne et protège les plantes comestibles comme pissenlits, orties, plantain, trèfle et tant d'autres.

Ce que les autres ignorent, c'est qu'elle n'est pas seule la plupart du temps et si le travail avance, elle ne peut s'empêcher de se distraire avec son jeune ami, dès qu'elle l'entend. Elle respecte les desiderata de Pauline et n'a plus jamais tenté de nourrir la bête. Alors par sa seule voix et beaucoup de patience, elle apprivoise l'animal jusqu'à ce qu'il se laisse enfin approcher et même caresser. Tilila continue le relooking du jardin, mais elle chantonne, elle observe l'animal qui se couche souvent pas loin d'elle et la regarde en retour. Parfois, il lui ramène un mulot en offrande. Elle le félicite, décline le présent puis l'épie discrètement dévorer son festin.

Un après-midi, tellement absorbée avec le petit chien, elle n'entend pas Alex qui passe à l'improviste la surprendre. Quand il découvre le tableau de Tilila grattouillant le ventre de l'animal, il se fige. L'animal le sentant, se redresse d'un bond en grondant. Prise au dépourvue, Tilila aussi se relève, embarrassée.

- Comment peux-tu approcher cette bête ? s'écrie Alex mécontent.

- Ce n'est qu'un petit chien Alex, il est inoffensif, je t'assure.

Malheureusement l'animal grogne férocement et tente d'impressionner son adversaire.

- Inoffensif, ricane Alex, tu as déjà oublié que ses copains ont failli nous étriper il n'y a pas si longtemps ?

- Mais lui est différent, je t'assure, regarde-le deux minutes et tu vas voir. Laisse-lui une chance s'il te plaît, Alex.

- C'est hors de question Tilila ! Chasse-le, c'est tout ce que j'ai à dire.

Et Alex, énervé, tourne les talons, abandonnant la pauvre Tilila déconcertée. Les éclats de voix ont attiré Enzo et Pauline qui arrivent, intrigués, sur cette entrefaite. Ils croisent Alex furieux qui ressassé :

- Un chien, elle a adopté un chien ! Et pas n'importe lequel, un de la horde sauvage ! Je rêve !

Pauline accélère le pas, tandis qu'Enzo, un peu éberlué, regarde Alex s'éloigner sans comprendre. Il réalise en voyant Tilila, en larmes, dorloter la boule de poils. Pauline, accroupie auprès d'elle, tente de la consoler :

- Aïe, c'est ce que je craignais, murmure-t-elle. De toute façon, il aurait fini par le savoir...

- Comment ? Tu étais au courant, Pauline ? s'étonne Enzo partagé. Pourquoi n'en as-tu pas parlé ?

- J'avais expliqué à Tilila que nous n'avions pas de nourriture pour un animal et je pensais qu'il était reparti.

- Je ne lui ai plus jamais rien redonné, je te le jure Pauline.

- D'accord, je te crois, calme-toi, on va voir comment on peut gérer cela. Ton avis, Enzo ?

- Ma foi, je ne sais pas trop quoi en dire. S'il ne nous coûte pas de nourriture, forcément, ça

simplifie les choses, mais il ne faudrait pas qu'il nous ramène d'autres carnassiers... C'est vrai qu'il est mignon, reconnaît-il en se penchant pour caresser la tête qui l'observe avec méfiance, mais se laisse faire.

De retour à la maison, Alex évite Tilila de façon systématique. L'atmosphère devient si pesante qu'Enzo intervient.

- Alex, je crois que tu prends les choses trop à cœur. Les chiens qui nous ont agressé sont morts ou ont filé. A mon idée, celui-ci appartenait à la meute par opportunisme, mais il n'est pas un des leurs, ça se ressent. Il fait du bien à Tilila. Vois comme elle était gaie ces derniers jours et comment elle est mal depuis votre altercation. Il se débrouille et se nourrit par lui-même, il n'est même pas une charge pour nous. Accepte-le, s'il te plaît..., l'implore-t-il.

- Je me sens trahi, boude Alex. Je pensais qu'on se disait tout.

- Eh Alex, intercède maintenant Pauline, serais-tu jaloux ? De huit kilos tout mouillé d'affection ? De ne plus avoir l'intégralité de l'attention de la demoiselle ? Non, tu es au dessus de ça, je le sais. Sois ouvert, compréhensif et tu verras que tu as tout à y gagner.

- Je n'aime pas les chiens, je n'y peux rien et celui-ci, on l'a eu à nos troussees, alors excuse, mais ce n'est pas si simple. Ok, je vais faire un effort, conçoit-il en s'approchant de Tilila. Pardon d'avoir crié, ma chérie, je regrette, c'était excessif, mais j'avais peur pour toi, que tu te mettes en danger.

Le sourire que lui adresse Tilila lorsqu'il la prend dans ses bras éloigne d'un coup tous les nuages dans le ciel des amoureux.

Pour autant, les jours suivants, Alex tolère l'animal, mais ne s'en approche pas. Le sac à puces dort à l'extérieur de la maison, devant la porte. Il pourrait partir, rien ne le retient si ce n'est la tendresse dont le comble Tilila ainsi que bientôt Pauline et Enzo. Et invariablement, tous les matins, il fait une fête immodérée à leur arrivée, dès que la porte s'ouvre, avant de suivre Tilila où qu'elle aille.

Alors que Tilila le câline, Enzo suggère :

- Il lui faudrait peut-être un nom à notre jeune ami, maintenant qu'il fait partie de la famille.

- Justement, j'y pensais. Vous allez me dire. A cause de sa couleur, j'avais pensé à Damier ou j'aime bien Picsou aussi, ou Frisbee.

- En fait, je crois que c'est une demoiselle, Tilila.

- Ah oui, alors pourquoi pas Pixelle ? propose-t-elle sans se démonter.

- Oui, c'est mignon, ça lui va bien.

- Alors désormais, je t'appellerai Pixelle, jolie petite chienne, explique Tilila à l'animal qui la scrute avec attention de son regard noisette.

Un coup de langue clôt la question, provoquant les rires des protagonistes. Un peu à l'écart, Alex peine à contenir un sourire.

Après nettoyage des panneaux solaires sur le toit, Enzo remet en service le solaire thermique, assurant de l'eau chaude dans la maison quand le soleil est là. Et pour l'heure, il se montre généreux. Concernant les batteries à la grange, il doit se rendre à l'évidence, elles sont toutes hors service. Il revoit dès lors les branchements et modifie l'installation en direct ; ainsi il utiliseront l'électricité au fur et à mesure de sa production. Ce n'est évidemment pas le plus confortable, mais cela reste inespéré d'avoir de l'énergie presque quotidiennement et de pouvoir ainsi faire fonctionner les outils qu'ils ont à disposition. Petit à petit, une vie plus clémente s'offre à eux. Le groupe électrogène, privé de son précieux carburant, altéré et éventé par les décennies, s'avère inutile.

Ce qui les inquiète le plus, c'est de s'assurer de la nourriture pour les mauvais mois qui approchent. Tilila a repéré des châtaigniers et attend de pouvoir en ramasser les fruits. Avec Pauline, elles ont cueilli les fruits mûrs des différentes espèces, en ont fait séché une partie, conservé d'autres en

bocaux. En tout et pour tout, la récolte de grains de blé ne dépasse pas deux kilos. Et si les moude dans un moulin à café dégotté sur un coin du manteau décoratif de la cheminée, est fastidieux, la farine grossière obtenue ne permettra pas de larges excès. Pauline s'inquiète de ces maigres provisions. Les quelques conserves trouvées sur places ne leur assurent que quelques semaines de survivance.

Par chance, probablement à cause de leurs absences et des rongeurs, les propriétaires avaient eu la bonne idée de transvaser riz, lentilles, pois chiches, semoule, haricots secs et autres légumineuses, dans des bocaux hermétiques. Ainsi, même avec toutes ces années passées, les céréales n'ont pas bougé. Mais les quantités ne sont pas pharamineuses, un kilo de chaque peut-être, alors ensemble, ils décident de diminuer encore les rations à un repas par jour. Curieusement, ils ne souffrent pas de sous nutrition. Ils abordent même les repas sous un nouveau jour, plus reconnaissants encore pour ce plaisir, plus respectueux de la chance qu'ils ressentent. Ils organisent nouvellement leur temps de repas, commencent par un moment d'échanges autour de leurs activités, puis dans le silence prennent de longs instants pour mâcher, assimiler les aliments. Ils ressentent de la satiété et pas la moindre frustration.

Avec l'accord de tous, Enzo prélève la moitié des pois chiches qu'il sèmera au printemps prochain. Alex décide de partir en chasse avec son arbalète et ramène occasionnellement un lapin, un corbeau. Il s'améliore au tir et apprend aussi à observer et repérer les signes lui permettant de suivre une proie. Pauline, végétarienne depuis de longues années, répugne à préparer et consommer cette viande. Tilila, grâce à son vécu laborieux en tribu africaine maîtrise l'art de préparer un animal à la consommation et s'en charge de bon cœur. Un jour, elle accompagne Alex en virée. Évoluant en silence dans les herbes, Alex s'immobilise soudain et d'un geste, enjoint Tilila au silence et à ne pas bouger. Retenant son souffle, elle l'observe armer son instrument d'une flèche, avec finesse et habileté. Ses mouvements sont d'une incroyable précision. Il vise, tire. Tilila n'a pas le temps de voir la flèche s'envoler. A peine perçoit-elle l'infime sifflement qui l'accompagne. Instantanément, le lièvre est percuté, il s'écroule. Un aboiement retentit et Pixelle surgissant de nulle part se précipite vers la dépouille.

Axel, furieux, rugit :

- Non, sale chien, laisse ça ! Tilila, rappelle ta bête, c'est mon gibier, ne la laisse pas l'embarquer !

Mais Tilila a beau crier son nom, Pixelle file de toute la vitesse de ses pattes vers le corps allongé, dont elle s'empare par la peau du cou, avant de s'arrêter regarder ses humains, indécise.

Tilila, interdite, voit Alex armer à nouveau son arbalète et viser le petit chien noir et blanc.

- Non Alex, ne fais pas ça s'il te plaît ! hurle-t-elle paniquée.

Sans répondre, Alex met en joue, vise et observe la réaction de Pixelle. Celle-ci, loin de se douter de ce qui se joue, a déjà rebroussé chemin et joyeuse les rejoint le lièvre dans la gueule. Jouant de la queue, elle le dépose au pieds d'Axel qui médusé, la regarde perplexe qui se couche en posture de soumission, attendant d'être félicitée. Tilila s'accroupit et flatte l'animal. Gauche, Alex se baisse aussi et murmure :

- Pardonne-moi Tilila, je ne pouvais pas savoir qu'elle reviendrait. C'est une chasseuse et elle se gère par elle-même.

- Justement, elle savait que cette viande ne lui revenait pas. Apprends à lui faire confiance et tu verras son dévouement et son intelligence... C'est elle qui mérite tes excuses. En tout cas, merci de lui avoir laissé une chance. S'il te plaît, caresse-la, elle n'attend que ça, de gagner ton affection.

Les yeux méfiants de l'animal suivent la main qui s'approche maladroitement. Au contact de sa tête, Pixelle lève le museau, renifle les doigts et donne un coup de langue. Amusé, Alex s'assoit à ses côtés, se met à la cajoler. Il prend un vrai plaisir à ressentir le contentement de l'animal. Un sourire satisfait gagne ses lèvres. Les yeux de Tilila pétillent d'un nouveau bonheur.

- J'avoue, je n'ai jamais éprouvé quelque chose comme cela, cette espèce d'adoration qu'elle me manifeste, murmure-t-il.

Tilila se pend à son coup et Pixelle, ravie de les avoir à sa portée, debout sur ses pattes arrières entreprend de les mordiller. Le couple n'en finit plus de rire et c'est tout à coup la vision du pauvre lièvre ensanglanté qui les ramène à la raison.

A la grande surprise de tous, Axel invite Pixelle à se joindre à eux dans la maison, où elle prend ses quartiers dans la cuisine. Et plus surprenant encore, il sélectionne de lui-même un morceau de l'animal qu'il lui octroie. Désormais, à chaque chasse, Pixelle l'accompagne et retire son dû de sa participation. Elle se rend rapidement indispensable, flairant le gibier avant même qu'Alex ne le détecte.

De ces escapades, il ramènent généralement du petit gibier à poils ou plumes, mais aussi des châtaignes, des noisettes, des noix, conservées précieusement au sec dans le vieux buffet de la grange.

XII – Changement de météo

Au fil des jours, les températures fraîchissent. Le soleil perd en intensité, prend son temps pour se lever, se couche tôt et atteint un zénith de plus en plus bas. Il faut se rendre à l'évidence, l'hiver pointe. Un feu ronronne dans le poêle du salon et la cuisinière à bois de la cuisine révèle ses qualités en chauffant la pièce et cuisant les aliments. Posée dessus, une bouilloire chauffe en permanence, les panneaux solaires ne produisant plus qu'occasionnellement de l'eau chaude. De même, le photovoltaïque est en bas régime, les appareils électriques sont figés jusqu'aux prochains ensoleillements. Les jours gris ou pluvieux s'enchaînent. L'équipe a anticipé au maximum et tandis qu'Alex partait en chasse, les trois autres se sont organisés autour d'un chantier bois : ramasser tous les tronçons dispersés sur le terrain et aux abords, utiliser la tronçonneuse électrique et une scie puissante pour débiter de petites longueurs, adaptées aux foyers. Fendre les billots s'avère l'opération la plus épuisante et si tous s'y essaient. Pauline et Tilila abandonnent volontiers les grosses sections à leurs hommes.

Alex a replacé le volet d'entrée en extérieur, et quand les soirées fraîchissent, le fermer permet de conserver la chaleur. La maison est petite et de fait, chauffe facilement. Lorsque les premiers flocons virevoltent un soir dans un ciel plombé, quatre visages se pressent aux fenêtres, avides du spectacle.

- De la neige, c'est incroyable, s'exclame Pauline.

- Moi qui pensais que c'était fini, murmure Enzo.

- Tu oublies qu'on est en montagne ici, à plus de 1000 mètres, fait Alex.

- Je n'en ai jamais vu..., déclare Tilila émerveillée. Il faut que j'aille voir ça de plus près.

Couverte de plusieurs pulls sous sa veste, Tilila s'aventure à l'extérieur, bientôt rejointe par le reste de la bande. Tendrant les paumes, ils laissent la neige atterrir et fondre au contact de leur chaleur.

- Mmm, c'est bon, apprécie Tilila la langue tendue.

Pixelle, joyeuse et joueuse, bondit de part en part.

Après quelques minutes à l'extérieur, Pauline frigorifiée retrouve le doux confort de la maison. Rapidement, Enzo, Alex puis Tilila rentrent aussi se réchauffer.

- Quel dommage, on n'est vraiment pas équipé pour une telle météo, commente Enzo.
- Oui et je me demande bien comment je vais pouvoir partir à la chasse si ça dure, approuve Alex.

Au réveil, le paysage a radicalement changé. Les arbres moroses sans leurs feuilles ont retrouvé allant et majesté, ainsi surlignés d'un liseré blanc. Les aspérités du sol sont gommées sous les ondulations d'une épaisse et voluptueuse moquette blanche. Une luminosité inhabituelle baigne le décor que Tilila ne se lasse pas de contempler.

- Désolée, aujourd'hui, je ne vais pas être opérationnelle, je ne peux pas me détacher de ce spectacle.
- Pas de souci ma chérie. Je crois même que je vais faire comme toi, souscrit Enzo en approchant une chaise. De toutes façons, par la force des choses, on ne pourra pas sortir, nous n'avons ni chaussures, ni doudoune adaptées. Dommage que mon pote Nicolas n'ait pas pensé à nous en laisser...
- Il a déjà tant fait pour nous, ce garçon ! le défend Pauline amusée. Aujourd'hui c'est décidé, on se repose, on profite. Il n'y aura que la corvée de bois à rentrer et je me la réserve après déjeuner.
- Tope là ! valide Alex en claquant sa paume contre celle de Pauline, moi je fais la cuisine et on cocoone les Tavernier, père et fille.

Quand Tilila aperçoit du mouvement sur le massif enneigé à l'est, elle n'en croit d'abord pas ses yeux. Un instant, elle craint le retour d'une meute hostile, elle jette un œil sur Pixelle couchée paisiblement devant le poêle, avant de revenir à son examen.

- Je vois du mouvement là-bas sur le côté, annonce-t-elle enfin sûre de ses observations. Tous les regards étudient avec elle les silhouettes foncées qui se détachent sur le blanc immaculé de la neige.
 - Ce sont des hommes, assure Alex en plissant les yeux.
 - Je pense aussi, quatre si je compte bien, complète Enzo.
 - Amis ? Ennemis ?
 - Faites que ce soit Paul et ses amis, prie Tilila anxieuse.
 - Je ne vais pas attendre de le savoir, déclare Alex en armant son pistolet. Enzo, prend ton arbalète et prépare quelques flèches. Les filles, fermez rapidement les volets, sauf celui-ci. Prise d'une soudaine inspiration, Tilila s'agenouille et fouille la bibliothèque de salon avant de sortir triomphalement une paire de jumelles.
 - Merci Nicolas ! Tiens Alex, vois si tu peux les identifier.
- Alex se plonge dans l'observation des individus.
- Ça peut être eux... ou pas. Ils sont chasseurs, ils ont des arcs. Eux au moins sont équipés pour le froid, ils ont des peaux de bêtes. Le mieux, c'est d'attendre. En tout cas, ils regardent dans notre direction, on dirait qu'ils savent où ils vont.

Ils progressent lentement dans la poudreuse et le temps semble s'arrêter. Enfin, à quelques mètres de la bâtisse, ils s'arrêtent :

- Enzo ! Alex ! appellent-ils plusieurs fois.
- Soulagés, Enzo ouvre la porte et se montre. Le groupe s'avance et entre rapidement au chaud.
- Oh comme il fait bon chez vous, apprécie Tim en souriant. Bonjour mesdames !
 - Bonjour Tim, s'exclame Tilila enchantée, Bonjour Paul, Morgan, Ewen ! Quel plaisir de vous voir, mais quel stress aussi avant d'être sûrs que ce soit vous.
 - Oui, on s'en est douté, c'est pour ça qu'on a crié vos noms dès qu'on s'est senti à portée de voix, explique Paul en retirant la peau de chevreuil qui le protège. On avait peur aussi de récupérer une flèche.

- Comment va ce petit Solal, s'inquiète Alex.
 - Il est complètement remis, il gardera une toute petite cicatrice, souvenir d'une grosse frayeur, un moindre mal, explique Tim encore et toujours reconnaissant.
 - Et comme promis, on est venu vous aider pour la grange, expose Morgan en souriant.
 - Vous avez pris la route avec un temps pareil, moi, ça m'épate, s'exclame Pauline. Nous n'avons rien pour nous couvrir et nous protéger de ce froid, du coup, on a remis à plus tard notre visite chez vous. Vous nous avez attendu peut-être ?
 - Pas vraiment, on se doutait que vous aviez beaucoup à faire. Et on se demandait comment vous vous en sortiez. Et bien, on va vous aider aussi pour vous équiper contre le froid, décide Ewen. Quand on chasse, on gagne de la viande, mais plein d'autres ressources pratiques, rien ne se perd. Et quant au temps, ça ne va pas durer. On a senti le vent tourner. Il est probable que demain tout soit fondu.
 - Déjà ? s'attriste Tilila.
 - Et oui ma puce, on ne peut pas vivre dans une carte postale, note Alex en l'enlaçant. Tiens, où est passée Pixelle ? Elle fait un incroyable chien de garde. En entendant son nom, la chienne, glissée sous le buffet, avance un museau et des yeux craintifs.
 - A mon avis, elle n'aime pas beaucoup vos peaux de bêtes, remarque Enzo.
 - Je suis surpris que vous ayez un chien, relève Paul, sourcils froncés.
 - Oui, c'est vrai, approuve Alex. D'autant plus que c'est un rescapé de la meute. C'est une histoire entre Tilila et cette bête. J'y étais farouchement opposé, mais je dois reconnaître désormais que c'est animal nous est vraiment utile dans nos parties de chasse, sans oublier qu'elle est incroyablement intelligente et affectueuse. J'en suis le premier surpris, mais je me suis beaucoup attaché à elle.
 - Comme nous tous, ajoute Enzo, avant de détourner la conversation devant leur air sceptique. Vous mangez un petit quelque chose avec nous et après on va voir le chantier ?
 - Avec plaisir, on a de la viande séchée à vous offrir, avance Ewen.
- Et le groupe, heureux de se retrouver et d'échanger, s'attable autour d'un poêlon fumant de haricots secs.

L'après-midi alors que le soleil fait étinceler les cristaux ramifiés en une multitude de brillances, les températures se libèrent et augmentent nettement. Le chantier de la grange prend une tournure incontestablement plus attrayante. Les poutres problématiques sont dégagées, nettoyées, grattées, brûlées avec une torche improvisée pour traiter le bois. Elles sont ensuite doublées sur une bonne longueur avec de grosses pièces de bois découvertes en bordure du bâtiment, à l'aide de longues vis et de cordages, savamment liés par Ewen. Quand Enzo repose le plancher, ravi, il sent immédiatement la nouvelle solidité sous ses pieds.

Quant aux invités, ils découvrent assez épatés les matériels relégués dans cette remise. Enzo souhaiterait leur offrir quelque chose, mais le voyage retour rend tout cadeau coercitif. Dans la maison, les couchages sont organisés : Pauline et Tilila dorment ensemble dans la chambre. Sur la mezzanine, un matelas supplémentaire autorise Enzo, Alex et Tim à cohabiter confortablement. Et dans le salon, Paul et Morgan se partagent le canapé, alors qu'Ewen préfère s'allonger dans un fauteuil articulé.

Effectivement, le lendemain, la neige a en partie fondue. Le soleil, à nouveau présent, assèche la terre, tandis que l'eau court en cascade et gonfle les ruisseaux. Les hommes décident de partir pour une partie de chasse. Peu désireuses de cette activité, Pauline et Tilila restent à la maison en compagnie de Pixelle qui trépigne de frustration, mais Alex a jugé préférable de ne pas l'associer à cette expérience. Tilila joue avec elle pour tenter d'embellir son humeur. Pixelle oublie bientôt toute morosité. Pauline s'attache à moudre quelques châtaignes séchées en vue de cuisiner quelques galettes. Elle déplore encore et toujours l'absence de poule qui permettrait d'agrémenter bien des recettes culinaires. Dans l'après-midi, occupées l'une et l'autre, elles ne voient ni n'entendent

arriver le groupe de personnes qui tambourinent ardemment à leur porte.

XIII – Tactiques de guerre

Tilila, comme Pauline, sursautent, alors que Pixelle se met à japper furieusement. Tilila la retient dans ses bras, tandis que Pauline hésitante se dirige à la porte.

- Que voulez-vous ? demande-t-elle à travers le carreau.

Une silhouette s'avance et dégage son visage de la cape en fourrure qui le dissimule :

- C'est moi, Pauline, c'est Léna ! S'il vous plaît, ouvrez-nous...

Pauline libère instantanément le penne et accueille la jeune femme.

- Excuse-moi, je ne t'avais pas reconnue, Léna. Allez-y, entrez bien sûr, venez tous vous réchauffer à l'intérieur.

Léna, la guerrière, celle qui chassait auprès des hommes du clan, s'effondre dans les bras de Pauline, sous le regard médusé de Tilila qui, après avoir enfermé Pixelle dans la salle de bain, accueille les arrivants.

- Bonjour, et bienvenue à vous tous. Vous devez être Lily, la compagne de Paul? Et vous, peut-être Célestin et Marine ? s'essaie la jeune femme en s'adressant à chacun d'après les descriptions faites par Paul. Adélia ? Flora ? Et bien sûr, je reconnais la jolie Capucine et ses deux frères Solal et Loup.

- Bravo Tilila, tu as drôlement bien mémorisé notre équipe, convient Léna en esquissant un léger sourire, avant de retrouver une expression anxieuse. Nos hommes ne sont pas là ?

- Ils sont partis en chasse, explique Pauline. Que se passe-t-il Léna ? Nous ne savions pas que vous veniez.

- Ils nous ont chassés, ils nous ont tout pris et nous ont mis dehors avec juste ce qu'on porte sur nous... Même les enfants, même Adélia et son gros ventre, gémit Léna bouleversée..

- Attends attends Léna, calme-toi, tu vas nous expliquer, mais d'abord, venez vous asseoir. Les enfants, voulez-vous un petit sirop comme l'autre fois, propose Pauline en les invitant vers la cuisine et en disposant les chaises.

Un aboiement retentit du couloir, paralysant les trois petits.

- Non, n'ayez pas peur les trésors, intervient Tilila avec bienveillance. Je vais vous présenter Pixelle, elle est adorable et inoffensive. Venez avec moi.

Sous l'œil vigilant de Flora, Tilila entraîne les enfants dans le corridor. Puis, elle ouvre la porte et prend la petite chienne dans ses bras.

- Vous voyez, elle ne vous fera rien. C'est notre amie maintenant et elle nous rend beaucoup de services en plus de son affection. Voilà, je la pose, elle va vous renifler, c'est sa façon de vous dire bonjour et de vous reconnaître. Ensuite, vous pourrez la caresser.

Très raides, bras le long du corps, les trois enfants se laissent faire, tressaillent quand la truffe humide touche leur peau. Voyant l'animal calme qui poursuit son investigation avec tous les membres, chacun décompresse et quand Capucine s'autorise à la toucher, elle ne peut retenir :

- Oh, comme elle est douce !

- C'est vrai ? s'exclament ses frères. Je veux essayer aussi.

Très rapidement, les enfants se détendent et admettent l'animal parmi eux.

- J'aime l'oubli et insouciance de la jeunesse, relève Adélia en soupirant.

- Alors, racontez-nous, que s'est-il passé, qui vous a chassé ? s'enquiert Pauline en les invitant à s'attabler autour de boissons chaudes et froides.

- Ce sont ceux du Boispré du bas, ils vivent là-bas, c'est quoi à deux ou trois heures de marche. Ils cohabitent à cinq ou six couples. Ils sont près d'une vingtaine avec les enfants. On n'a jamais eu de souci avec eux, on les rencontrait pour faire du troc occasionnellement, échanger nos peaux contre des légumes ou des outils, comme ils se rendent parfois en ville, explique Lily.

- Et là, ils ont débarqué avec des armes et nous ont fait sortir, juste autorisé à prendre nos peaux pour nous couvrir, complète Marine encore choquée.

- Mais, ça n'a pas de sens, analyse Tilila, vous viviez en symbiose, vous complétiez vos besoins, pourquoi vous agresser ?

- Ils ont perdu leur abri à cause de la tempête. Ils n'ont vu que notre grotte dans les parages pour se réfugier.

- Mais vous auriez aussi pu les accueillir temporairement et les aider ?

- Et bien, ils n'ont pas vu cela comme ça. Ils ont juste attendu de voir nos hommes partir. Grrr, je n'ai même pas pu embarquer mon arc, maintenant c'est eux qui l'ont, grommelle Léna.

- Comme tout ! Nos réserves, le petit confort qu'on avait réussi à se créer... Ceci-dit, rien de comparable avec vous, souligne Flora, une once d'envie dans la voix, en balayant des yeux l'intérieur de la maison.

- Oui, nous avons eu beaucoup de chances. Les chiens nous ont poussé ici, justifie Pauline mal à l'aise, tu leur as peut-être expliqué Léna ? Et nous sommes restés. Pour en revenir aux hommes, je pense qu'ils ne vont pas tarder, à moins que vous ne vouliez partir à leur devant ?

- Oui, carrément, adhère Léna. Je ne pourrais pas rester attendre ici, les bras croisés. J'enrage trop à l'intérieur.

- Pareil pour moi, annonce Flora.

- OK, et moi, je vous accompagne si vous voulez, propose Tilila. Ils ont du partir vers le col, et Pixelle devrait facilement trouver leur trace.

Laissant les aînés, les enfants et la femme enceinte à la sécurité de la maison, les trois aventurières se mettent en route.

Elles parcourent une heure de montée avant de voir Pixelle soudain excitée partir en courant, filant comme une flèche. Tilila la rappelle fermement, mais l'animal a désormais un autre centre d'intérêt, qui se dévoile au détour d'un buisson. Alex en tête, un chevreuil autour du cou, accompagné d'Enzo, Paul, Morgan, Ewen et Tim qui ferme la marche, la dépouille d'un autre cervidé sur les épaules.

Passée la surprise de la rencontre, les présentations rapides, Léna, vibrante de rage, expose les faits aux hommes éccœurés.

Tout à l'échange de propos d'incompréhension, de colère, de stratégie, de reconquête, le retour se parcourt à grande vitesse.

Pauline et ses invités ont élaboré une soupe gourmande avec des morceaux de viande séchée qui fondent et parfument le bouillon. Autour du plat chaud, les corps et les discussions s'échauffent. Ewen, l'impulsif, souhaite repartir immédiatement récupérer leur bien. Tim le suit, mais Paul estime qu'il serait sage de s'octroyer quelques heures de repos et de partir avant l'aube. S'ensuit un vif débat qu'observent, cois, les hôtes de la maison. Malgré la fougue des échanges, ils notent la répartition et le respect des temps de parole. Quand chacun a énoncé son ressenti, un vote à main levée s'effectue. Il en résulte que le départ se fera au petit jour et que l'opération sera dirigée par Paul, dont la pertinence de direction a pourtant été mise à mal.

Alex demande ensuite la parole :

- Je vous propose de me joindre à vous.
- Moi aussi, offre Enzo sous les yeux réprobateurs de Pauline et Tilila.
- Bien sûr, avec grand plaisir, mais ne vous mettez pas en mésentente à cause de nous, déclare Paul en surprenant les protestations silencieuses des femmes.
- Non, aucunement. Je pense qu'elles comprennent à quel point elles apprécieraient elles aussi une aide dans la même situation.
- Oui, bien sûr, bafouille Pauline embarrassée.
- Alors, c'est acté.
- Et moi ? demande Léna.
- Sans ton arc, tu ne seras pas au top. Et puis, ce n'est pas la chasse... Je préférerais que tu restes ici, l'enjoint Ewen prévenant.
- Bon, pour cette nuit, on va pousser les meubles. Enzo et Alex, embauchez du monde et allez donc chercher les matelas qui sont dans la grange, commande Pauline qui s'est reprise.

Tant bien que mal, les dix adultes et les trois enfants s'entassent dans les trois pièces de la maison pour passer la nuit. La promiscuité et l'excitation rendent le sommeil difficile à trouver, mais tout le monde est heureux de se sentir au chaud et en sécurité parmi les siens.

De très bonne heure, les hommes se mettent en route, bénéficiant par chance d'un clair de lune lumineux. Le clan a prêté à Enzo et Alex des peaux pour se couvrir.

La séparation est difficile pour Pauline et Tilila qui n'ont que très peu dormi. Tilila repense aux guerres de son enfance passée en Afrique où ethnies se disputaient un morceau de terrain, une rivière. Les hommes revenaient rarement et toujours extrêmement abîmés et changés, physiquement et moralement. Pauline n'a jamais connu de conflit direct, mais son imagination, nourrie par les récits de Tilila, lui distille des visions cauchemardesques. De longues minutes, les deux femmes serrées contre leur conjoint respectif, savourent la force et la chaleur qui émanent de leur corps. A regret, elles s'écartent et les libèrent sans autre encouragement que l'affection dans leur regard.

La progression se fait en silence. Passé l'euphorie de la veille, Alex comme Enzo doute de cette bataille qu'ils vont livrer. Ils vont se retrouver face à des individus comme eux, qui luttent pour leur survie. A leur place, auraient-ils chassé d'autres humains pour profiter de leur bonne fortune ? Pour la maison, c'était facile, elle était inoccupée, mais ils se battraient probablement pour la garder, si d'autres la convoitaient à leur tour... Toutes ces pensées sur leur légitimité, plus des images de violence, les traversent.

Dans les volutes matinales des brumes qui se déchirent, la maison s'éveille tranquillement. Les enfants sont heureux de ce nouvel endroit, si chaud et confortable. Ils ont bien dormi et chahutent, inconscient des enjeux qui se trament. Ils ont eu peur des envahisseurs, ont laissé leurs jouets, leurs frondes, lance-pierres et autres pistolets en bois, mais ils ont déjà tourné la page, merveilleuse clémence de l'enfance !

Célestin, fatigué, reste alité.

Quant aux femmes, tourmentées, elles sont à pied d'œuvre : le feu crépite, la bouilloire chauffe, les matelas sont redressés pour pouvoir circuler. Elles échangent peu de mots, noyées dans leurs réflexions.

- Nous apprendriez-vous à préparer le chevreuil ? suggère enfin Tilila, désireuse de trouver une activité. Comment tanner la peau ? Tout ce qu'il y a à récupérer sur cet animal ?

Par plaisir et besoin de s'occuper, les femmes acceptent volontiers et se partagent les tâches autour des deux bêtes. La première partie du travail s'exécute à l'extérieur. Bientôt les voix résonnent d'explications, de démonstrations, tandis que les couteaux affûtés tranchent soigneusement la peau

le long des jambes, afin de la détacher du corps d'une seule pièce. Elle sera ensuite méticuleusement grattée, débarrassée des derniers lambeaux de chair avant d'être nettoyée, puis tannée. Son cuir en fera ensuite une formidable matière, difficile à percer certes, mais une fois cousue, incroyable de résistance et de protection. Puis, elles s'évertuent à dépecer les dépouilles. Les morceaux de viande sont ramenés sur la table de la cuisine. Flora trie et émince les parties qui seront séchées au dessus de la cuisinière. Tilila est sortie à la grange ramener un moulin à viande qui va leur servir pour réaliser des saucisses ou des pâtés. Léna s'affaire à construire une structure où elles vont pouvoir pendre les morceaux.

Marine, inquiète, est retournée auprès de Célestin. Adélia se repose tout en gardant un œil sur les enfants.

Pauline et Lily sont restée dehors et travaillent les peaux. Un peu nauséuse, Pauline évite de regarder les organes prélevés dont Lily a prévu de s'occuper ensuite : estomac, vessie, intestins,... qu'elle lavera, gonflera d'air pour leur procurer une taille respectable et utile, futurs récipients de fortune.

Lily la rassure et avec un sourire :

- Ce n'est pas ton truc la boucherie, je crois ?

- Non, c'est vrai, je suis désolée. Jusqu'à récemment, je ne me nourrissais essentiellement de végétaux. Mais c'est devenu très compliqué en voyageant, surtout à cette saison. J'ai du mal à accepter ma survie au détriment d'une autre vie. Pourquoi la mienne vaudrait plus que celle de ce chevreuil ?

- C'est effectivement une grande question philosophique que tu te poses... Peut-être, accepte simplement le cycle naturel, nous sommes le prédateur dans cette chaîne. Et puis, tu vas voir, ce chevreuil ne va pas nous donner que sa viande ; c'est tout son être que nous allons valoriser. Nous avons une grande reconnaissance pour lui. Les hommes n'ont pas pris le temps de nous raconter leur chasse, mais à chaque mort, celui qui a porté le coup fatal invite les autres chasseurs à toucher le corps encore chaud et à s'incliner quelques instants pour s'excuser de lui avoir pris sa vie, le remercier de son don et l'accompagner en pensée. Cela peut sembler théâtral, mais je trouve que ça permet de garder un respect et de ne pas tuer à tout va, parce que par exemple tu adores les oreilles de chevreuil grillées et tu jettes le reste.

- Vu comme cela, je vais peut-être me réconcilier avec la viande, convient Pauline.

- Je pensais en réalité que c'était le contact avec l'anatomie, le sang qui te rebutait.

Pauline ne peut retenir un rire :

- Tu sais, je suis infirmière alors, j'ai déjà dû dépassé ce stade.

- Infirmière, ça c'est du pratique ! C'est Adélia qui va s'en trouver rassurée de te savoir à proximité, elle qui angoisse tant pour son accouchement. Moi, je travaillais dans l'enseignement et question survie, mes cours de français ne m'aident pas à manger ou me soigner.

- Ce n'était pas ma spécialité, mais je l'accompagnerai et la soulagerai de mon mieux.

Pauline, un bref instant, se transporte dans son passé quand elle soutenait son amie Anita dans cette même situation. Elle avait eu un enfantement plutôt facile, sans complication. Et son petit Thomas, son filleul, avait été pour elles deux une telle source de bonheur. Leur disparition à tous les deux après plus de cinq ans de vie paisible représentait un déchirement à jamais gravé dans son cœur. Témoin de son abattement passager, Lily pose une main compatissante sur l'épaule de Pauline.

- On porte tous des poids à nos pauvres existences. Si tu veux, tu me raconteras...

Tilila apparaît au coin de la maison, le moulin à viande dans les bras.

- Vous n'avez pas vu Pixelle ?

- Elle doit être à la maison avec les enfants, suggère Pauline.

- Non, elle est sortie avec moi jusqu'à la grange. On repartait quand elle s'est arrêtée comme si elle sentait quelque chose dans l'air, elle m'a regardée et elle a détalé comme un lapin. Quand je l'ai rappelé, elle a continué sa course.

- Bah, elle ne peut pas être bien loin, ne t'inquiète pas Tilila. Elle vit sa vie et elle va revenir. Mais les paroles de Pauline n'apaisent pas Tilila. Depuis qu'elle a élu domicile chez eux, Pixelle ne les quitte plus, reste toujours à portée de voix. Un sombre pressentiment oppresse sa maîtresse. Après un dernier regard vers les collines, un soupir, Tilila rentre dans la maison.

- Et puis, toute cette viande, ces odeurs, elle doit avoir envie de chasser elle aussi..., complète Pauline.

De leur côté, les hommes marchent vite, pressés d'en démordre et d'en finir. Quand l'environnement devient familier aux exilés forcés, la troupe s'arrête.

- Il serait temps de s'organiser, énonce Paul. Avez-vous pensé à des stratégies en marchant ?

- Quelle stratégie ? fulmine Ewen. On y va et on les déloge, point !

- Tu oublies qu'ils vont nous voir arriver de loin et ne nous laisseront même pas approcher, tu peux en être certain. Alors me faire tirer à découvert comme un lapin, j'suis pas preneur, proteste Tim.

- Vu notre site, il faudrait les attirer dehors, et les autres seraient postés au dessus, d'où il sera facile de les viser, propose Morgan.

- Et comment tu les fais sortir ? objecte Tim sceptique. Ils seront nécessairement sur leurs gardes. As-tu une idée Paul ?

- Ma foi, vous avez tous une part de vérité. Idéalement, il faut aussi considérer le lieu, ne pas tout mettre à sac. On peut s'approcher encore et les observer. Ils sont probablement dehors avec le temps qu'il fait. D'ailleurs, peut-être devrions-nous attendre demain matin, en laisser sortir un ou deux, les attraper et en faire une monnaie d'échange ?

- Non non et non, réfute Ewen. Encore attendre et puis passer une nuit dehors sans feu pour ne pas se faire remarquer, je rejette !

- Effectivement, ce n'est pas tentant, approuve Morgan, puis se tournant vers Alex et Enzo qui suivent les échanges. Vous avez une idée ?

- Approchons et nous aurons sans doute une meilleure vision des lieux, souscrit Enzo. Combien sont-ils ?

- Ils étaient une vingtaine avec femmes et enfants la dernière fois qu'on y est allé, réfléchit Tim. Tablons sur dix bonshommes armés, et probablement quelques femmes aussi.

- OK, il nous gagne au nombre. Il va falloir ruser, note Alex.

- Bien, plus un mot, plus un craquement de branches, on y va en douceur et à mon signal, on se replie pour aviser.

Paul le premier s'avance sans un bruit, suivi des cinq autres. Les feuilles les dissimulent, la grotte n'est pas encore visible mais des éclats de voix crépitent. Quelques pas encore et ils auront une vision sur le site.

Alors qu'il suit ses acolytes, courbés dans les genêts, Enzo ressent une vive douleur dans son biceps gauche, une violente piqûre. Tournant les yeux, il considère perplexe et consterné la flèche qui s'est fiché dans son bras.

- Mais que..., lâche-t-il, alors que d'un geste, Ewen devant lui, lui intime le silence

- Enzo !

Alex, stupéfait à son tour, lorgne de la blessure aux environs, sans rien y déceler. Les autres se sont retournés et contemplent ahuris la blessure d'Enzo. De l'autre côté des buissons, une voix se fait plus distincte et menaçante :

- Ho ! Ça, c'est juste un avertissement et vous pouvez nous remercier, le cœur était aussi facile à viser ! Alors maintenant, vous dégagez, vous n'avez plus rien à faire ici !

- On peut négocier quand même ! lance Ewen exaspéré.

- Non, je ne crois pas. Vous n'êtes pas en posture de réclamer quoique ce soit et rien ici ne vous appartient plus ! ironise la voix.

- C'est bon, on part, répond vivement Paul.

- Et Enzo ? s'impatiente Alex.

- Tiens ton bras en écharpe comme tu fais c'est bien. Vous les autres, ouvrez-lui les branches qu'il n'accroche pas, on va s'en occuper dès qu'on ne sera plus dans leur visée, rassure le vieux guide.

Quelques vingtaines de mètres plus loin, dans une clairière, le groupe s'arrête autour d'Enzo :

- Pas de chance mon vieux, compatit Ewen. Bon, ce n'est pas grand-chose, mais tu vas voir ce qu'ils vont prendre en retour.

Médusé, Enzo ne quitte pas des yeux cette tige de bois qui traverse son bras de part en part.

- Tim, tu t'en charges ? ordonne Paul pensif.

- Ça marche ! Alex, tu maintiens le bras, qu'il ne bouge pas.

D'un mouvement sec, à deux mains, sans hésiter, il casse net la flèche. Enzo a sursauté. Pâle et silencieux, il voit toujours le projectile enfoncé dans sa chair. Il ne perçoit pas par contre le regard entendu qu'échangent Tim et Morgan.

- Bien, on va la retirer maintenant Enzo. N'aie pas peur, ça va aller vite, explique Tim en appliquant une main sur son bras, la flèche entre ses doigts, et l'autre à l'extrémité du bâton.

Un hochement de tête à l'intention de Morgan qui s'écrie :

- Enzo !

Celui-ci tourne la tête vers Morgan, tandis que Tim tire vivement sur l'extrémité plantée dans la chair. Enzo pousse un cri de douleur et de surprise, puis soulagé contemple le petit trou d'où s'écoule un mince filet de sang. Petit à petit, les couleurs reviennent sur son visage.

- Bravo, c'était pas une partie de plaisir mais tu t'en es sorti comme un as, le félicite Tim.

- Merci, bafouille Enzo.

- Tu es un vrai guerrier maintenant, l'adoube Ewen d'une poignée de main, suivi de Paul, Morgan et Alex qui ne veut pas être en reste.

- Viens ici, près de la rivière, l'invite Tim. On va nettoyer ta blessure à l'eau. Tu peux ramasser un peu de plantain Ewen ? On va en appliquer dessus. Tu as un mouchoir Enzo ?

Quelques minutes plus tard, un bandage bariolé au bras d'où s'échappent quelques feuilles vertes, Enzo reprend sa place autour du conseil de guerre qui se tient à nouveau.

- Vous avez des liens de parenté entre vous, s'intéresse Pauline tout en grattant les lambeaux de chair sur la peau du chevreuil.

- Oui, Tim est notre fils aîné, le seul que nous ayons réussi à extraire du système avant que tout ne s'effondre, développe Lily.

- Tu as combien d'enfants ?

- Avec Paul, nous en avons eu trois, Tim, Calixte et Billy. Paul avait d'une première union, une fille avec qui il a perdu le contact très tôt. Mais avec Calixte et Billy, jusqu'à la fin des téléphones, nous étions parvenu à garder un lien, même si pas toujours des plus chaleureux. Malheureusement, nous n'avons pas réussi à les convaincre de nous suivre. Ils ont l'un comme l'autre préféré continuer leur petite vie. Quand nous avons vendu la maison pour rejoindre un collectif, Billy s'est fâché, nous jetant à la figure que nous n'avions pas le droit de dilapider leur héritage, il n'a pas compris que nous savions que les biens matériels n'auraient bientôt plus aucune valeur et que l'urgence était de se regrouper, trouver un abri et penser la survie. Tim a plusieurs fois tenté d'argumenter, puis nous avons renoncé. On ne s'appelait plus. Et désormais, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, lui, son amie et leur deux petits.

Le regard voilé de Lily se perd dans les collines, avant de poursuivre :

- Et Calixte était déjà partie depuis de nombreuses années en région parisienne, sûre que la compagnie des autres lui serait salutaire. Qu'est-elle devenue ? Cette impuissance a été si difficile à vivre, on devait s'y prendre de travers, mais comment atteindre leur bon sens ? On s'est dit que notre départ les ébranlerait, les aiderait à se poser les bonnes questions, mais ça n'a pas été le cas.

- Et l'expérience du collectif ?

- Le pire et le meilleur ! On a eu des moments de communion incroyable, des échanges si profonds,

on se sentait sur la même longueur d'onde avec le groupe, au début en tout cas. Et puis, assez vite, sur la trentaine qu'on était, il y a eu des tensions, des frustrations. L'intérêt individuel primait le groupe. Beaucoup sont partis, la communauté a explosé. Grâce à cette aventure, nous avons sympathisé avec nos compagnons d'aujourd'hui et avons pris la route ensemble vers ces montagnes, forts de cette expérience.

A l'intérieur de la maison, Célestin s'est finalement levé. Ses soixante-sept ans lui pèsent. La marche forcée de la veille l'a épuisé. Et puis, il vit mal sa déchéance. Il était le seul homme à la grotte et, face à l'assaut, il a été incapable de protéger les femmes. Paul, plus âgé d'un an, est beaucoup plus alerte que lui, il est de toutes les parties de chasse et autres expéditions. Même si Tim a l'étoffe d'un futur chef, Paul a encore la sagesse et le charisme pour rassembler. Lui, Célestin, se sent devenir le boulet du groupe. Marine prend soin de lui, mais quelle image lui renvoie-t-il toujours fatigué, toujours ses douleurs... Il essaie de ne pas se plaindre en continu mais il n'éprouve plus beaucoup de plaisir à vivre. Il aimait bien boire, bien manger ; désormais, les repas ne lui apportent que frustration et ennui. Il a accompagné Marine quand elle a parlé, ça fait déjà vingt ans, de suivre un collectif. Ils n'avaient pas d'enfants, pas de compte à rendre. Il a aimé au départ cette liberté, ce partage des tâches, avoir toujours quelqu'un avec qui discuter ou boire un coup. Et puis les choses ont mal tourné. Des tensions, des crises, beaucoup sont partis pour un ailleurs. Quand on leur a repris le terrain sur lequel ils avaient bâti leurs constructions en bois, il a pensé que c'était la fin, sans plus aucun revenu pour rebondir. Mais Paul était là, Paul le meneur. Paul leur a trouvé des granges, des maisons abandonnées, mais à chaque fois, c'était du provisoire. Les lieux étaient invivables ou on venait les en chasser, jusqu'à cette grotte qu'ils ont bien réussi à aménager malgré l'humidité, enfin jusqu'à hier. C'est toutes ces idées sombres qu'il ressasse assis dans la cuisine à regarder les femmes qui s'activent. Et pourtant, il les aime bien... Même Marine participe. Sa Marine qu'il connaît depuis presque quarante ans, plus souvent de la terre sous les ongles que du vernis dessus. Elle a l'esprit pratique et de l'enthousiasme à revendre. Elle est toujours jolie à ses yeux, ses yeux gris désormais assortis à ses cheveux.

- Qu'as-tu donc à me regarder ? lui lance-t-elle en souriant, sentant son regard appuyé.

- Je pense...

Et Flora, la sage Flora, la maternelle Flora. Comme si elle n'avait pas assez de ses trois petits et de son homme, elle veille sur les autres. Brune, les cheveux invariablement attachés, elle est partout de toutes les activités, à la cuisine, au jardin, à gérer les enfants.

Adélia, c'est la porcelaine du groupe, petite, fragile, blondinette aux yeux et à la peau pâles, elle incarne la douceur jusque dans ses gestes, telle une danseuse. Sa voix cristalline les envoûte tous quand elle chante. Elle ne le réalise pas, se sent souvent vaine, inutile et pourtant elle est l'artiste dont ils ont tant besoin, celle qui leur apporte le rêve, l'oubli, la grâce, l'illusion quand le moral ne suit plus. Le bébé ne devrait plus tarder et ça l'inquiète. Assise sur la chaise près de Célestin, les mains sur son ventre bien rebondi, elle lui jette un œil malicieux :

- C'est beau d'avoir des équipes qui travaillent pour nous, tu n'es pas d'accord Célestin ?

Il se contente d'un sourire entendu et poursuit son investigation. Il reste Léna, sa petite Léna, la guerrière de l'équipe. Deux nattes châtain lui glissent derrière les oreilles, des yeux bruns vifs capables de percer n'importe quelle cuirasse, un peu trapue et pourtant si féminine. Elle joue ses émotions sans complexe, sa colère comme sa tristesse, sa joie ou son admiration. Et plus que tout, son sens de la justice prime. Il se dit qu'elle aurait excellé en « super héroïne » de roman.

Qui a-t-il oublié ? Ah oui, Lily, encore dehors avec cette Pauline, qui semble être aussi quelqu'un de fiable et de complaisant. Comme cette jolie Tilila, qui n'a vraiment pas une beauté ordinaire et qui surtout semble l'ignorer. Les occupants de cette maison forment deux gentils couples, Enzo et Pauline, plus âgés, plus proches de lui, et Alex et Tilila, dans les âges de Tim et Flora. Ewen et Léna, Morgan et Adélia sont les jeunets. Les couples sont bien assortis avec la fougue orageuse du blond Ewen, le calme et le réfléchi du robuste Morgan, et Tim, posé, pondéré, méthodique. Et donc Lily, son esprit ne cesse de vagabonder. Par la vitre, il l'aperçoit discutant avec entrain. Elle aussi, comme son compagnon, ne porte pas ses soixante cinq ans. Elle déborde d'énergie, se pose en

grand-maman de son petit monde qu'elle couve avec affection. Des cheveux très blancs qu'Adélia lui coupe, elle soigne son apparence et a conservé de sa vie d'avant le souci d'une belle allure. Comme Paul, elle veille à désamorcer les tensions et à cultiver le respect et l'écoute. Célestin réalise soudain à quel point il touche le bonheur, comme il se sent en famille parmi ces êtres et que finalement, c'est ce qu'il attend de la vie. Instantanément, il ressent l'absence des hommes, et son vague à l'âme fait place à l'anxiété.

Pauline et Lily tout en discutant ont fini de gratter les peaux. Elles doivent encore les laver, avant de les étendre. C'est alors qu'un hurlement lointain retentit dans les hauteurs, suivi de plusieurs autres. Les deux femmes s'arrêtent, tendent l'oreille.

- Est-ce que ça pourrait être des loups, glisse Pauline avec inquiétude.
- Sans l'ombre d'un doute, rétorque Lily. Nous avons été attaqués l'an passé, mais ils ne pouvaient pas pénétrer dans le refuge et ils ont eu peur des flèches, ils sont partis.
- Et nos hommes, murmure Pauline très angoissée, ils sont dehors.

- C'était quoi ça ? s'écrie Tilila en sortant précipitamment de la maison.
- Ça ressemble au cri des loups, Tilila, mais ne t'affole pas, nous ne risquons rien, assure Pauline.
- Et Pixelle ? Elle est rentrée ? Vous l'avez vue ?

La panique s'empare d'elle, crispant les traits de son joli visage.

- Non, elle n'est pas réapparue, mais fais lui confiance Tilila, elle a passé plus de nuits dehors que protégée dans une maison, elle a dû filer se cacher.

Pixelle n'est pas en train de fuir, au contraire. Elle a senti les loups bien avant de les entendre. Alors qu'elle accompagnait sa maîtresse à la grange, l'odeur l'a frappée, en pleine truffe. Mais elle a aussitôt senti l'immense danger qui guette celui qui a mis tant de temps à l'accepter et pour qui elle donnerait désormais sa vie, Alex.

XIV – Changement de programme

Encore inconscient de ce nouveau péril, Alex écoute avec Enzo les arguments des uns et des autres qui bataillent à nouveau autour de l'offensive. Ceci-dit, la blessure d'Enzo a quelque peu refroidi les ardeurs. Même Ewen semble douter.

- Je vous l'avoue, je ne sais plus ce qu'il faut faire, confie Paul avec lassitude. Ils nous ont repéré avant même que nous n'ayons remarqué quoique ce soit. Comment éviter l'hécatombe ? J'ai promis à vos épouses de vous ramener entier, ce n'est déjà plus vrai pour toi, mon ami.

Enzo lui renvoie un sourire en levant son bras blessé, signe qu'il ne va pas si mal.

- Attendons demain, comme tu l'avais suggéré, relance Ewen posément.

- Oui, et ensuite, on s'entre-tue ?

Tim doute aussi de la faisabilité de leur entreprise. Le prix à payer lui paraît soudain disproportionné.

- Nous n'avons pas d'autres choix, relance Morgan démuni, nous n'avons pas d'autre abri. Hier c'était la neige, demain la pluie, il nous faut reprendre notre grotte.

- Et oui, je sais bien, approuve Paul en hochant la tête.

- Écoutez, et ce n'est pas que parce que j'ai le bras perforé, mais je ne suis pas belliqueux pour un sou. Je pense que si on retourne là-bas, il y aura beaucoup de sang versé, et pas que le leur, commence Enzo, puis se tournant vers Ewen, je sais qu'il y a une question d'ego et de testostérone dans cette histoire, qu'on vous a délesté de ce que vous possédiez. Maintenant considérez mon offre, et pardon Alex, je ne t'ai pas consulté. Pourquoi ne viendriez-vous pas vivre avec nous ? Vous avez tous remarqué ce confort dispendieux qui nous est tombé du ciel, partageons-le. Oui au début on va être à l'étroit, l'affaire de quelques mois. Vous avez vu cette grange. On peut facilement la rendre habitable et confortable. Les équipements étaient pensés pour une époque où les besoins étaient énormes. Aujourd'hui, tel que l'on vit, on aura un vrai bien-être. Ensemble, on sera plus fort, ensemble on ira plus vite, on va pouvoir mieux cultiver, on va pouvoir se protéger, s'épauler. Pense à Adélia qui va bientôt accoucher Morgan.

Sa tirade terminée, Enzo regarde Alex timidement.

- Oui Enzo, tu as raison, complètement raison. Je suis d'accord, j'y pensais et tu l'as très bien formulé. On en a vécu des péripéties ensemble et la conclusion est indiscutable, c'est le nombre qui nous rend plus fort. On apprendra à s'entendre, à s'aménager de l'intimité, mais c'est ainsi que l'on pourra passer les épreuves à venir.

- Merci pour cette générosité spontanée et inattendue, Enzo, Alex, déclare Paul en se levant et en leur serrant la main. Ceci-dit, on connaissait déjà vos qualités de cœur, vous qui n'avez pas hésité à vous mettre en danger pour nos enfants. Maintenant, nous devons délibérer ensemble à cette offre avant de vous répondre. Quoiqu'il en soit, si nous décidons de retourner nous battre, je pense que nous le ferons sans vous.

Cette fois, c'est Alex et Enzo qui se redressent et s'éloignent suffisamment du groupe pour ne pas entendre les échanges. Ils s'installent sous un châtaignier et décortiquent quelques fruits qu'ils mâchonnent en attendant. Ils voient Paul, Tim, Ewen et Morgan discuter avec animation, un bras levé, un doigt qui pointe vers la grotte. Enfin, a priori d'accord, ils se lèvent et rejoignent les deux hommes.

Paul prend la parole.

- C'est d'accord. Nous avons mesuré que nous avons infiniment plus à perdre à retourner à la grotte pour finalement peu de choses, et énormément à gagner à nous unir avec vous. C'est vrai que vos équipements, votre cadre de vie, les arbres déjà plantés sont autant de richesses que nous ne trouverons probablement pas ailleurs, sans compter vos qualités à vous qui ne peuvent que consolider le groupe. C'est généreux de votre part, en tout cas, je partage aussi l'idée qu'à plusieurs on multiplie nos chances.

- Alors on rentre ? conclut Alex radieux.

- Je pense que c'est sage de prendre la route et nous éloigner de ces lieux hostiles, mais la nuit tombe alors je propose que nous installions un camp pour la nuit assez rapidement, invite le vieil homme.

Les six hommes se remettent en route avec allégresse. Ils abandonnent quelques biens matériels certes, mais gagnent tellement à côté. Leur orgueil les tarade un peu, un petit quelque chose de ne pas avoir été à la hauteur, de s'être avoué battu rapidement, mais n'est-ce pas plutôt leur signe d'intelligence et de bon sens ?

- Ah mon avis, ils vont mal dormir, ricane Ewen, à guetter toutes les ombres et les bruissements, à s'inquiéter de la tactique qu'on projette...

- Maintenant, on va les oublier Ewen, intervient Paul le sage, et juste leur souhaiter d'être heureux dans le lieu qu'ils ont choisi.

- Ah par exemple..., s'étrangle Ewen.

- Et peut-être même les remercier de cette nouvelle vie qui s'offre à nous.

Perturbés de cette vision des choses, les hommes méditent en avançant.

Une clairière plutôt plane se présente comme le lieu idéal pour bivouaquer. La fraîcheur est tombée,

vive et pénétrante. Aussi c'est sans l'ombre d'une hésitation que les hommes s'organisent une bonne flambée. Dans la lueur dansante des flammes, les visages sont détendus et les blagues fusent autour de quelques morceaux de viande séchée qu'ils mastiquent avec application. Lorsque le hurlement lointain retentit, tous se figent, muscles contractés.

- Un loup ? lance Alex inquiet.

- Oui, confirme Paul. On en a déjà vu autour de la grotte. Pas de panique, tout dépend leur nombre. Veillons à bien alimenter le feu. Gardez vos armes à portée de main.

Comme pour lui répondre, d'autres hurlements résonnent dans la nuit, beaucoup plus proches. Un bruissement dans les buissons juste à côté d'eux les fait sursauter. Une forme s'en extrait d'un bond et avant que quiconque n'ait eu le temps de bouger, le petit ratier noir et blanc se jette sur Alex à grand renfort de léchouilles affectueuses.

- Hé Pixelle, tu sors d'où toi ?

Alex flatte vigoureusement sa fourrure, exprimant à sa façon son plaisir de la voir.

Les hurlements retentissent à nouveau, très proches.

Pixelle, oreilles dressées, saute des genoux d'Alex, sans qu'il ne puisse la retenir.

Avant de quitter le cercle de lumière, elle lui lance un dernier regard, ensuite observe l'obscurité, attendant comme un signal. Puis, elle détale, disparaissant dans l'obscurité.

Alex, debout, fixe impuissant la place d'où elle s'est évanouie.

Pas encore remis de sa surprise, il entend, ressent les vibrations d'une cavalcade avant d'apercevoir furtivement les cinq ou six masses sombres qui effleurent leur halo de rayonnement.

Les loups n'ont pas une attention pour eux, ils décampent, accaparés par la poursuite de leur proie.

- Fichue bête, elle nous a ramené les loups, marmonne Ewen irrité.

- Mais non, tu n'as pas vu ? le détrompe Tim, ils sont arrivés de la direction opposée. Au contraire, elle se sacrifie en les attirant sur ses traces pour qu'ils nous épargnent.

- Pixelle, pourquoi as-tu fait ça ? proteste Alex, ému.

Au loin, les « Ahouuuu », les grognements rauques et des aboiements se mêlent en une discordance insupportable.

- Alex, nous ne pouvons rien pour elle, déclare Enzo posant une main sur son épaule.

- Tilila avait tellement raison... Cette chienne est juste incroyable. Comme je regrette de l'avoir autant rejetée.

- Je propose qu'on s'organise pour la nuit, lance Morgan pour faire diversion. On fait des tours de garde par deux de trois heures. Alex, on prend le premier si tu veux ? Ensuite, Tim et Ewen et pour finir Enzo et Paul, vous serez mieux reposés.

- Merci de considérer nos âges avancés, relève Paul en grimaçant.

- Vous pensez qu'ils peuvent revenir ? demande Enzo.

- Tout dépend de la distance où elle les aura menés, et de leur degré d'affamement, précise Paul.

- Je croyais que les loups n'attaquent pas l'homme ?

- Oh, tu viens d'un pays où il n'y a pas de loup je vois, sourit Paul. Bien sûr ils attaquent les humains, même s'ils nous craignent plus que les chiens. Ils réfléchiront sûrement à deux fois avant de nous affronter, mais ils sont rusés, ne jamais l'oublier. Allez, prenons un peu de repos, comme l'a proposé Morgan.

Et la nuit s'étire, inconfortable pour ceux qui s'allongent à même le sol auprès du feu, blanche pour les veilleurs.

Au petit matin, chacun est soulagé de reprendre la route.

Aucune trace de Pixelle, ni des loups, Alex est meurtri.

- Comment annoncer cela à Tilila ? ressasse-t-il en marchant.

- Je sais, mais tu seras là et c'est déjà beaucoup, déclare Enzo tout autant affligé.

Peu avant midi, ils arrivent en vue de la maison.

XV - Héroïne

Ils y reçoivent un accueil plus que chaleureux. Les couples se reforment instantanément dans le soulagement et la gaieté. Enzo avec sa blessure devient l'attraction. Pauline, très satisfaite de l'état de son entaille, constate que la cicatrisation a déjà commencé grâce aux plantes, puis ne le quitte plus.

Les femmes veulent tout savoir, tous les détails :

- Alors, vous ne vous êtes pas approchés plus près ?
- Vous n'êtes pas entrés dans la grotte ?
- Et du coup, vous n'avez rien récupéré ; on fait comment maintenant ?

Sous la salve de questions et de reproches mêlés, Paul demande la parole :

- Oui, vous avez cent fois raisons, nous ne sommes pas allés au bout. Nous avons jugé, après la blessure d'Enzo, que nous n'étions pas en posture de vaincre facilement. Nous avons énormément à perdre. Et Alex et Enzo nous ont alors fait une proposition que nous avons étudiée avant de l'accepter, en espérant qu'elle vous satisfera aussi. Enzo, je te laisse leur exposer.
- Pauline, Tilila, je ne vous ai pas consultées non plus, pardon de vous mettre devant le fait accompli, j'espère que vous validerez aussi. Compte tenu des risques à prendre, compte tenu de la place que nous avons ici, grange comprise, de tous les équipements de confort, de la richesse du terrain, de notre besoin d'être épaulé, j'ai invité Paul et ses compagnons à nous rejoindre pour vivre ici, et abandonner définitivement leur grotte.

S'ensuit un tumulte assourdissant où les questions fusent en tous sens. Enzo observe les expressions de visage où l'inquiétude a déserté au profit d'exultation et d'enthousiasme. Il cherche le regard de Pauline où il ne lit que approbation et affection.

Tilila de son côté affiche un visage tourmenté. Alex s'approche :

- Tu es contrariée ma chérie ? Cela t'ennuie que nos visiteurs s'installent durablement.

Tilila secoue la tête et ses yeux s'embuent de larmes :

- Non non, pas du tout, au contraire, ils ont tellement à nous apprendre. Pardonne-moi, c'est juste Pixelle qui a disparu. Je suis si inquiète... On a entendu des loups, tu sais, et elle a filé comme ça, au lieu de se mettre à l'abri dans la maison avec nous, je ne comprends pas.
- Oh ma puce, je suis désolé.

Alex attire Tilila contre lui, puis la guide à l'écart.

- Ta chienne est tout juste extraordinaire. En entendant les loups, au lieu de se mettre en sécurité, elle a pensé à nous. Elle nous a rejoint dans la nuit.
- Tu l'a vue, Alex ? Elle est venue à toi.

Alex acquiesce.

- Et où est-elle maintenant ? Pourquoi n'est-elle pas revenue avec vous ?

- Sois forte Tilila... Pixelle s'est sacrifiée pour nous. Elle a attiré les loups à ses trousses loin de notre camp.

A ces mots, Tilila blêmit. Elle se cache le visage dans les mains et sanglote doucement contre la

poitrine d'Alex.

- Oh non, pas ça, gémit-elle. Je sais que ce n'est qu'un chien, mais je l'aimais tellement et elle est morte de la plus horrible des façons.

- C'était plus qu'un chien et c'est toi ma chérie qui me l'a montré. Elle était particulièrement intelligente et dévouée. Elle l'a prouvé jusqu'au bout.

Alex garde Tilila enlacée quelques instants en la berçant doucement.

Adélia passant à proximité surprend cette étrange effusion de tristesse. Discrète, elle s'écarte et interroge Pauline.

- Tu sais ce qu'elle a, Tilila. Elle est complètement retournée, en larmes, avec Alex qui la console. C'est à cause de nous ?

- Non, Adélia, rassure-toi. Elle est malheureuse parce la petite chienne a disparu, et elle est angoissée à cause des loups qui rôdent.

- Et elle peut, sauf que tu ne sais pas tout, ma Pauline...

Et Enzo raconte à sa tendre le sacrifice du loyal animal.

Pauline essuie une larme, elle aussi. Lily la voit faire et du coup, tout le monde s'intéresse à cette affaire.

Léna réfléchit rapidement :

- Bon, il y a de grandes chances qu'elle n'ait pas survécu, mais tant qu'il y a incertitude, il y a de l'espoir.

Tilila semble émerger :

- Tu veux dire qu'elle pourrait être vivante quelque part ? reformule-t-elle pleine d'un fol espoir.

Non, ça ne colle pas, elle serait rentrée.

- Écoute, elle peut encore arriver et sinon, rien ne nous empêche de la chercher ! Je suis experte pour chasser et traquer les animaux que je veux manger. Je peux mettre mes talents à ta disposition et suivre sa trace.

- Oui, excellente idée, partons, allons-y maintenant !

Tilila, enthousiaste, s'accroche à cette perspective et trépigne d'impatience.

Enzo calme le jeu :

- Pas si vite. Il est hors de question que vous viviez une nuit dehors comme on vient d'en connaître une, avec les hurlements pour berceuse. Pixelle n'aura pas fait ça pour rien. Si c'est pour repartir au devants de risques inutiles... Moi, je veux bien que vous partiez à sa recherche, mais départ demain de bonne heure.

Un peu déçue, Tilila s'accorde aux arguments sages de son papa.

Le lendemain, avant le lever du soleil, Léna, Alex et Tilila se mettent en route.

- Alex, guide-nous jusqu'à votre campement si tu retrouves. On ira plus vite à chercher directement à partir de là-bas, que de tracer sa route depuis ici.

Sans trop de difficultés, Alex retrouve les lieux de leur nuit mouvementé, le brasier éteint atteste de leur passage.

Léna scrute le sol et avant qu'Alex n'ait précisé les faits, elle déclare :

- Les loups arrivaient de cette direction. Ils sont cinq au vue des empreintes. Vous voyez, ici il y en a de plus petites, celles de Pixelle. Après, c'est plus compliqué à démêler car le passage des loups a tout balayé. Il n'y a plus qu'à les suivre.

Le cœur serré à l'évocation de la scène, Tilila saisit la main d'Alex et reprend bravement la marche.

La course a été longue et il est difficile d'estimer l'avance du chien et combien elle s'est restreinte.

- Brave chienne, murmure Léna, elle leur a mené une sacrée course, mais jusqu'où ?

Elle stoppe, et le couple avec, devant ce qui ressemble à un champ de bataille. Les empreintes de pattes ne se dirigent plus dans un seul sens, mais au contraire se confondent, se mélangent, plus enfoncées pour certaines, superficielles pour d'autres. Les loups ont bondi, ont tourné, viré, pris leur élan. Léna décroche une touffe de poils blancs d'une ronce, sans commentaire.

- Pixelle, murmure Tilila au supplice, où es-tu ?

Léna élargit son cercle d'investigation :

- Il n'y a pas de trace de sang ici, pas de corps traîné non plus. Je sèche un peu, à moins qu'un hélico se soit posé à proximité.

Tilila esquisse un léger sourire à Léna qui tente de détendre l'ambiance pesante.

- Pixelle ? tente Axel en plaçant ses mains en cornet autour de sa bouche.

- Pixelle ! Pixelle ! crie Tilila avec force, tandis que Léna poursuit ses observations au sol.

Elle s'arrête :

- Tiens, c'est bizarre...

- Quoi ? demande Alex en approchant.

- Attendez ! Ecoutez ! coupe Tilila.

D'un coup elle s'est ressaisie et tend l'oreille.

- J'ai entendu quelque chose. Pixelle ! C'est moi, où es-tu ?

Dans le silence qui suit, tous les trois entendent un gémissement faible, mais perceptible, suivi d'une plainte.

- Pixelle, ne bouge pas ! Je suis là, j'arrive ! s'écrie Tilila transportée. Mais où est-elle, je ne la vois pas.

- Par ici, je pense, reprend Léna. Il y a toutes ces traces qui se concentrent ici, mais qui ne vont pas plus loin. Après, c'est trop escarpé, ils ont abandonné.

Tilila et Alex s'approchent à leur tour du ravin. Ils se penchent mais ne voient rien. Comme Tilila s'incline excessivement, Alex la retient d'une main ferme :

- Non, ne prends pas de risque ! On ne sait même pas si elle est là.

- Pixelle ! appelle à nouveau Tilila.

Cette fois un léger jappement leur parvient, plus distinct.

- Elle est ici, c'est sûr maintenant !

Tilila est au comble de l'excitation.

- Mais comment aller la chercher ?

- Je pense que j'ai ce qu'il faut, annonce Léna en souriant.

Elle fouille son sac à dos et en tire une corde enroulée, des mousquetons, des gants en cuir bien râpés.

- Par contre, je pense qu'on doit aussi fabriquer une civière. Ce n'est pas sûre qu'elle puisse remonter.

- Attendons de la trouver et on avisera, trépigne Tilila.

- Pas faux, rétorque Alex. Tilila, tu es la plus légère de nous deux et Pixelle te fait confiance.

Penses-tu pouvoir descendre ?

Sans hésiter, sitôt équipée, elle se lance dans la désescalade de la paroi, tandis qu'Alex et Léna assurent la corde. Sur l'herbe, Tilila dérape, s'égratigne les genoux, cogne ses coudes, puis reprend appui sur ses pieds. Tout en descendant, elle parle à la chienne qu'elle entend de plus en plus nettement. Un promontoire rocheux vient compliquer sa descente. Elle comprend aussi pourquoi les loups ont abandonné la partie. Sécurisée avec la corde qui la maintient solidement, elle s'élance dans le vide, cherche un appui du bout du pied et soulagée, sent enfin une résistance qui supporte son poids. Elle souffle un instant avant de reprendre sa progression. Baissant les yeux au dessous d'elle, elle voit enfin la petite chienne recroquevillée sur une excavation de roche, large d'à peine un mètre. A sa vue, L'animal se met à battre de la queue, tout en geignant doucement.

- Il te faut encore beaucoup de longueur ? crie Alex. Tu la vois ?

- Oui, elle est là. Donnez-moi encore deux mètres et ça ira.

Tilila atteint enfin la terrasse rocailleuse et doucement s'accroupit auprès de l'animal :

- Oh ma belle Pixelle, tu m'as fait tellement peur. J'ai cru ne jamais te revoir. Tu es la plus incroyable. Tout le monde ne parle que de toi. Tu es une véritable héroïne. Ne refais plus jamais ça, j'ai eu tellement de chagrin.

Tilila se perd entre caresses, reproches, cajoleries. Elle fait courir ses mains dans la fourrure crasseuse et collée. L'animal accepte les flatteries, lui lèche les mains en retour.

- Tilila, ça va ? Il ne se passe plus rien, lui envoie la voix assourdie d'Alex.
- Oui, oui, je regarde ce qu'elle a.

Délicatement, Tilila entreprend un examen de sa chienne. Celle-ci se laisse manipuler. Tilila perçoit des croûtes en partie cicatrisées sous le cou, preuve que les loups ne l'ont pas manquée. Elle en détecte à différents endroits de son dos et des pattes. Mais c'est quand elle touche sa patte avant gauche que Pixelle tressaille et pigne. Elle fait alors une tentative pour se lever, mais elle tremble sur ses membres et sa patte droite fléchit sous son poids. Elle tombe lourdement, le museau en avant.

- Ne bouge pas, ma pauvre. Je vais te sortir de là. Tu n'es plus seule maintenant.

L'animal la regarde avec confiance, tandis que Tilila se relève et du bord de la plateforme crie vers les hauteurs :

- Elle ne se tient pas sur ses pattes, mais je ne vois pas comment je la remontrerais sur un brancard. Pouvez-vous m'envoyer le sac de Léna, vide ?

- Ok, ça vient !

Et quelques minutes plus tard, descend le sac à dos de Léna. Comme Tilila l'avait remarqué, il s'ouvre presque totalement ce qui va lui permettre d'y allonger la chienne sans trop la manipuler. Retenant son souffle, elle glisse ses deux mains sous son dos et la soulève délicatement. Pixelle se laisse faire, mais lorsque ses pattes avant se retrouvent dégagées du sol, elle panique, tente une manœuvre instinctive mais regrettable. Heureusement, Tilila la libère sur un pan du sac. Elle tire l'autre par dessus et fait coulisser la fermeture éclair, autorisant juste un peu d'air et de jour à circuler par le haut. Toujours avec une infinie douceur, elle relève le sac. A l'intérieur, Pixelle n'émet plus aucun son, juste un gémissement au moment où passé une bretelle, le sac entre en contact avec son dos pour enfiler la deuxième courroie. La chaleur de l'animal se transmet immédiatement à Tilila qui sait que la réciproque est vraie et sécurise le petit être.

Prête, elle s'adresse à ses compagnons :

- C'est bon, on y est. Maintenant, vous allez pouvoir me remonter, mais tout doux, j'ai une blessée et ça glisse par endroit.

Finalement, l'ascension s'avère plus facile que la descente et lorsque la large poigne d'Alex saisit sa main, Tilila émerge tout sourire :

- Elle est là, annonce-t-elle émue.

Deux têtes s'inclinent dans son dos et contemplent sa protégée blottie au fond du sac.

- Alors en route ? On y va ?

Tilila est impatiente de rentrer soigner la blessée.

- Elle doit avoir soif, estime Léna en glissant sa paume humide dans le sac.

Pixelle, assoiffée, oublie sa méfiance face à une inconnue et se met à laper énergiquement les quelques gouttes que Léna renouvelle jusqu'à ce qu'elle s'en désintéresse, repue.

- Voilà, elle sera mieux pour le voyage qui nous attend. Je range tout cela et on est partis !

Quelques minutes plus tard, le trio enjoué reprend sa marche d'un bon pas. Sans un regard pour les empreintes au sol, témoignages éphémères de ce qui aurait pu être un drame, Tilila s'applique à adopter une marche douce, la moins saccadée possible. Elle entend la respiration de Pixelle et c'est pour elle la plus grande des motivations.

Le retour à la maison est des plus joyeux. Enzo craint le pire en les voyant arriver les bras ballants, mais en découvrant le sourire radieux de sa fille et le contenu de son sac, il devient lui aussi le plus heureux des hommes. Avec l'aide de Pauline, ils organisent une caisse où va désormais séjourner Pixelle jusqu'à son rétablissement, probablement deux ou trois semaines. Pixelle, sauvée, installée dans sa chambre de convalescence, Tilila saute au coup de Léna, qu'elle serre très fort dans ses bras :

- Merci, merci infiniment Léna ! Pour nous avoir aidé à la retrouver et montrer tes talents de

pisteuse. Tu es formidable et je ne l'oublierai pas.

- Laisse Tilila... Jusque là je n'avais pas vraiment d'attrance pour les chiens, mais le tien, la tienne, je dois l'avouer, a quelque chose de singulier. Elle mérite qu'on s'intéresse à elle. Quant aux techniques de chasse, je serai honorée de t'apprendre ce que je sais.

De son côté, Pauline montre à Tilila comment nettoyer efficacement les plaies de l'animal, puis lui fabrique deux attelles pour ses pattes avant, qui l'aide à se tenir debout au bout de quelques jours, sans souffrir.

Un mois plus tard, plus rien n'indique l'accident de Pixelle, si ce n'est l'attention et le respect dont elle est l'objet de la part de tous.

XVI - Rénovation

Et en un mois, les travaux aussi ont bien avancé.

Le lendemain de l'épisode « sauvetage de Pixelle », une grande assemblée s'est tenue dans la maison, orchestrée par Enzo et Paul. L'un comme l'autre sont conscients de la jeunesse de leur relation.

Des caractères, des personnalités, des tempéraments, des susceptibilités, des émotions, des couleurs différentes se cachent derrière chacun de leurs compagnons. Le quotidien ne va-t-il pas user l'ivresse et la courtoisie des premiers jours ?

Enzo ne prend-il pas un risque énorme en accueillant ce groupe sous le toit qu'ils viennent de s'approprier ?

En cas de tensions, qui lui dit que les nouveaux venus ne les chasseront pas d'ici ?

Ou qu'il ne regrettera pas cette invitation impulsive sans savoir comment expulser les inopportuns ?

De son côté, Paul aussi met son collectif en danger. Bien rôdé dans l'ancienne configuration, il rebat les cartes avec des nouveaux venus, dont il connaît finalement très peu de choses, même si son ressenti est positif. Lui aussi craint un éventuel éclatement.

Ils savent aussi que c'est dans la crise et le trouble que les hommes se serrent les coudes, s'entraident et font preuve de tolérance. Alors, sans fioriture, juste avec leur cœur, ils expriment l'un et l'autre, les dangers que représentent pour chacun ce rapprochement. La famille d'Enzo dispose à ce jour du lieu et des équipements ; le collectif de Paul débarque les mains vides, mais riche de compétences inestimables. L'équilibre se joue quelque part autour de cette balance.

Les quatre de la maison se savent aussi particulièrement vulnérables à des convoitises extérieures ; si Alex est combatif, il n'en est pas de même pour Enzo, Pauline et Tilila. Quant à Tim et ses amis, ils ont conscience de ce qu'un tel endroit peut leur offrir comme qualité de vie.

Adélia, Morgan et Tilila sont volontaires pour rédiger une ébauche de code de conduite précis et détaillé sur devoirs et droits de chacun. Les articles seront discutés en assemblée. Une partie sera consacrée à la gestion des manquements des uns ou des autres. Tous les sujets sont abordés, même l'éventualité d'une séparation, d'un bannissement.

A défaut de trouver toutes les solutions à la première réunion, le cadre est posé.

Paul évoque aussi le risque d'être délogés par un groupe tiers, voire militarisé, notamment en raison des équipements des lieux. Ils décident ensemble que les parties de chasse seront l'occasion d'écumer les campagnes environnantes en quête d'un plan B, salutaire en cas de besoin.

L'échange est long, chacun dispose d'un temps pour exprimer ses idées, sa vision de la cohabitation, ses attentes, son ressenti. Tous, à ce stade de la vie collective, évoque l'enthousiasme à habiter les lieux, et à se fréquenter, à apprendre à se connaître. Lorsque la réunion s'achève, une vague de chaleur humaine inonde chaque membre de ce nouveau collectif. Même si des concessions sont inéluctables, le gain paraît pour tous largement supérieur. Petit à petit, la communauté s'invente.

A cette période de l'année, le potager s'endort. Un chantier rapide a consisté à étaler les herbes fauchées de façon à pailler le sol, le protéger pour l'hiver et le nourrir en vue des futures plantations. Ensuite, Enzo et Paul ont recensé le bois stocké, suffisant d'après eux pour passer les mois froids, puis collectivement, ils ont ramassé tous les tronçons qu'ils trouvaient sur le terrain et rangé en tas à sécher. Pour finir avec cet atelier bois, ils ont sélectionné quelques arbres proches de tomber, ou dérangeant dans leur perspective de potager, les ont abattus avec la tronçonneuse électrique, débités et ordonnés pour brûler ultérieurement, d'ici deux ou trois hivers.

Les châtaignes, noix, noisettes ont été collectées, les champignons cueillis et mis à sécher.

En parallèle, la rénovation de la grange a été organisée.

Enzo et Alex avaient déjà bien nettoyé et arrangé le bâtiment. Le jour de neige, tous ensemble avaient sécurisé les poutres.

Dès lors, une équipe s'affaire à consolider et étayer les murs à l'aide de pierres dénichées un peu partout sur le terrain. Une colle à base de terre et de paille jointe les interstices. Chaque trou bouché rend le lieu plus étanche, mieux isolé, plus habitable. A l'inverse, sur la façade sud et ouest, sur les deux niveaux, des blocs sont retirés et remplacés par quelques unes des vieilles fenêtres entreposées et abandonnées là. Les autres serviront comme prévu à la réalisation de la serre, mais ce sera le chantier de printemps. Certes ce sont de vieux vitrages, certes le bois est détérioré, mais l'effet lumineux est instantané. Les jours de soleil, les rayons entrent et baignent l'édifice d'une douce clarté. Les regards complices et radieux se croisent.

- On va être beaucoup mieux que dans la grotte, c'est vraiment plus grand, constate Léna.

- On pourrait s'aménager des espaces plus intimes, qu'en pensez-vous ? propose Adélia qui passe à ce moment.

Elle ne bouge quasiment plus du canapé en attendant l'arrivée du petit et se projette déjà dans les lieux.

- Moi, j'ai imaginé trois couples à l'étages avec cuisine et salle d'eau comme c'est plus spacieux, et deux couples en bas, suggère Flora.

- Ouh là, cuisine, salle d'eau, comme tu y vas, Flora ! On n'a juste pas les matériaux pour le faire, objecte Morgan amusé.

- Je n'ai pas dit «cuisine équipée ». Par contre, regarde, là où il y a le conduit, en plus il traverse les deux niveaux, on prévoit le foyer pour cuisiner et chauffer. Bon d'accord, la question de l'eau sera à repenser.

- En attendant, tu as raison, on peut tout à fait se ménager des espaces d'intimités, approuve Tim.

- Mais comment, on n'a pas de placo ou de lambris pour monter des cloisons ? intervient Léna. Ni même des tentures.

- Je sais ! clame la voix fluette de Capucine. Comme quand on avait fait la cabane, on choisit des branches, les plus droites possibles et on les lie ensemble, vous vous souvenez ?

Les regards se croisent, mesurent la faisabilité de la proposition.

- Ça me semble bien vu, Capucine, approuve Tim en lui ébouriffant les cheveux. Ce n'est pas la

panacée, mais on a ce qu'il faut, vous avez vu les frênes, il y en a partout.

- Et nous, on peut s'en occuper, insiste la fillette fière et enthousiaste.

- OK, je vous aide à lancer le chantier, valide Tim en embarquant les enfants.

Et ainsi, la grange prend forme. Balayé, lessivé, le plancher retrouve une nouvelle apparence. En bas, le sol n'a jamais été travaillé ; il est inégal et constitué de pierres et de terre battue. Tim et Alex œuvrent à décaisser, égaliser, ramener de nouvelles pierres et colmater les joints. Là aussi, lorsque les roches sont nettoyées, la surface se fait beaucoup plus lumineuse. Petit à petit, les lieux se montrent sous un jour accueillant. Les cloisons se montent, irrégulières. Les interstices ajourés sont comblés systématiquement de terre et paille. Léna excelle dans l'art de manier la taloche pour un résultat propre et uniforme.

XVI - LES VISITEURS

Le chantier bat son plein, l'ambiance est légère, les perspectives sont bonnes. Le résultat est plaisant et l'installation imminente. En ce jour, la météo, complaisante, offre un ciel dégagé et des rayons solaires plutôt intenses pour la période. Les panneaux captent un maximum. C'est le jour idéal pour lancer une machine à laver, charger la visseuse, faire tourner la scie. Dans une ambiance bruyante et joyeuse, Ewen, l'artiste menuisier, bricole des portes et leurs encadrements à partir de planches de récupération et de longues branches. Morgan l'aide, lui passe les pièces, les maintient le temps de les fixer. Tim est à la scie, il débite du bois de chauffage et des coupes aux dimensions demandées par ses collègues. Il sursaute en voyant un homme devant lui qu'il n'a ni vu, ni entendu arriver. Il coupe sa machine, attirant de fait l'attention de Morgan et Ewen qui s'approchent.

- Bonjour, excusez-moi, je ne vous ai pas entendu, Tim, se présente le bricoleur en tendant la main.

- Pas de souci, répond l'individu. Avec le bruit que vous faisiez, je me suis permis d'avancer. Je suis Gabriel. Et dehors mon frère, ses deux petites filles, ainsi qu'une amie.

Les trois amis sortent, encadrant le nouveau venu, afin d'accueillir les arrivants. Ils font la connaissance d'Edgar, Margaux et Noémie ses filles, huit et quatre ans, et Mylène, l'amie.

- De loin, nous avons aperçu votre maison et nous avons avancé afin de voir si vous pourriez nous offrir l'hospitalité. Les petites sont fatiguées et nous avons aussi besoin de faire le plein d'eau et de nourriture, explique Gabriel.

Ils paraissent effectivement tous les cinq éreintés. Tim échange un regard avec ses acolytes et répond :

- On vit ici à plusieurs familles. On va donc se concerter mais je ne pense pas que ça pose de problème de vous héberger temporairement.

Puis s'adressant aux fillettes,

- Vous allez rencontrer mes enfants, ils sont un peu plus grands que vous, mais vous devriez vous entendre.

Morgan, pendant ce temps, est allé chercher les autres membres. Tilila et Léna qui étendaient le linge ont entendu les bruits de voix et s'avancent déjà, suivies par Paul, Enzo, et le reste du groupe. Des sourires s'accrochent aux visages, heureux de voir du sang neuf et d'entendre quelques

nouvelles du monde. Aussi leur demande est-elle immédiatement validée. Le beau temps est idéal pour installer une table dehors et des chaises autour. Rapidement, les enfants sympathisent. Désaltérées, Margaux et Noémie se joignent à Solal, Capucine et Loup, et partent en exploration. Les adultes se découvrent :

- Vous êtes vraiment bien ici, lance Edgar en parcourant des yeux l'horizon.
 - Sans compter tous vos équipements, je ne pensais même pas qu'il soit encore possible de faire fonctionner de tels appareils aujourd'hui, renchérit Gabriel avec convoitise.
 - Oui, ça ressemble vraiment au paradis, conforte Mylène.
 - Merci et le beau temps joue aussi en faveur du site, mais c'est indiscutable, on est bien, approuve Pauline.
 - Il a aussi fallu des doigts compétents en électronique, des talents de créativité pour tout remettre en état. Et du travail, tempère Paul qui se méfie de l'air émerveillé des arrivants.
 - Ah, c'est un lieu que vous avez trouvé, s'enquiert innocemment Gabriel.
- Enzo devance Pauline qui allait confier son coup de foudre et l'aventure des chiens, et préfère se conférer une légitimité.
- Ici, on est chez mon frère Nicolas. Il devait nous rejoindre, mais nous ne parvenons plus à communiquer.
 - Et vous vivez tous ici ? s'informe Mylène.
 - Oui, c'est pour ça qu'on aménage la grange ; on est carrément à l'étroit dans la maison, explicite Léna.
 - C'est grand, siffle Edgar.
 - Écoutez, le mieux serait je crois de jouer carte sur table ; ça va nous éviter de nous jouer la comédie, coupe Paul soudain sérieux. Quels sont vos objectifs ? Où prévoyez-vous de vous rendre ?

L'ambiance gentilette se refroidit d'un coup. Chacun observe les trois nouveaux, scrutant un indice d'hypocrisie ou de franchise.

- Moi j'ai pris la route avec les puces après la mort de ma femme, on squattait déjà dans une pauvre baraque en périphérie de Clermont depuis la naissance de la deuxième, qu'on n'aurait pas dû avoir d'ailleurs. On a atterri chez Gabriel qui se préparait à partir aussi, les environs devenant trop malsains, c'est ça Gaby ?

Celui-ci confirme d'un hochement de tête.

- Et en marchant, on a fait la connaissance de Mylène qui est spontanément venue aider Margaux, elle ne pouvait plus marcher. Quant à savoir où on va...

Edgar hausse les épaules en signe d'ignorance.

- On cherche un lieu accueillant, un peu comme ici, expose Mylène, où on pourrait se rendre utile et gagner notre pain. Moi personnellement, je n'ai absolument personne qui m'attende où que ce soit.

- Bien, voilà qui a le mérite d'être clair, approuve Paul. Vous avez des compétences particulières ?

- Moi, je me débrouillais plutôt bien en informatique, enfin tant que ça fonctionnait, avance Gabriel penaud.

- Mon truc à moi, c'est la mécanique, annonce Edgar.

- Quant à moi, je n'ai pas fait d'étude, j'ai juste appris à me débrouiller. Je sais bien faire les poubelles, donner une deuxième vie aux objets que je déniche.

Lily a un regard consterné pour cette femme qui n'a pas vingt cinq ans et à qui la vie n'a pas du sourire souvent. Malgré sa jeunesse, elle affiche un visage marqué, une peau altérée. Quand elle s'exprime on ne peut rater le mauvais état de sa denture : des dents plantés irrégulièrement, absentes par endroit voire noircies.

- Tout ce qu'on a à faire ici, c'est de prendre soin de l'endroit et trouver de la nourriture. Mais le terrain a ses limites. On a une production limitée de fruits et si peu de légumes à faire pousser. Le gibier est présent, mais il lui faut aussi le temps de se renouveler, assène Paul le sage. Si mes camarades sont d'accord, nous pouvons vous autoriser à rester quelques jours, le temps de voir.

Vous logerez comme vous pourrez dans un coin de la grange qu'on vous montrera. Il s'agit de ne pas retarder les travaux non plus, nous aurons prochainement une jeune accouchée, n'est-ce pas Adélia ?

- Oh oui, je sens qu'il ou elle trépigne, renchérit l'intéressée en caressant amoureusement son ventre.

- A propos d'enfant, comment avez-vous pu avoir trois enfants ? demande Edgar à Tim et Flora. Car les trois sont bien à vous, n'est-ce pas ? Ou, vous ne les avez pas tous déclarés peut-être...

Flora n'aime pas le ton qu'adopte Edgar, un soupçon accusateur.

- Là où nous vivions, nous n'étions pas concernés.

Façon vague qu'elle trouve pour détourner la réponse. Personne ne gérait le recensement de leur grotte !

- Vous chassez ? interroge à son tour Léna.

- Depuis que je n'ai plus de balles, je pose des collets, répond Edgar tout sourire. J'ai eu de belles prises, mais il faut que je me discipline un peu, j'oublie trop souvent où je les pose.

- Des collets ? se récrie Léna. Pas ici, par pitié. Je chasse, mais je veille à faire souffrir le moins possible les animaux.

- Comme si c'était possible ? Tu les endors avec une berceuse ?

- Non, j'utilise un arc et des flèches.

- Sérieusement ?

Un éclair admiratif traverse son regard, avant qu'il ne redevienne moqueur.

- Miss Robin des Bois, et donc, une flèche qui les traverse ne leur fait pas mal ?

- Absolument, si je réussis bien mon coup, ils ne sentent même pas la piquûre et succombent à l'hémorragie sans s'en rendre compte en quelques instants, je pourrais te montrer, confirme Léna avec assurance.

Edgar hausse les épaules et se détourne. Ce n'est visiblement pas un sujet à aborder avec une femme. Son attitude n'échappe à personne et Tilila retient un sourire en voyant son amie bouillir, prête à montrer les dents. Elle se contient, mais pour tous, Edgar commence à agacer.

Sentant que la conversation ne prend pas la tournure escomptée, Marine, d'un signe, embauche Lily et Pauline pour ramener le plat de viande qui finit de cuire dans le four solaire. Elles déposent à côté, sur la table des châtaignes cuites.

- Margaux ! Noémie ! Venez manger, appelle Edgar, en se servant un morceau de chevreuil qu'il attaque à bel dents.

Cette fois, Célestin intervient sèchement.

- Excusez-moi, jeune homme, si la courtoisie est au minimum d'attendre l'aval de la maîtresse de maison, nous avons en plus ici pour habitude de remercier pour cette nourriture qui ne tombe pas du ciel !

Stoppé, Edgar cache la côtelette sur ses genoux, mais il n'intervient pas pour freiner ses gamines qui se sont déjà jetées sur la nourriture.

- Vos filles ! l'interpelle Marine, irritée. Le temps que vous serez ici, il serait bon de respecter des règles de vie en collectivité, comme la patience, le partage, le respect d'autrui. Oui, il est bon d'avoir une pensée pour celui ou celle qui a cuisiné, celui ou celle qui a cultivé ou chassé, l'animal qui a donné sa vie pour nous nourrir, la nature dans sa grande générosité.

Les fillettes écoutent impressionnées la dame aux cheveux blancs :

- Ben ça en fait des mercis, s'étonne Margaux.

- Tu manges correctement tous les jours ma chérie ? s'intéresse Marine adoucie.

- Ah non alors, pas souvent.

- Alors voilà pourquoi quand tu as la chance d'avoir du plaisir à manger, il est important de l'exprimer et d'être reconnaissante.

- Merci, merci, merci ! lance la petite sans trop savoir à qui s'adresser. Je peux manger maintenant, j'ai faim moi.

Cet échange a désamorcé les tensions naissantes et le repas se poursuit dans une meilleure

ambiance.

Les voyageurs s'installent tant que bien que mal dans l'espace propre qui leur est proposé au fond de la grange. Au moins cette nuit, ils ont un toit, ils sont en sécurité, ils ont mangé à leur faim, mais Edgar dissimule mal sa rancœur :

- Les châtelains mènent la grande vie et nous, on doit se contenter de dormir ici, à même la terre !
- Tu n'es pas juste Edgar, tempère Mylène. T'as vu le squat dans la maison ?
- Peut-être, mais ils dorment sur des vrais matelas, eux ! Ils gèrent la bouffe eux et décident qui mange quoi et combien ! Ils ont de l'énergie eux ! On vous a proposé une douche chaude à vous ? Nan, tout pour leur pomme !

Dans son amertume, Edgar ignore que seule Adélia a été autorisée à prendre une douche de deux minutes et que c'était sa première fois, chance du tirage au sort. La douche, réparée par Enzo grâce à des joints découverts dans une caisse de plomberie, fait le bonheur de tous, à condition que le soleil se soit montré clément et en ménageant la réserve d'eau. Quoiqu'il en soit, même en se douchant une fois par mois, parfois moins, chacun goûte un confort exceptionnel et se lave plus simplement le reste du temps.

- C'est vrai qu'ils mènent une vie plutôt dorée ici, approuve Gabriel qui sort enfin de son silence.
- Mouai, et pourquoi eux ? Pourquoi on n'aurait pas le droit nous aussi à profiter d'un tel endroit, bien tranquille, bien planqué, tout équipé, après tout ce qu'on a traversé, moi je me plaindrais bien ici..., rêve Edgar amer.
- Bah, patiente un peu, reprend Mylène. Tu l'as entendu le papy, ils pourraient nous garder si on se montre utiles et collaboratifs.
- C'est ça, pour qu'en plus, on se plie à leurs cérémonials gonflants, qu'on leur obéisse. Et puis, tu y crois sérieusement ? Et on logerait où d'après toi ? rétorque l'homme caustique.
- Je ne sais pas. Mais j'imagine qu'on reconsidérera la distribution de la place ou qu'on fabriquera une autre maison, argumente Mylène.
- Ouais et avec quoi ? Tu rêves, toi ! Non, moi je vous le dis, là il ne faut pas attendre après leur charité, faut se servir ! lance Edgar échauffé.
- Non mais, ça ne va pas ! Tu penses à quoi ?

Mylène est effrayée de l'éclat diabolique qui anime son compagnon de route.

Gabriel par contre semble s'animer :

- Oui oui oui. Je crois que je vois où tu veux en venir. A cinq, les lieux seraient carrément plus hospitaliers et prolifiques.
 - Non, mais vous ne projetez quand même pas de ...
- Mylène est épouvantée de la tournure qu'a prise la discussion.
- Écoute Mylène, tu vas devoir choisir ton camp. En fait, non, tu ne peux déjà plus choisir, tu en sais trop. Soit tu nous aides, soit...

La menace reste en suspens, mais le regard dur d'Edgar a tout dit.

- Par contre, concrètement, comment penses-tu t'y prendre ? Depuis que tu as utilisé toutes les balles, les flingues ne servent à rien, intervient Gabriel pensif.
- Bon, ça eux, ils ne le savent pas. Donc on peut encore les tenir en respect. Et regardez ici, c'est la caverne d'Ali baba, scie, visseuse, tournevis, y'a de quoi s'amuser.
- Vous êtes malades, gémit Mylène écœurée. Ils sont beaucoup plus nombreux que nous.
- Oui, mais ils dorment bien sagement.
- Et les petites ? tente encore la jeune femme.
- Et bien tu vas rester les surveiller, qu'elles ne se mettent pas à crier si elles se retrouvent toute seules. Tu vois, on te laisse le job sympa. Allez, Gaby, viens, il n'y a plus aucune lumière là bas, ils doivent roupiller comme des bébés.

Malheureusement pour eux, aucun des habitants de la maison ne dort. Dans l'obscurité du salon, ils

ont discuté des nouveaux venus et un sentiment unanime est qu'il ne mérite pas encore leur confiance. Cachés, ils ont décidé de surveiller la grange du coin de l'œil, aussi lorsque deux ombres émergent des ténèbres, Tim fait signe à Ewen et Alex. Ils les suivent des yeux, courants à découvert, courbés, les mains trimbalant des objets qu'ils ne parviennent pas à identifier. Contournant la maison, ils s'approchent de l'entrée. Le cœur battant, les trois hommes aperçoivent la poignée de la porte tourner lentement et le battant s'entrouvrir. Ils les laissent pénétrer, refermer sans bruit derrière eux. Un flot de lumière inonde alors la pièce. Edgar et Gabriel, éblouis, réalisent le piège où ils se sont fourrés. Trois arbalètes et un arc sont dirigés sur eux. Ridicule, sa visseuse à la main, un pistolet dans l'autre, Edgar tente le tout pour le tout :

- Baissez vos armes où je tire !

- On peut tenter le coup, mais sans me vanter, à cette distance, je n'ai aucune chance de te rater, raille Léna son arc bandé.

Gabriel a déjà lâché ses « outils » et levé les mains. Edgar lui jette un regard furieux avant de s'exécuter à son tour rageusement. Enzo ramasse l'arsenal au sol.

- On peut dire que vous êtes du genre reconnaissant. Le gîte, le couvert, ce n'était pas encore assez !

- Ils viennent de toucher leur billet de départ à effet immédiat. Par égard pour les petites, nous allons les laisser dormir un peu et attendre le lever du jour. Bien sûr, vous nous abandonnez vos joujoux, moindre réparation au préjudice et vous décamperez loin de notre vue. J'espère être clair, assène Paul. Couchez-vous là où vous êtes et n'en bougez plus. La nuit va être longue pour tout le monde.

En fait, seuls trois restent à monter la garde, Alex, Tim et Léna pour le premier tour. Les autres vont se coucher pour quelques heures avant la relève.

- Ça me rappelle une nuit dehors il n'y a pas si longtemps, s'amuse Alex.

- Hum, les loups en moins, remarque Tim.

- Quoique....

Au petit jour, sans grand ménagement, Enzo, Ewen, Morgan et Paul lèvent les deux malfrats puis les accompagnent à la grange où Mylène est endormie auprès des enfants.

- Que s'est-il passé ? grogne-t-elle moitié endormie.

Comme les deux compères ne répondent pas, Ewen explique :

- Rien, ils ont voulu jouer, ils ont loupé leur coup heureusement pour nous, maintenant ils dégagent.

- Mais pourquoi vous avez fait ça ! pleurniche la jeune femme. On aurait pu se poser ici, c'était bien. Vous aviez besoin d'être aussi gourmands ? On ne retrouvera jamais un endroit pareil.

- Écoutez, avance Paul. Je ne doute pas que ce n'était pas votre idée, Mylène. Si vous voulez, vous pouvez rester.

Margaux et Noémie se redressent, les yeux interrogatifs, encore chargés de sommeil.

- Allez, on y va les puces, leur ordonne leur père.

- Merci Paul, répond Mylène après un temps de réflexion. Mais je ne me vois pas laisser les petites. Je crois qu'elles ont besoin de moi.

- Je comprend, Mylène. Vous êtes une personne digne de confiance et ces deux individus ont énormément de chance de vous avoir rencontré. J'espère qu'ils sauront le mesurer. Prenez soin de vous et d'elles.

Et le groupe prend la route tristement, sous une pluie fine. Les compagnons les suivent longtemps des yeux, s'assurant qu'ils prennent de la distance, puis remontent vers la maison qui s'éveille, informant celles ou ceux qui couchés tôt n'ont pas suivi les dernières péripéties.

Passé un premier temps d'abattement et d'écœurement, l'énergie et la motivation regagnent les travailleurs qui se remettent à la tâche.

XVIII – Aménagement paisible

Avant même que tout ne soit fini, les cinq couples s'installent, appréciant de récupérer de l'espace, de l'intimité et de rendre à leurs hôtes quelques aises.

Rapidement, des toilettes sèches ont été montées dans le jardin. La cuisine de la maison est le lieu de rencontre collectif. Aucune règle ne s'applique si ce n'est celle de laisser toujours les lieux impeccables. Ceux qui souhaitent partager le repas se signalent à l'avance, idem pour celui/celle qui veut cuisiner. Tous les soirs, un temps d'échanges est aménagé auquel assistent ceux qui en ont envie, sauf débat ou décision importante à trancher qui astreint chacun. Quand la collecte d'énergie le permet, les soirées sont aussi parfois l'occasion d'écouter des programmes à la radio. Mais les nouvelles sont consternantes et souvent alarmantes alors si une émission musicale se profile, ils s'adonnent au plaisir simple d'écouter quelques notes harmonieuses, sinon ils privilégient jeux ou discussions.

Tous les cinq ou six jours, un groupe, souvent les mêmes, part à la chasse. Léna emmène Tilila et lui enseigne son savoir. Elle l'aide à fabriquer un arc artisanal et des flèches. Tilila réussit quelques jolis coups, mais son adresse est très loin de rivaliser celle de son amie, alors elle s'entraîne quotidiennement. Pour tout dire, Léna et Tilila sont quasiment inséparables. Elles développent ensemble une connivence qui n'est pas loin de rendre leurs compagnons jaloux. Tilila admire la force de caractère et l'aplomb de Léna, qui, sensible à la réserve presque malade de la jolie métisse et son parcours hors du commun, la couve, la défend, la protège.

D'autres, souvent les mêmes aussi, préparent les gibiers à leur retour et d'autres encore les cuisinent.

Ainsi tourne l'organisation des dix-sept compagnons. Dix-huit, lorsqu'une petite Lutine voit le jour, pour le plus grand bonheur de Morgan et d'Adélia. Son arrivée coïncide avec l'aménagement dans la grange. Ils se sont installés dans une chambre du bas, à côté de celle d'Ewen et Léna. Au dessus, ce sont les chambres de Célestin et Marine, Paul et Lily et la plus grande pour Tim, Flora et leurs trois enfants. Ewen a combiné des sommiers pour éviter de poser les matelas au sol. La mousse du canapé est utilisée pour constituer le dernier couchage. Les fibres des coussins évidés réunies dans des draps cousus par Lily deviennent le matelas douillet où se blottissent les trois enfants. Pour l'instant, Lutine dort auprès de sa maman, Morgan se fait petit.

L'hiver en route n'en porte que le nom. Passé l'épisode neigeux extraordinaire de vingt-quatre heures début octobre, une douceur récurrente depuis plusieurs années, mais à laquelle personne ne se fait, impose des températures trop douces. La végétation toujours déboussolée hésite entre sommeil ou lancer un bourgeonnement beaucoup trop prématuré. Impuissants, ceux qui ont déjà survécu à tant d'infortunes et de bouleversements, ne peuvent que constater et patienter. Les jours pluvieux s'enchaînent, plombant le moral des troupes, même si cette eau est salutaire et leur permettra peut-être de surmonter les canicules de l'été. Pauline et Enzo qui ont souffert des sécheresses dans leur grand ouest regarde les gouttes glisser sur les vitres avec gratitude. Les tempêtes s'enchaînent, avec des vents violents qui les impressionnent toujours plus. Des glissements de terrain aléatoires modifient le paysage. Les sapins et autres chênes au sol, tombés

sous le coup de bourrasques leur offrent un bois de chauffage facile, mais les attristent terriblement. Plus que jamais l'homme a besoin de ces végétaux si nobles, si apaisants, alors qu'ils se meurent partout sur la planète, du feu, de la maladie, de l'abattage sauvage. Même leur habitat tremble sous les assauts des tornades, mais résiste encore à leur grand soulagement.

Le dernier épisode tempétueux éloigné, Pauline demande un jour à Lily :

- Tu me disais que vous faisiez du troc avec une ferme ?

- C'est arrivé rarement, parce que c'était un peu loin. Mais, effectivement, on pourrait trouver des produits qui nous changeraient le quotidien. Qu'en penses-tu Paul, d'ici, ça ferait deux jours de marche peut-être ?

- Oui, à peu près. En espérant que l'exploitation fonctionne encore.

Les yeux de Pauline, Tilila, Léna et à peu près tous les gourmands se mettent à pétiller. L'excursion est rapidement organisée. Chargés de morceaux de viande privilégiés, Léna accompagnée de Tilila, Alex et Ewen se mettent en route. Tilila et Alex sont impressionnés de la facilité avec laquelle leurs compagnons se repèrent dans la nature sans hésiter. Un camp monté autour d'un feu pour la nuit et le lendemain après-midi, ils arrivent sur place, font affaire et repartent le jour suivant à la première heure, ravis de l'hospitalité qui leur a permis de nouveaux échanges et un troc satisfaisant pour les deux parties.

Comme prévu, ils sont de retour après quatre jours d'absence. Les autres les guettent avec impatience autant pour les produits qu'ils ramènent que pour les nouvelles. Pixelle réserve une fête formidable à sa maîtresse.

- Alors, vous avez eu bon accueil, et quelles infos nous ramenez-vous ? s'intéresse Paul.

- Et contre la viande, que vous a-t-on donné ? Des œufs, du beurre, du fromage ?

Pauline sonde du regard les voyageurs, cherchant à deviner ce qui se cache dans leur sac.

- Mieux que ça, rétorque Léna avec malice.

- Mieux ?

Pauline fait des yeux ronds, alors que Tilila sort de son sac un bloc de beurre, de la crème et un morceau de fromage.

- Oh super, s'exclame Lily en s'emparant des victuailles. C'est dommage que vous n'ayez pu avoir des œufs. C'est vrai que c'est un peu compliqué à transporter.

- Mais ce n'est pas tout, poursuit Ewen, complice.

Un son inhabituel retentit à l'extérieur. Ils se précipitent les uns aux fenêtres, les autres carrément dehors. Une petite caisse constituée de brins de jonc tressés les attend au sol, générant les aboiements furieux de Pixelle. Tilila la calme avec douceur.

Pauline impatiente se penche et se relève émerveillée :

- Non ! C'est incroyable ! Des poules !

- Pas exactement. Permets-moi de te présenter Jacquard et Jacasse, ou si tu préfères, Monsieur et Madame, les fondateurs de notre basse-cour ! déclare Léna avec emphase.

- Bien, je commençais à m'ennuyer, je vais donc pouvoir me lancer dans les plans d'un poulailler, lance Morgan amusé.

- Mais, ça mange quoi une poule ? Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir leur donner ? s'inquiète Flora.

- Pas de panique, c'est très simple : ils vont nettoyer le terrain, manger les graines, les insectes. Il faudra protéger le potager par contre et si on a beaucoup de céréales une année, on pourra leur en faire profiter et de tout nos restes aussi, explique Tilila avec assurance.

- Bravo, vous avez été épatants sur ce coup-là, reconnaît Enzo. Des œufs, c'est inespéré. Et sinon, que racontent-ils en bas ?

- Et bien, ils sont assez nombreux sur l'exploitation, une vingtaine je crois. Il ne leur reste qu'une poignée de vaches qu'ils surveillent nuit et jour, des poules donc, quelques biquettes, une mare avec des canards, deux ânes qu'ils utilisent au champ. En fait, ils sont bien organisés et avec tous ces bras, ils arrivent à faire tourner leur affaire et à se protéger aussi. Ils ont de quoi stocker de l'eau alors l'été passé n'a pas été trop dur pour eux. Et ils étaient ravis qu'on leur apporte du gibier,

surtout le sanglier. Ils nous attendent quand on veut ! précise Ewen avec vanité.
Une nouvelle satisfaction les habite avec ces deux nouveaux pensionnaires, qui, s'ils savent gérer leur assurera avec de la patience, des œufs, ou encore de la viande blanche.

XIX - Bouleversement planétaire

Houreux de leurs conditions de vie, s'adaptant aux intempéries avec philosophie, le groupe apprend à vivre ensemble, à gérer les tensions et coule des jours paisibles.

A l'hiver doux, succède un printemps chaud, avant le retour d'un été caniculaire. A leur altitude, les nuits se montrent encore assez fraîches et autorisent un sommeil réparateur, mais dans la journée, les rayons du soleil sont insupportables. Le potager, les arbres fruitiers souffrent, certains succombent. Par chance, les dernières pluies ont été mises à profit pour compléter la citerne d'eau et remplir tous les contenants dénichés de ci de là. La consommation d'eau est gérée avec la plus grande rigueur.

Les parties de chasse, moins fructueuses, sont aussi l'occasion de rechercher des sources en amont. Mais alors, seuls quelques litres sont rapatriés jusqu'à la maison. Lors de ces sorties, ils rencontrent parfois de loin d'autres hommes en chasse eux aussi. A ce jour, chacun garde ses distances et administre la faune du territoire qu'il s'est imparti, mais pour combien de temps ? Combien de temps de calme relatif avant qu'un manque vital ne mène ces hommes à l'affrontement ?

Ils ont eu l'occasion à plusieurs reprises d'apercevoir des groupes d'individus traverser leur vallée. Certains se sont posés dans d'anciennes habitations, d'autres se sont organisés autour de ruines, d'autres encore « campent » dans des cabanes fabriquées avec ce qu'ils ont trouvé. Quelques uns leur ont demandé une hospitalité temporaire, toujours acceptée par le collectif. Ils se sont dès lors montrés courtois, bienveillants, généreux quand ils le pouvaient, mais n'ont jamais caché qu'ils n'hésiteraient pas à défendre leur place et qu'ils en avaient les moyens si trop de convoitise entraînait des comportements irréfléchis. De fait, un équilibre et une certaine paix réside désormais dans ces montagnes.

A la fin de l'été, alors que les journées s'enchaînent brûlantes, une grisaille inattendue vient rendre les heures les plus chaudes supportables. Sans les rayons dardant du soleil, il devient même possible de s'activer autour du potager du matin au soir. Léna et Tilila en profitent pour récolter des pois. S'emparant d'une tige, Léna constate :

- Regarde Tilila, c'est bizarre cette poussière grise en surface... Tu as vaporisé quelque chose sur les plantes ?

- Non, pas du tout. Ça m'intrigue aussi, il y en a partout...

Puis humant l'air :

- Je ne sens rien. S'il y avait un incendie à proximité on le sentirait, on aurait vu la clarté des flammes dans la nuit...

De retour auprès de son père, Tilila lui pose la question.

- Et bien, on en parlait justement avec Paul. Il se passe quelque chose d'anormal, admet Enzo troublé. Les panneaux sont couverts, la terrasse aussi, ça se colle aux vitres... C'est comme s'il

pleuvait des particules, une sorte de cendre. Mais existe-t-il encore un phénomène de pollution ?

- Et qui serait encore en capacité de la répandre ? Je n'ai vu ni avion, ni drone survoler notre ciel. Et à quelles fins ? cogite Paul sceptique.

- En tout cas, je n'aime pas cela, marmonne Tilila, sourcils froncés en contemplant les nuages sombres.

Après dîner, Enzo branche le poste de radio afin d'obtenir quelques informations. Les autres se placent autour de lui, attentifs, inquiets.

Quelques manipulations plus tard, une station correctement réglée laisse entendre :

« A son tour le super volcan de Naples, la Solfatare des champs Phlégréens, est entrée en éruption hier. Massivement la population fuit dans une panique ingérable. Sans forces de l'ordre en mesure d'organiser et d'encadrer les déplacements affolés et désordonnés, la pagaille règne, induisant de nombreuses victimes, sans compter les morts asphyxiés ou ensevelis sous les cendres, dont le bilan ne cesse de croître. En France, le nuage progresse et couvrira l'ensemble du pays dans la nuit, nappant de ses fines particules les moindres reliefs du territoire. Malheureusement, les prévisions météo ne nous autorisent pas à compter sur les vents pour disperser cette nébulosité empoisonnante avant plusieurs jours.

Le sismologue, Ben Astan, va nous éclairer. Depuis trente déjà, il défend une théorie jugée hasardeuse voire fantaisiste par ses nombreux détracteurs, sur le risque de réveil de volcans mais les faits semblent désormais lui donner raison. Écoutons-le... ».

Ébahis en apprenant l'origine de la poussière dans leur montagne, ils sont plusieurs à s'exclamer, interloqués, par les nouvelles.

Célestin, Pauline et Adélia commencent à échanger leurs impressions, mais sont rapidement interrompus :

- Chut, s'agace Ewen, écoutez la suite !

«...ainsi que l'Etna, l'Erta Ale, le Nyragongo et la liste de noms imprononçables est interminable, comme si l'éveil de l'un entraînait celui d'un autre en cascade sur tous les continents. On explique ces réveils incroyables par une agitation des plaques tectoniques, liée à une instabilité de la croûte terrestre profonde. C'est la conjonction de facteurs qui, si pris indépendamment n'ont mathématiquement aucune chance de perturber la tectonique des plaques, mais s'additionnant, provoquent les phénomènes observés aujourd'hui. A savoir, la conjugaison du réchauffement de la lithosphère, de celui des océans qui en se dilatant exercent une pression toujours plus forte sur les terres, de l'allègement de certains continents privés de leur calotte glaciaire fondue et de la puissance toujours plus démente des vents, est responsable des nombreux tremblements de terre violents survenus ces dernières décennies, mais aussi de l'activité et du réveil de ces volcans. Les premières victimes sont évidemment les habitants proches. Il est pour l'heure impossible d'établir un quelconque bilan, chaque pays se réserve sur le nombre de disparus, mais on imagine au vue des phénomènes, des pertes humaines colossales.

A ce stade, ce qui nous inquiète, ce qui fait la gravité de cette catastrophe extraordinaire, c'est que la planète entière est concernée. Les pluies de cendres se déposent actuellement sur l'ensemble des terres, des cours d'eau, des océans. Si elles ne sont pas balayées rapidement, elles rendront impropres à toute consommation notre eau et nos productions agricoles, sans compter les allergies et autres affections pulmonaires qu'elles vont inévitablement déclencher. Restez chez vous le plus possible, portez des masques ou des foulards en tissu, si vous devez sortir. A proximité des purificateurs d'air, il sera néanmoins possible de respirer correctement, mais il est probable qu'ils soient stoppés en raison de l'encrassement déjà constaté mais aussi du manque d'énergie lié à l'absence de soleil.

Le deuxième danger, le plus grave à mon sens, c'est que ce super nuage de fumée généralisé qui s'uniformise et s'épaissit au fur et à mesure des éruptions, ne nous prive de la clarté et de

l'ensoleillement nécessaires. Certains émettent déjà l'idée folle que la terre se refroidirait drastiquement... »

Cette fois, c'est un silence de plomb qui clôturait l'allocution et s'abat dans le salon. Les visages se sont décomposés, chacun réalisant les redoutables conséquences d'une telle perspective.

Enfin, Pauline, dévastée, gémit :

- Alors cette fois, c'est bien la fin... Aucun plan B ne peut nous sortir de ça. Notre belle planète va devenir inhabitable à l'homme, et on ne l'aura pas volé.

- Non Pauline ! rugit Enzo en se levant, poings serrés. Tu n'as pas le droit de dire cela. On a des ressources ici. Tant qu'il y a des réserves et de la vie, il y a de l'espoir, tu m'entends !...

- D'ailleurs, dès demain, à la première heure, on sort tous sauver ce qui peut l'être, renchérit Tim, sourcils froncés, debout lui aussi. Beaucoup de fruits et légumes sont à maturité, ceux qui sont formés, on les rentrera aussi, ils finiront de mûrir à l'intérieur. Une équipe partira capter toute l'eau possible. Une autre se chargera de chasser jusqu'à ce qu'on ne trouve plus rien à débusquer ; le gibier ne va pas tenir longtemps dans ces conditions. Enzo a raison, tant qu'on est debout, on a encore mille façons de se battre.

Célestin se tourne vers Marine :

- J'aimerais que tu en profites aussi pour reconstituer nos réserves, car j'imagine que tout est resté à la grotte...

Marine, grave, acquiesce doucement. Face aux regards entendus des compagnons et ceux perplexes de Pauline, Enzo et Tilila, Paul développe :

- Hum, nous abordons un sujet que j'aurais préféré vous épargner... mais après tout, on n'en est qu'aux mots, l'idée fera son chemin dans vos esprits, ou pas... , commence-t-il mal à l'aise, en choisissant ses termes. Marine connaît la plante qui endort pour toujours. Au sein du collectif, nous avons toujours été clairs par rapport à cela, et nous avons décidé de trouver une solution pour ... pour ... pour partir en douceur si la vie n'était plus possible.

Pauline, tellement abasourdie, le dévisage de ses yeux ronds, bouche bée.

- J'imagine, Pauline, ce que cette idée a de choquant pour toi qui te consacre à soulager et sauver, mais cette extrémité nous permet, je crois, une certaine sérénité face à des événements qui pourraient nous échapper.

Pauline, ébranlée, énonce avec un peu de difficulté, fuyant des yeux, ceux qu'elle cite :

- Effectivement, jamais je n'ai envisagé un tel scénario et c'est vrai, ça me choque de l'évoquer devant Morgan et Adélia ou encore Tim et Flora et encore plus les enfants.

- Il ne faut pas Pauline, la détrompe Adélia avec mansuétude, posant sa main sur son bras, ce n'est pas un tabou. Nous partageons tout et les enfants sont concernés et éveillés à cela. Lutine est arrivée accidentellement, et c'est un merveilleux cadeau, nous l'aimons plus que nos propres vies, mais je sais aussi que jamais je n'accepterai de la voir souffrir de faim ou de soif. Alors si un jour, on doit en arriver là et bien nous partirons ensemble. Et je suis heureuse que nous ayons évoqué ce sujet avec Morgan et tous nos amis. Nous ne nous déchirerons pas au détriment des uns et des autres. Tu veux parler Loup ?

- Oui, je voudrais dire que de savoir que mes parents ont pensé à tout pour nous protéger et que nous resterons ensemble pour le grand voyage, explique le garçonnet avec conviction, et bien, je me sens apaisé et du coup, je n'y pense même pas.

Capucine et Solal opinent de la tête, approuvant les mots de leur frère.

Flora, le visage inondé de larmes, très émue, enlace ses enfants et Tim qui se joint à eux. Puis d'une main, elle invite Adélia à se joindre. Enzo, saisissant Pauline, les étire à son tour. Très émus, Morgan, Célestin, Léna, Lily, Ewen, Marine, Paul, Tilila et Alex viennent s'ajouter à cet instant de communion, comme si leur chaleur et leur affection les rendait invulnérables.

Ils sont ensemble, ils ont des projets, ils ont de la ressource, la vie continue.

FIN

SOMMAIRE

I	–	La vie à quatre
II	–	La fin d'une époque
III	–	En route
IV	–	Un nouveau compagnon
V	–	Le prix de l'énergie
VI	–	Un voyage mouvementé
VII	–	Adieu Zoé et ...
VIII	–	L'Eden au bout de la course
IX	–	Des chiens collants
X	–	Les compagnons
XI	-	Pixelle
XII	–	Changement de météo
XIII	–	Tactiques de guerre
XIV	–	Changement de programme
XV	-	Héroïne
XVI	-	Rénovation
XVII	–	Les visiteurs
XVIII	–	Aménagement paisible
XIX	-	Bouleversement planétaire